

# L'Odyssée pascuane

Mission Métraux-Lavachery, Île de Pâques (1934-1935)



Christine Laurière



Copyright 2014  
Encyclopédie en ligne BÉROSE

**Série «Missions, enquêtes et terrains - Années 1930» coordonnée par Christine LAURIÈRE**

LAHIC / Ministère de la Culture et de la Communication, Direction générale des patrimoines,

Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique

ISSN 2266-1964

*Illustration de couverture* : Le savant dans l'ombre tutélaire d'un moai du cratère du volcan Rano Raraku [FAM. IP.MT.02.43] © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives Photographiques.

Fabrication de l'édition électronique : Martin MONFERRAN

MISSIONS, ENQUÊTES ET TERRAINS

Années 1930

# L'Odyssée pascuane

Mission Métraux-Lavachery, Île de Pâques (1934-1935)

Christine Laurière

Les Carnets de Bérose

3

## SOMMAIRE

<b>LE CHANT DU CYGNE DU TROCADÉRO</b>	<b>13</b>
<b>SUR LES PAS DES DIFFUSIONNISTES À LA RECHERCHE D'UNE ÉCRITURE NÉOLITHIQUE</b>	<b>26</b>
<b>UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANCO-BELGE</b>	<b>39</b>
<b>UN « ETHNOGRAPHE PURITAIN », ALFRED MÉTRAUX</b>	<b>52</b>
« L'ILE DE PÂQUES EST UN VIEIL OS RONGÉ »	64
« La tragique histoire de l'Ile de Pâques »	64
Un jalon de l'histoire pascuane et des études rapanui : l'expédition du <i>Manoa</i> (1914-1915)	71
« L'Île de Pâques est la plus malheureuse des colonies du Pacifique »	75
« Des boucaniers qui auraient saisi un galion espagnol sans combat »	78
<b>L'ODYSSÉE PASCUANE</b>	<b>88</b>
Premières rencontres. Des Pascuans trop coopératifs...	88
Tepano, Alfredo et Enlique	92
Le petit monde clos et cancanier d'Hanga Roa	102
L'homme <i>rongorongo</i> et les bois parlants	107
Cap sur les mers du Sud	111
<b>UN SUISSE SANS IMAGINATION AU TRAVAIL</b>	<b>145</b>
<b>DOCUMENTS</b>	<b>159</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>193</b>

« *Cette Île de Pâques où l'on mange des patates douces et où l'on meurt...* »

*Victoria Rapahongo*<sup>1</sup>

« *Ne sois pas méchant avec cette pauvre Île de Pâques qui t'envoie à Honolulu.* »

*Georges Henri Rivière à Alfred Métraux, 2 août 1935*<sup>2</sup>

« *C'est tout de même embêtant de vivre dans une île : on devient des mendians, comme les Pascuans.* »

*Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 25 février 1936*<sup>3</sup>

**P**ORTÉE sur les fonts baptismaux par une hypothèse sensationnelle qui laissait augurer la découverte d'une écriture néolithique, la mission de l'Île de Pâques tint toutes ses promesses, mais d'une façon inattendue qui mit en déroute ses parrains en ce qu'elle les désavoua<sup>4</sup>. Cette naissance aux forceps diffusionnistes pesa néanmoins de tout son poids sur la mission, tant sur le terrain ethnographique pascuan qu'au retour, quand Alfred Métraux s'assit à sa table de travail pour dépouiller ses matériaux et résolut de publier, avant même le résultat de ses propres travaux, toute une série d'articles de sévères réfutations dont la signification manquerait d'échapper au lecteur peu averti de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Au demeurant, c'est l'un des intérêts majeurs de cette mission pour l'historien de l'anthropologie : il lui faut se tremper dans l'atmosphère pluvieuse de l'Île de Pâques de 1934-1935, marcher dans les pas d'Alfred Métraux et Henri Lavachery, se plonger dans les débats de cette époque, comprendre tout autant ce qui est en jeu pour les anthropologues diffusionnistes avec la question du *rongorongo* (l'écriture pascuane) que ce qui se joua dans les multiples dénouements de la mission. Ceux-ci débordèrent très largement la scène française : ils amarrèrent solidement Alfred Métraux à l'anthropologie nord-américaine, propulsèrent définitivement les études pascuaines sur une orbite scientifique internationale dans la mesure où les résultats de la mission eurent un rayonnement bien plus grand à l'étranger qu'en France, et ils sonnèrent le glas d'un courant théorique dans les cercles académiques dominants. Ils signèrent également la fin d'une intense période de sept années pour le

Musée d'ethnographie du Trocadéro qui, quelques courtes semaines après l'inauguration flamboyante de l'exposition sur la mission de l'Île de Pâques, ferma définitivement ses portes en août 1935 pour être enseveli sous les travaux du musée de l'Homme – de ce point de vue, cette exposition constitue bien l'ultime potlatch du vieux Troca qui y consuva tout son éclat et son inventivité.

Bien des aspects passionnats de la mission ne furent pas évoqués dans l'exposition, aussi riche et novatrice fût-elle – et pour cause légitime, puisque ne furent présentés que des résultats objectivables et tangibles, qui ne permettaient pas de s'attarder sur les modalités d'acquisition pratique du savoir ethnographique sur le terrain. Encore plus que les multiples dénouements cités plus haut, cette dimension nous retiendra longuement dans les pages qui suivent. C'est peu de dire que les conséquences des terribles exactions perpétrées dans les années 1860, la situation coloniale de l'Île de Pâques, son statut de lieu mystérieux qui aimanté explorateurs et savants, affectèrent puissamment la façon dont le savoir ethnographique fut recueilli auprès des informateurs indigènes, tout autant que la nature même de ce savoir.

En 1934, l'Île de Pâques était déjà une société très « ethnologisée », la circulation du savoir entre archéologues, savants professionnels et amateurs, et la population indigène y était déjà évidente et n'irait qu'en s'accentuant dans les décennies ultérieures. Une attention toute particulière sera accordée à la restitution du déroulement de la mission, abondamment documentée par des ouvrages, des articles mais aussi par des archives inédites. Pour autant, je ne prétends pas à l'exhaustivité ni ne revendique un regard impartial, équilibré : c'est davantage l'ethnographie et Alfred Métraux qui seront au centre de cette odyssée pascuane, ce travail ayant déjà été mené pour ce qui concerne la recherche archéologique et Henri Lavachery par son petit-fils, l'écrivain Thomas Lavachery<sup>5</sup>. Les écrits, inédits et publiés, du membre belge de la mission seront cependant une source très précieuse, irremplaçable même, pour documenter le déroulement de la mission. Car Henri Lavachery est vraiment le chroniqueur de la mission, son mémorialiste ; par son regard attentif, il sait mettre en valeur ses compagnons de mission, que ce soit Métraux ou leurs collaborateurs pascuans. Du fait même qu'il n'est pas un ethnologue professionnel, qu'il n'en n'a pas intériorisé tous les codes, il s'attarde sur bien des aspects normalement passés sous silence, parce qu'ils sont jugés triviaux, trop personnels, sans rapport avec ce dont un ethnologue doit rendre scientifiquement compte. Les longues conversations qu'eurent Alfred Métraux et Henri Lavachery chaque soir ont indéniablement nourri la réflexion du second, et enrichi les enseignements qu'il égrène au fil des pages de son *Île de Pâques*<sup>6</sup>, publié sept mois après leur retour, dès novembre 1935, pour des raisons pécuniaires impérieuses. Son éditeur, Grasset, lui reprocha

d'ailleurs d'« accorde[r] trop d'importance à Métraux, et trop peu aux "mystères" de l'Ile de Pâques. Il n'en a pas tenu compte<sup>7</sup> » – heureusement, serait-on tenté d'ajouter *a posteriori*, de conserver avec Thomas Lavachery (doc. 1). L'ouvrage d'Henri Lavachery fourmille de détails et d'informations sur les conditions de leur séjour, il donne une version très vivante de leur mission, le lecteur suit avec plaisir et intérêt la progression de leur travail, leurs relations complexes, parfois dures, avec les Pascuans. Ce livre a fortement influencé Métraux lorsqu'il rédigea *L'Ile de Pâques* pour Gallimard, publié tardivement en 1941, mais achevé début 1938 (doc. 2). Il l'a d'autant plus influencé qu'il avait encore en mémoire le cuisant refus que lui avait opposé en décembre 1938 le prestigieux éditeur new-yorkais Simon & Schuster, qui aurait souhaité un manuscrit « plus anecdotique, plus personnel. Il semble me donner en exemple [Paul-Émile] Victor dont il va traduire le livre *Boréal*<sup>8</sup> », raconte-il, abasourdi et meurtri, à Yvonne Oddon, lui qui déteste justement Marcel Griaule et Paul-Émile Victor pour leur forfanterie, leur reprochant de trop se mettre en avant au détriment des peuples qu'ils étudient... À Yvonne Oddon qui réceptionne son manuscrit en janvier 1939 pour le relire et le corriger, il précise qu'il lui envoie « une cinquantaine de pages de souvenirs que j'ai ajoutée sous forme d'appendice. Je voulais les détruire, mais j'ai fini par me convaincre qu'elles n'étaient peut-être pas sans valeur et je souhaite les voir paraître. Je sais qu'elles ne s'harmonisent guère avec le reste du bouquin, mais enfin c'est la seule occasion que je trouve de m'exprimer personnellement. [...] Je veux être simple, direct, vivant. [...] Tu sais ce que moralement le succès d'un tel livre peut représenter pour moi : j'en serai si encouragé que je deviendrai l'écrivain qui en moi a été refoulé par l'ethnographe<sup>9</sup>. »

Avec la survenue de la guerre, le projet de publication va être retardé, compliqué. Yvonne Oddon fait taper le manuscrit aux frais de Métraux ; elle le lit, ainsi que Marcelle Minet, une collègue du Trocadéro, et Denise Paulme. Il semblerait qu'Alfred Métraux ne le fasse pas lire (par timidité, par crainte de leurs jugements ?) à ses amis masculins du Trocadéro – on pense en premier lieu, bien évidemment, à Michel Leiris, mais aussi à André Schaeffner<sup>10</sup> ou Henri Lehmann. La réaction brutale et franche de Denise Paulme le désespère : elle lui signifie que son « livre sur l'Ile de Pâques ne vaut pas grand-chose ou plus exactement qu'il n'a ni queue ni tête<sup>11</sup> ». Métraux est sur le point de « flanquer ce manuscrit au panier et de n'en plus parler<sup>12</sup> ». Avec le recul, on se dit que mal lui prit de confier à des ethnologues femmes son manuscrit : grâce aux travaux de Marianne Lemaire, on sait désormais qu'elles ne céderont pas à la tentation littéraire et que, par souci de se conformer rigoureusement aux critères de leur profession, par crainte d'être taxées d'amateurisme, elles se cantonneront strictement dans l'écriture scientifique<sup>13</sup>, à la différence de leurs collègues masculins qui s'exposèrent et posèrent, écrivirent des articles pour la presse grand public, voire un « deuxième livre » plus littéraire et personnel

pour restituer l'atmosphère de la vie sociale indigène entrevue pendant leur mission ethnographique et rendre compte de cette expérience existentielle de l'altérité qui les aurait transfigurés<sup>14</sup>. Il est difficile de savoir ce qu'elles font de ces cinquante pages de notes plus personnelles, si certains passages ont été injectés dans le corps du texte ou si elles ont tout écarté – ni le manuscrit ni le tapuscrit n'ont été gardés. On ne peut cependant manquer de remarquer la grande différence de qualité littéraire, de nature même (narrative/scientifique), entre la version de 1941 de *L'Île de Pâques*, mélancolique et très expressive, et la version de 1951, largement reprise, biffée, retravaillée en maints endroits par Métraux qui la fait ainsi entrer dans les canons de la monographie scientifique classique, en arasant une bonne partie des passages qui donnaient tout son relief et sa saveur à la première édition<sup>15</sup>.

Vincent Debaene a bien montré la curieuse postérité de la mission de l'Île de Pâques chez les écrivains et poètes, qui s'opère exclusivement à travers l'ouvrage de Métraux, postérité aussi complexe et ambiguë que furent la diffusion et la réception de l'art de Rapa Nui chez les collectionneurs et les surréalistes vingt ans plus tôt. À l'admiration d'un Georges Bataille considérant *L'Île de Pâques* de son ami Alfred Métraux comme l'« un des chefs-d'œuvre de la littérature française présente » répondirent l'agacement et les sarcasmes d'un André Breton brocardant le « regard glacé de l'ethnographe » qui diffère de plusieurs semaines sa visite à un célèbre site archéologique « pour être sûr de ne pas se laisser émouvoir »<sup>16</sup>. Breton en tira un poème, « Rano Raraku », dans lequel il fit dire à un *moai* (géant de pierre) : « Car c'est moi qui suis là/Aux trois quarts enlisé/Plaisantant des ethnologues/Dans l'amicale nuit du Sud/Ils ne passeront pas/La plaine est immense/Ceux qui s'avancent sont ridicules<sup>17</sup> »... Cruels, ces vers pointent néanmoins une réalité, rappelée par Vincent Debaene reprenant le diagnostic de Gustave Lanson : c'est bien d'une certaine dépossession de l'artiste par le savant qu'il s'agit, tous comptes faits. Préfacant le catalogue de l'exposition de l'Île de Pâques, Paul Morand ne dit pas autre chose, se consolant en soulignant combien « l'Île de Pâques n'a que trop souffert des littératures ; remercions simplement M. Alfred Métraux d'avoir examiné scientifiquement les problèmes posés ; [...] louons-le d'avoir enfin fait dire quelques mots intelligibles aux sphinx polynésiens, à ces dieux de Pâques pour lesquels il n'y aura sans doute jamais de résurrection<sup>18</sup> ».

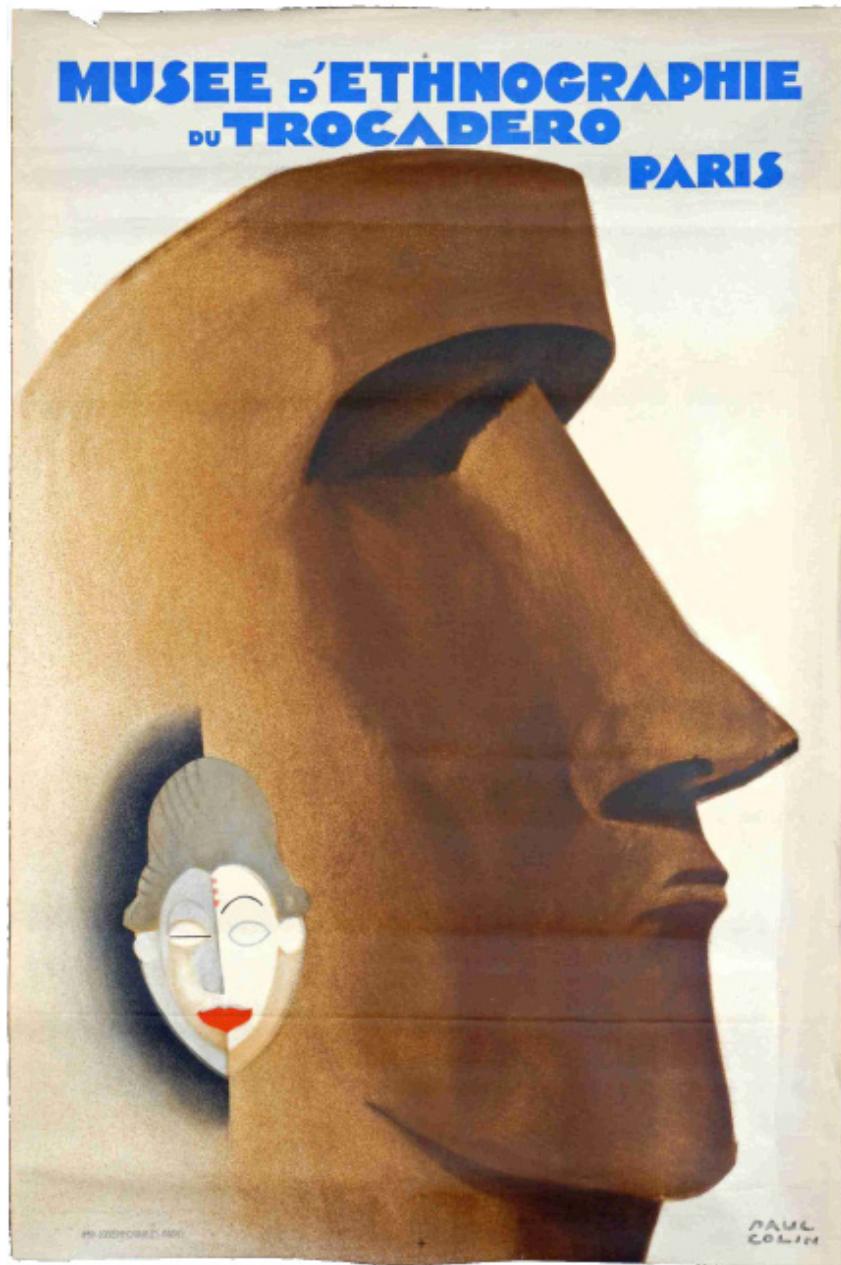
Mais que ce fardeau des chimères, des rêveries, des énigmes, inévitablement accolé à l'Île de Pâques, fut durement et douloureusement ressenti par Alfred Métraux ! Écrasé par le poids des attentes, abattu à l'idée de ne pas remplir les objectifs assignés par Paul Rivet à la mission<sup>19</sup>, il se réfugia de prime abord dans une attitude déconcertante, « féroce et narquois[e] [...] lorsqu'il est question de toutes les débauches d'imagination que suscite l'Île de Pâques<sup>20</sup> », témoigna son compagnon de mission, Henri

Lavachery. Et pourtant, rien n'y fit : la prudence de Métraux, sa prise de distance avec les postulats de départ ne parvinrent pas à doucher l'enthousiasme de Georges Henri Rivière<sup>21</sup>, le sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, qui fit feu de tout bois, du fantasme, de l'art comme de la science pour valoriser les beaux résultats de la mission et organiser une de ces expositions « de grand style » dont il avait le secret pour placer le Trocadéro sous les lumières de l'actualité scientifique et culturelle parisienne (ill. 1).

**Notes :**

1. Propos cités in Henri Lavachery, *Île de Pâques*, Paris, Grasset, 1935, p. 95. ↗
2. Archives BCM, 2 AM 1 K65d, dossier « Alfred Métraux ». ↗
3. General Collection, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, GEN MSS 350 (dorénavant abrégé : AYUL). Je remercie Fernande Schulmann-Métraux, Daniel Métraux et Thomas Lavachery de leur autorisation de consultation et reproduction des archives, textes et photographies d'Alfred Métraux et Henri Lavachery. Ce fascicule est dédié à Fernande Schulmann-Métraux. ↗
- 4 Ceci est la version entièrement revue et enrichie de mon chapitre « La mission de l'Île de Pâques (1932-1935) » in Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2008, pp. 427-480. ↗
5. Thomas Lavachery, *Île de Pâques 1934-1935. Expédition Métraux-Lavachery*, Bruxelles, Buch Édition, 1995 ; *Île de Pâques 1934. Deux hommes pour un mystère*, Bruxelles, éditions Labor, 2005 ; (avec Denis Roussel) *L'homme de Pâques*, film documentaire de 2002, produit par YC Aligator Films (Bruxelles). ↗
6. C'est d'ailleurs Lavachery qui, avant que Métraux ne publie lui-même les conclusions de ses travaux, révèle les premiers résultats des recherches de son compagnon quant à ce qu'il pense être la vraie nature de l'écriture pascuane, le *rongorongo*. Sur le coup, à la lecture du livre de Lavachery, Métraux en avait été surpris voire dépité, « ne se douta[nt] pas qu'il tenait registre » des « moindres propos, fondés ou pas fondés que je lui ai tenus à l'Île de Pâques. » (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 16 janvier 1936, Hawaï, AYUL). Lavachery, quant à lui, reconnaissait honnêtement et humblement sa dette vis-à-vis de Métraux, qui l'avait profondément impressionné, et dont il disait qu'il avait « rétabli le problème pascuan dans son cadre véritable. Les monuments de l'Île de Pâques ne peuvent être étudiés sans connaître à fond les phénomènes ethnographiques, sociaux, qui les ont suscités. J'en avais littérairement une vague impression que, Watelin mort, Métraux me confirma » (Henri Lavachery, « Notice inédite sur Alfred Métraux, 1963 », archives privées). ↗
7. Thomas Lavachery, *Île de Pâques. Deux hommes pour un mystère*, op. cit., p. 142. ↗
8. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 27 juillet 1938, Los Angeles (AYUL). ↗
9. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 10 janvier 1939, Yale (AYUL). ↗
10. Celui-ci, pourtant africaniste, écrira un compte rendu (le seul publié en France, à ma connaissance) très intéressant des deux livres d'Alfred Métraux, qu'il connaît bien au demeurant : « Sans être, à proprement parler, un journal, l'ouvrage français de Métraux constitue autant un document psychologique, portrait parfait de l'auteur, qu'un témoignage de ce que peut un esprit critique, averti, mais aussi avide de savoir. Combien plus satisfaisante, plus belle, apparaît l'image de l'Île de Pâques que nous restitue Métraux après qu'il en a fait sauter, d'une main que trop rageuse, toutes les enjolivures. » Plus loin, il le présente comme « un auteur malicieux et diabolique » qui apporte de « simples réponses » aux théories les plus imaginatives (André Schaeffner, Compte rendu de *Ethnology of Easter Island* et de *L'Île de Pâques* d'Alfred Métraux, *Journal de la Société des océanistes*, 2 (2), 1946, p. 248 et 250 respectivement). ↗
11. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 18 mai 1940, Yale (AYUL). ↗
12. *Ibid.* ↗

13. Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue : une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, 200, 2011, pp. 83-112. ↗
14. Vincent Debaene, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010. ↗
15. Sur la différence entre les deux versions, voir l'analyse de Vincent Debaene, *op. cit.*, pp. 160-169 qui présente la version de 1941 comme « un récit très mélancolique d'une tentative d'évocation – et il faut rendre ici au terme toute la part de sorcellerie et de magie qu'il comportait initialement » (p. 161). ↗
16. Cité in Vincent Debaene, *op. cit.*, respectivement aux pages 167 et 394 pour les deux dernières. ↗
17. Cité in *Ibid.*, pp. 389-390. ↗
18. Paul Morand, « Préface », in *Introduction à la connaissance de l'Île de Pâques. À propos d'une exposition au Musée d'ethnographie du Trocadéro*, s. p., s. d. ↗
19. Pour preuve, ce dialogue rapporté par Lavachery : « Et Métraux m'assure non sans raison que les solutions de bon sens, les solutions qui ramènent à des faits connus et simples des problèmes dont la littérature et l'imagination se sont emparées, une fois publiées ne font plaisir à personne. – Je vous assure, Lavachery, trouver des solutions trop simples donne l'air d'un imbécile. Mieux vaut pour sa gloire découvrir un mystère de plus. » (in Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 60). ↗
20. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 108-109. Cela fut d'ailleurs mal compris et mal perçu par plusieurs scientifiques qui travaillèrent ultérieurement sur l'Île de Pâques et exploitèrent les travaux de Métraux, ce dernier passant pour être « asocial et cassant » (Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world. The Turbulent History of Easter Island*, London, Reaktion Books, 2005, p. 189). ↗
21. Dans les pages qui suivent, Georges Henri Rivière sera abrégé « GHR », ainsi qu'il se faisait lui-même appeler et signait son courrier. ↗



ill. 1 : Dessin de *moai* par Colin pour une affiche du MET (archives privées). ▶

## LE CHANT DU CYGNE DU TROCADÉRO

LE VENDREDI 21 juin 1935 au soir, le Musée d'ethnographie du Trocadéro inaugure en grande pompe une exposition consacrée à l'Île de Pâques, à l'occasion du retour de la mission franco-belge en Océanie, rentrée début mars d'un périple de treize mois, dont cinq passés à Rapa Nui. L'exposition présentant les résultats de l'enquête ethnographique et archéologique, menée respectivement par Alfred Métraux et Henri Lavachery, a lieu, de plus, dans le cadre des festivités célébrant le tricentenaire du Muséum national d'histoire naturelle, dont dépend le Trocadéro depuis mars 1928. Le service d'honneur est assuré par la Marine, la tenue de gala est de rigueur, et les convives sont très nombreux, dépassant de beaucoup la sphère du petit monde acquis à l'ethnologie. Outre les trois cents savants français et étrangers conviés par l'institution de tutelle, la liste des personnalités invitées par le musée d'ethnographie<sup>1</sup> semble décalquée pour partie des pages du Bottin mondain. Jetés en vrac sur le papier par une main pressée – celle de GHR –, on peut y lire les noms des peintres Braque, Léger, Picasso, Dali, Lurçat ; des compositeurs Georges Auric, Arthur Honegger, Igor Stravinski, Roland Manuel ; des hommes de lettres Raymond Queneau, Henri Michaux, Louis Aragon, Robert Desnos, Philippe Soupault, Georges Bataille, Jean Paulhan, André Malraux, etc. (doc. 3).

Que se côtoient en un même lieu, à savoir un *musée scientifique*, au début des années 1930, lors d'une manifestation mi-mondaine mi-savante, des entomologistes, des botanistes, des ethnologues, des hommes politiques, des journalistes, des coloniaux, des personnalités des avant-gardes artistiques parisiennes et autres notabilités intellectuelles, n'est pas un phénomène si courant pour ne pas être remarqué. Ce serait oublier la place qu'a conquise le musée d'ethnographie dans le dispositif institutionnel et culturel parisien : en sept ans, ses animateurs ont réussi la gageure de transformer une institution moribonde en un établissement dynamique, moderne, novateur. Sous la direction, depuis 1928, de Paul Rivet et de Georges Henri Rivière, son bouillant sous-directeur, toutes les initiatives publiques prises par le Trocadéro visent à décloisonner l'ethnologie et la faire entrer en résonance avec les affaires culturelles et sociales de la cité dans la mesure où il s'agit de façonnner une autre image des peuples non occidentaux, à un moment où triomphe l'impérialisme colonial européen. Donner à voir la différence sans perdre de vue l'unité fondamentale du genre humain, valoriser les artéfacts et les techniques indigènes, font ainsi partie des missions que s'est assignées le musée et qu'il entend promouvoir auprès du public.

Se remémorant bien des années plus tard les riches heures du Trocadéro, GHR plaçait l'expédition de l'Île de Pâques parmi les plus importantes missions ethnographiques qu'organisa le musée d'ethnographie, aux côtés de celle, autrement célèbre, de Dakar-Djibouti<sup>2</sup> ; il considérait d'ailleurs qu'elles avaient été « les deux missions les plus enrichissantes pour le musée<sup>3</sup> » en termes de rayonnement scientifique. En l'espèce, « les fêtes du Trocadéro ont été magnifiques et ont [...] parfaitement réussi<sup>4</sup> », l'accueil réservé à l'exposition est très chaleureux. Celle-ci fait également partie du carré des grandes expositions montées par le musée<sup>5</sup>, qui lui apportèrent la notoriété tant auprès des élites que d'un plus large public, et montrèrent le savoir-faire acquis par son équipe en lui permettant d'afficher ses conceptions sur la place de l'objet ethnographique et son rôle d'objet-témoin<sup>6</sup> (ill. 2).

Le succès de l'exposition de l'Île de Pâques était pourtant loin d'être assuré car rien n'avait été prévu à l'avance, pas même l'idée d'une manifestation publique<sup>7</sup>. C'est seulement en prenant connaissance des deux lettres qu'Alfred Métraux écrivit à quelques jours du départ de l'Île de Pâques à Paul Rivet et à lui-même, et en constatant l'importance des résultats auxquels Lavachery et Métraux sont parvenus, que GHR conçoit le projet de l'exposition (doc. 4). Par retour du courrier, il adresse une lettre à Alfred Métraux, alors l'hôte à Honolulu, pour quelques jours, du Bernice Bishop Museum, le grand centre des études océaniennes, pour l'informer de son dessein :

Le tricentenaire du Muséum sera fêté en juin avec grand éclat et l'exposition que nous ferons le 15 juin, par ailleurs la meilleure date de l'année, connaîtra de ce fait une énorme répercussion. J'ai proposé au Dr. Rivet qui a accepté avec enthousiasme – l'Île de Pâques. Votre arrivée retardée nous jette, il est vrai, en difficulté, mais il faut absolument en sortir. Comprends moi bien : le Muséum invite l'univers savant à cette occasion ; l'Île de Pâques est pittoresque ; la mission met en cause les marines française et belge, d'où grand déploiement d'uniformes en une soirée de gala, d'ailleurs demandée par le Muséum qui la subventionne. Autant de facteurs, je te le souligne, qui donneront à votre travail un retentissement qu'aucune autre circonstance en aucun autre temps ne pouvait lui donner. Il faut se débrouiller. Nous allons donc réussir ce tour de force de préparer tout d'ici là. Le 25 mai est évidemment une date extrême pour votre arrivée, c'est folie de faire tout aussi vite<sup>8</sup>.

Suit un plan de bataille en sept points, dans lequel GHR accable Alfred Métraux de questions et de travail. Il le charge de préparer la rédaction du petit catalogue, d'établir des cartes et des notices explicatives, de recenser les photographies susceptibles d'être exposées, d'énumérer les pièces ramenées et d'évaluer les surfaces d'exposition nécessaires, etc. Certes, GHR est bien conscient de l'effort à fournir, mais il n'est pas homme à reculer devant la tâche : « Tu vas être complètement affolé en

recevant ce programme. Je ne l'ai pas été moins au moment de te l'exposer, mais je m'aperçois à la réflexion qu'avec du calme et de la méthode, on peut se tirer de ce pas difficile. Au besoin je fais mettre le musée en état de véritable mobilisation générale pendant deux semaines<sup>9</sup>. » (doc. 5)

Si les collections archéologiques et ethnographiques ne sont pas attendues avant la mi-mai à Bruxelles – c'est-à-dire tout au plus un mois avant l'inauguration de l'exposition –, Henri Lavachery et Alfred Métraux sont de retour un peu plus tôt, le 14 avril, ayant embarqué à bord d'un paquebot transatlantique à Panama. GHR vient les accueillir au Havre, « pour la joie et aussi pour bien chambrier l'exposition<sup>10</sup> » (ill. 3). En l'honneur de leur arrivée, et du prix Gringoire qui vient d'être décerné à Marcel Griaule pour ses *Flambeurs d'hommes*<sup>11</sup>, lui aussi tout juste rentré de mission, le musée organise un « petit champagne ethnographique<sup>12</sup> » dès le 15 avril, pour fêter le succès de ses poulains. Une fois de plus, on ne peut qu'être frappé de l'art consommé avec lequel GHR récupère chaque événement au profit d'un musée qui devient ainsi l'être incarné de l'ethnographie française tant les deux finissent par être indissociables dans les années 1930.

À partir de la fin avril, l'exposition se prépare d'arrache-pied. Habilement, GHR nomme Divonne Ratton, l'épouse du grand marchand d'art parisien Charles Ratton, commissaire de l'exposition : il connaît son réseau d'influences ; il sait qu'elle fera de l'exposition un événement mondain très parisien et qu'elle obtiendra la participation des collectionneurs d'art. La voyant à l'œuvre, Alfred Métraux raconte à Henri Lavachery fin mai que « l'offensive de l'exposition est déclenchée et cela bardé. Nous avons nommé Madame Ratton comme "Commissaire de l'exposition" et je vous assure qu'elle s'entend à faire marcher les choses et les hommes<sup>13</sup> ». De son côté, Divonne Ratton écrit expressément à Henri Lavachery pour lui rappeler de « dire au Commandant du *Mercator* qu'il vienne avec son épée. Il y aura des uniformes<sup>14</sup> » ! Chapeautée par GHR, l'équipe officielle comprend également, outre Divonne Ratton : Alfred Métraux, chargé de la direction scientifique du projet ; Robert Pontabry et Marcel Gautherot, préposés à la muséographie ; et Pierre Verger<sup>15</sup>. Un an auparavant, en juin 1934, le Trocadéro avait mis l'Océanie à l'honneur en organisant une très belle exposition sur « la danse sacrée et l'art des îles Marquises », couplée à une seconde présentant les « Photographies de la Polynésie française » que Pierre Verger prit pendant son voyage. Bénévole depuis au musée, en tant que responsable de son laboratoire photographique, ce dernier procède à l'agrandissement des photographies de la mission afin de réaliser des photomontages géants, ce qui constituerait une première pour le musée<sup>16</sup>. GHR espère bien qu'ils seront un « élément spectaculaire formidable<sup>17</sup> » pour l'exposition, susceptible de frapper le public et de captiver son attention.

Du reste, tout est mis en œuvre pour instruire, distraire le visiteur, et les organisateurs ne ménagent pas leurs efforts. Divonne Ratton et GHR sollicitent le prêt d'objets de collectionneurs privés tels le Belge René Gaffé (détenteur de deux lézards (*moko*) en bois finement ouvragés et d'une statue d'ancêtre en bois, un *moai kavakava*), Henri de Monfreid (propriétaire d'une sculpture de Gauguin incisée de motifs spécifiques de l'écriture de l'Île de Pâques), le collectionneur d'art Stephen Chauvet (acquéreur, en janvier 1929 lors de la vente Loti, de plusieurs des objets que ce dernier ramena de Rapa Nui, et d'une tablette *rongorongo*), la famille de Pierre Loti, Gala Dali, Tristan Tzara, le galeriste Pierre Loeb, les frères de Picpus (détenteurs de quelques-uns des plus beaux « bois parlants » de l'île), etc. Une abondante documentation iconographique et matérielle est réunie sur la formation géologique de l'île, sa faune et sa flore, l'histoire de sa découverte par les Occidentaux à partir de 1722, ses habitants et leur ethnographie ancienne et contemporaine, leur vie religieuse, la linguistique et le folklore pascuans, l'extraordinaire statuaire lithique de l'île et ses sites archéologiques majeurs, les pétroglyphes et la sculpture sur bois, l'épineux problème de l'écriture pascuane, etc.

Associés à la belle moisson d'objets ramenés par la mission<sup>18</sup>, les photomontages contribuent grandement à la réussite de l'exposition de l'Île de Pâques qui reste, dans l'esprit de GHR, « la première exposition ethnologique à forme didactique<sup>19</sup> » du musée. Ils ponctuent abondamment tout le parcours de l'exposition et illustrent chaque thème abordé. Afin d'épicer l'exposition et de rendre l'atmosphère de l'Île de Pâques avant même de pénétrer dans les salles du musée, la grande tête de *moai*<sup>20</sup>, sorte de totem du musée qui figure sur de nombreuses affiches, est transportée sur la place du Trocadéro pour l'inauguration. « Mélanie de Vilmorin, la mère de Louise », contacté un GHR espiègle, « avait fourni des plaquettes de gazon pour suggérer l'environnement. Le lendemain, j'ai reçu un coup de téléphone du commissaire de police<sup>21</sup> », furieux de n'avoir été ni consulté ni informé de cette obstruction à la circulation sur la voie publique !

À l'ouverture de la longue galerie abritant l'exposition, les organisateurs ont placé l'agrandissement d'un vieux cliché représentant le frère Eyraud, qui évangélisa l'île à partir de 1864, entouré de ses ouailles. Cette entrée en matière aurait de quoi surprendre s'il ne s'agissait avant tout pour le musée de se ménager les bonnes grâces de la Congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration de Picpus, détentrice d'une belle collection d'objets pascuans – dont plusieurs tablettes de l'écriture de l'île dont Paul Rivet souhaite réaliser des moulages – et du manuscrit inédit du père Honoré Laval sur Mangareva, l'île la plus proche de Rapa Nui<sup>22</sup>. Paul Rivet espère bien publier ce manuscrit ancien dans la collection des « Mémoires et Travaux de l'Institut d'Ethnologie », avec une préface d'Alfred

Métraux<sup>23</sup>. Dans le cadre d'une recherche ethnographique et linguistique comparée, l'étude du père Laval est en effet indispensable à une juste compréhension de la réalité pascuane, fondamentalement polynésienne. Au cours de l'exposition, un panneau est également consacré à la vie religieuse sur Rapa Nui, « faisant ressortir la grandeur de [l']œuvre<sup>24</sup> » des missionnaires catholiques.

Ce sont ensuite « l'île et ses habitants qui sont présentés au visiteur le plus profane, par le truchement de montages photographiques étonnans, œuvre du photographe *globe-trotter* Pierre Verger. Puis le visiteur est ensuite baigné dans le milieu géographique par de nouvelles photographies qui situent immédiatement le cadre de l'aventure pascuane, avant qu'il ne soit confronté avec son art et ses problèmes<sup>25</sup>. » C'est dans cette importante section que les objets en bois sont exposés dans des vitrines – on y retrouve la sculpture de Gauguin que possède Henri de Monfreid. Une très ancienne et précieuse couronne en plumes de poules, achetée par Alfred Métraux à Santiago du Chili, figure en bonne place dans cette partie consacrée à l'art indigène. Afin de montrer l'évolution stylistique de l'art et de l'artisanat pascuans, une dernière vitrine abrite des sculptures en bois contemporaines de Juan Tepano, le principal informateur de Métraux, et de Juan Araki, ainsi que des chapeaux en fibres de bananiers, etc.<sup>26</sup>. Alfred Métraux précisait dans le catalogue que « l'art de la sculpture sur bois n'est pas mort à l'Île de Pâques ; je dirai même qu'il est encore florissant, trop florissant, hélas. Il constitue la seule industrie indigène de l'île. Les Pascuans fabriquent chaque année de grandes quantités de statuettes qu'ils échangent contre des uniformes avec les marins du navire-école chilien. Ces productions modernes, d'une laideur presque abjecte, témoignent de la décadence du goût et de la technique depuis la fin du paganisme<sup>27</sup>. » Une petite salle sur la droite, à l'entrée des collections africaines, abrite treize aquarelles que Henri Lavachery réalisa dans les derniers jours du séjour de la mission sur l'île, ajoutant une note un peu plus personnelle. Les organisateurs ont gardé pour la fin de l'exposition la question la plus délicate mais aussi « le problème le plus captivant que nous propose la vieille civilisation de cette île<sup>28</sup> », à savoir l'énigme de l'écriture de l'Île de Pâques (*rongorongo* dans la langue rapanui). Plusieurs moulages des tablettes conservées dans des musées du monde entier sont présentés pour confronter le visiteur à cette graphie qui, tout autant que les statues géantes, suscite un intérêt passionné et moult controverses. Paul Rivet « tenait à voir exposées<sup>29</sup> » les publications de Guillaume de Hevesy sur les rapprochements entre les signes gravés sur les sceaux trouvés dans la vallée de l'Indus et l'écriture de l'Île de Pâques, ce à quoi Alfred Métraux se serait opposé. Sans entrer dans des explications détaillées – j'y reviendrais par la suite –, ce dernier avance tout de même l'hypothèse qu'il ne s'agirait pas d'une écriture, mais d'une « simple pictographie, quelque peu évoluée<sup>30</sup> ».

Dans sa préface au livret accompagnant l'exposition, l'écrivain Paul Morand se fait l'écho des questions qui hantent l'imaginaire occidental :

L'Île de Pâques est-elle le cri ultime, affleurant en surface, d'une civilisation engloutie, d'une Atlantide océanienne ? De quelle race étaient les hommes qui édifièrent ces terrasses sans ciment et sculptèrent ces dieux avec un seul outil ? Est-elle le cimetière maudit d'archipels naufragés ? Est-elle sans parenté avec les continents d'Asie<sup>31</sup> ?

Ces interrogations rappellent que l'Île de Pâques n'est décidément pas un lieu comme un autre et que la curiosité suscitée par la mission est grande – les nombreuses coupures de presse avant, pendant et après la mission et l'exposition l'attestent<sup>32</sup> –, tant l'île fait fantasmer des Occidentaux avides d'exotisme et de récits fabuleux. Celui de Pierre Loti contribua puissamment, pour les lecteurs français, à envelopper d'une aura mystérieuse l'Île de Pâques, tout comme l'engouement des surréalistes depuis la fin des années 1920 pour ce qui a trait à l'Océanie. Si l'Afrique fut la première terre d'élection et de prédilection du mouvement cubiste, les surréalistes, précédés de Gauguin et des mouvements allemands *Die Brücke* et *der Blaue Reiter*, se sont plus particulièrement entichés de l'art des îles du Pacifique, considéré comme une source d'inspiration nouvelle et subversive pour leurs propres créations. L'Île de Pâques, « ce volcan que le Créateur a passé comme un anneau nuptial au doigt de sa solitude »<sup>33</sup>, n'est-elle pas considérée par André Breton comme la « moderne Athènes de l'Océanie » ? Déjà, en 1929, la revue belge d'avant-garde *Variétés* consacrait un numéro spécial à la « Position du surréalisme » et reproduisait une carte du monde pour le moins singulière puisque c'était l'Océanie qui en occupait le centre. L'Île de Pâques, l'archipel Bismarck, la Nouvelle-Guinée étaient représentés non pas en fonction de leur taille respective, mais selon l'intérêt esthétique qu'ils revêtaient pour les artistes surréalistes ; les dimensions de l'Île de Pâques pouvaient presque rivaliser avec la surface dévolue à l'Afrique. De son côté, la revue de Christian Zervos, *Cahiers d'Art*, livrait au printemps 1929 un double numéro, richement illustré, entièrement dédié à « l'Art des Océaniens ».

À cet intérêt éditorial, s'ajoutait une volonté manifeste d'élargir les horizons artistiques de l'art primitif. En 1930, trois expositions chez des galeristes parisiens présentèrent un panorama des arts océaniens, sans faire l'impasse sur les différentes approches stylistiques. L'une d'elles, à la galerie Pigalle, « Exposition d'art africain et d'art océanien », organisée par Charles Ratton, Pierre Loeb et Tristan Tzara, rassemblait quelque cent trente pièces océaniennes<sup>34</sup>, parmi lesquelles on retrouvait plusieurs objets de l'Île de Pâques. La vente aux enchères de la collection Pierre Loti en janvier 1929 avait de fait relancé l'intérêt pour l'art pascuan : le riche collectionneur Stephen Chauvet, Tristan Tzara, le marchand Charles Ratton, faisaient partie des principaux acquéreurs. Suivirent les ventes

des collections d'André Breton et de Paul Éluard en juillet 1931 qui confirmèrent la place spéciale acquise par cet art. Un artiste comme Max Ernst s'inspira du motif de l'homme-oiseau et des statues géantes de l'île dans plusieurs de ses œuvres, dont son roman-collage de 1934, *Une semaine de bonté*. Tout comme André Breton, il collectionnait des sculptures du célèbre homme-oiseau<sup>35</sup>, manifestation concrète pour les surréalistes du lien étroit que les primitifs avaient su maintenir avec le monde des esprits.

Ainsi, tout en profitant ingénieusement de cet effet de mode entourant l'Île de Pâques, le musée d'ethnographie souhaite se démarquer d'un certain lyrisme littéraire et esthétique pour afficher des préoccupations davantage scientifiques (doc. 6 et doc. 7). Au demeurant, ce n'est pas chose aisée que de faire le départ entre une approche artistique de l'objet, possédant sa propre légitimité, son propre système référentiel, et une approche ethnographique, axée sur la valeur d'usage de l'artéfact indigène, sa fonction sociale, tant les deux peuvent s'avérer complémentaires si l'une ne phagocyte pas l'autre. C'est là que le Trocadéro entend montrer sa différence et se distinguer, en n'accordant plus une prééminence indue au discours artistique et en replaçant l'objet dans son contexte indigène, selon une grille de lecture plus attentive aux rapports de force et de sens à l'œuvre dans la société étudiée. En raison de la crise économique et de l'arrivée sur le marché de l'art d'une nouvelle génération de galeristes – dont Charles Ratton – désireuse de coopérer à une valorisation esthétique et idéologique des sociétés productrices de ces objets, le Musée d'ethnographie du Trocadéro a repris la main et changé la donne à partir des années 1932-1933. Son succès public est d'ailleurs là pour l'attester. Menant de front une ambitieuse entreprise de réaménagement des salles du musée, à vocation pédagogique et scientifique, et une active politique d'expositions temporaires, qui ne cache pas ses prétentions artistiques, Paul Rivet et Georges Henri Rivière occupent tout le terrain et parvinrent à jouer sur les deux registres du musée scientifique, en mode majeur, et du musée des Beaux-Arts, en mode mineur<sup>36</sup>. En présentant l'Île de Pâques avec force photographies et objets, cartes et cartels, celle-ci perd indéniablement de son mystère, comme le soulignent à regret de nombreux articles de journaux<sup>37</sup> (doc. 8), mais, en contrepartie, elle gagne en épaisseur historique et ethnographique. Derrière les objets, ce sont des individus vivant en société organisée qui apparaissent, société dotée d'institutions, de croyances et de coutumes dont il est possible de déchiffrer la signification, et qui font sens.

Initialement prévue pour durer jusqu'à la fin octobre 1935, l'exposition de l'Île de Pâques fermera précipitamment ses portes dès la mi-août, pour faire place aux démolisseurs et au chantier de l'Exposition internationale de 1937. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro va céder la place au musée de l'Homme. Par une étrange coïncidence, à sept ans d'intervalle, ce sont les mêmes hommes que l'on

retrouve pour inaugurer et clore « la grande aventure <sup>38</sup> » du Trocadéro sous la double direction de Paul Rivet et de GHR. En mai 1928, ce fut une exposition organisée par GHR et Alfred Métraux qui annonça par procuration la résurrection du Trocadéro : « les Arts anciens de l'Amérique », au musée des Arts décoratifs <sup>39</sup>. Là, en juin 1935, c'est à nouveau une exposition préparée par le même tandem qui met le point final à une période effervescente, en un superbe « chant du cygne <sup>40</sup> » qui veut faire honneur au musée et consacrer avec éclat sa réussite.

Moins présent dans l'organisation effective de l'exposition, mais tout aussi influent et agissant puissamment sur l'orientation des activités d'Alfred Métraux, de Georges Henri Rivière et du musée d'ethnographie depuis toutes ces années, Paul Rivet est l'autre protagoniste majeur de cette mission de l'Île de Pâques. Si l'initiative de l'exposition revient à GHR, ce fut en effet Paul Rivet qui conçut et lança le projet d'une expédition à l'Île de Pâques, et ce dès décembre 1932. Maître d'œuvre indiscuté de son lancement, de son organisation, il ne recula pas devant les nombreux obstacles et veilla sans relâche sur ses préparatifs, plus longs et ardu斯 qu'il ne l'escamptait, cherchant et trouvant de l'argent, un bateau, des soutiens. Vus des États-Unis, les membres de la mission furent même baptisés le « Rivet group <sup>41</sup> ». On pourrait à bon droit s'étonner que le chef de file de l'américanisme français fût à la manœuvre pour organiser ce qui repréSENTA la première mission ethnographique française en Océanie placée sous l'égide directe du musée d'ethnographie et de l'Institut d'ethnologie <sup>42</sup>, dirigée par un « vrai » ethnologue diplômé qui ne soit pas aussi – et avant tout – un missionnaire, comme le pasteur Maurice Leenhardt ou le R. P. O'Reilly qui vinrent à l'ethnologie par d'autres voies. De plus, la France est ici bien loin de son pré carré colonial, aucune facilité logistique ne s'offre spontanément aux organisateurs pour monter leur mission. Ce serait ignorer les ramifications du projet anthropologique de Paul Rivet, converti au diffusionnisme par ses travaux linguistiques et de technologie culturelle menés à l'échelle de l'Amérique du Sud. Le concours de circonstances qui décida de cette mission à l'Île de Pâques est assez révélateur de l'état du champ anthropologique français au début des années 1930 pour valoir la peine d'être retracé en détail. C'est un excellent poste d'observation qui permet, à rebours d'une certaine histoire de la théorie anthropologique écrite *a posteriori* en se focalisant sur les gagnants, de prendre conscience de la puissance, de la prégnance, de la pensée diffusionniste dans le milieu anthropologique européen et de ce qu'elle signifiait pour ses partisans, plus nombreux qu'on pourrait le croire – les contemporains utilisaient d'ailleurs rarement le terme *diffusionnisme*, ils parlaient de *méthode historique*, ce qui dénote bien l'ambition scientifique à laquelle celle-ci aspirait dans son étude des populations exotiques, laissées sur le bas-côté de l'Histoire occidentale (au sens de mouvement historique) et par l'histoire occidentale (au sens de discipline scientifique).

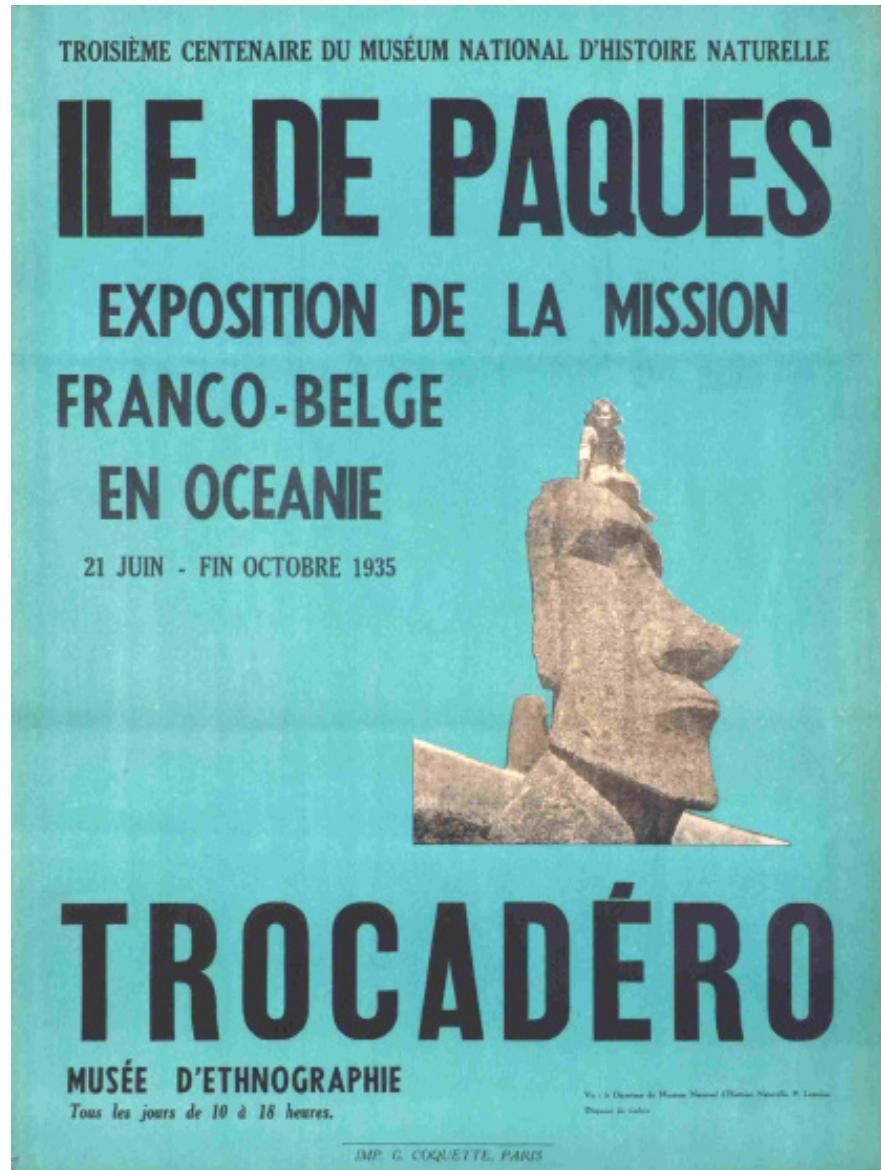
**Notes :**

1. Cf. la liste manuscrite des personnes à inviter (Archives de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (BCM), 2 AM 1 C1f, dossier « exposition Île de Pâques »). ↗
2. Voir l'étude de Jean Jamin dans cette même collection. ↗
3. Evelyne Schlumberger, « Georges Henri Rivière, homme-orchestre des musées du xx<sup>e</sup> siècle, *Connaissance des Arts*, décembre, 1974, p. 102. ↗
4. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 25 juin 1935 (archives BCM, 2 AP 1C). ↗
5. Par ordre chronologique, ce sont : l'exposition « Bronzes et Ivoires du royaume du Bénin » en juin-juillet 1932, qui accueillit plus de 10 000 visiteurs ; l'exposition présentant le « butin » de la mission Dakar-Djibouti en juin 1933 ; l'exposition du Sahara en mai-octobre 1934, qui totalisa plus de 70 000 entrées ; et, enfin, l'exposition sur l'Île de Pâques, dont on ignore la fréquentation en raison de sa fermeture précoce en août 1935, à cause des travaux de transformation pour l'exposition internationale de 1937. ↗
6. Jean Jamin, « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, *Temps perdu, temps retrouvé*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, pp. 51-73. ↗
7. GHR caressait le rêve d'organiser une exposition sur l'Île de Pâques depuis l'installation de la tête de *moai* dans le vestibule d'entrée réaménagé en mai 1930, et qui était jusqu'alors détenu par le Muséum national d'histoire naturelle. En 1931 puis en 1932, il évoque à nouveau cette possibilité, souhaitant inclure les photographies que Man Ray prit de cette tête monumentale (archives BCM, 2 AM 1 K63e, dossier « Man Ray »). ↗
8. Lettre de Georges Henri Rivière à Alfred Métraux, 24 janvier 1935 (Archives BCM, 2 AM 1 K65d). ↗
9. *Ibid.* ↗
10. Lettre de GHR à Paul Rivet, sans date (Archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 C). ↗
11. C'est la première année que le prix Gringoire est institué. Il récompense le meilleur reportage paru en librairie qui, avant d'être publié en un volume, devra avoir été publié dans un journal quotidien ou périodique. Parmi les membres du jury, présidé par la princesse Lucien Murat, on retrouve les noms de Pierre Benoît, Maurice Dekobra, Joseph Kessel, André Maurois, Paul Morand, Henry Torrès, etc. GHR avait archivé dans ses dossiers la création de ce prix avec la mention « peut être utile » (Archives BCM, 2 AM 1 K45b, dossier « Gringoire »). Voir l'étude d'Éric Jolly dans cette même collection. ↗
12. *Le Jour*, 17 avril 1935. ↗
13. Lettre d'Alfred Métraux à Henri Lavachery, sans date (Archives BCM, 2 AM 1 C1f). ↗
14. Lettre de Divonne Ratton à Henri Lavachery, le 13 juin 1935 (Archives BCM, 2 AM 1 C1f). Le *Mercator* est le voilier belge, navire-école, à bord duquel sont rentrés les membres de la mission jusqu'à Panama, avec leurs collections. ↗
15. Jacques Faublée aurait également collaboré à la préparation de l'exposition, à la demande de Métraux (Jacques Faublée, « Alfred Métraux et le monde océanien », *Journal de la Société des océanistes*, 95 (2), 1992, p. 275). ↗
16. Pierre Verger se souvenait en 1990, lors d'un colloque consacré à Alfred Métraux, de leur première entrevue, source d'une longue amitié : « Cette rencontre eut une influence très grande sur mon existence, car j'appris de lui, avec surprise et délectation, que je faisais de l'ethnographie depuis trois ans déjà, sans plus le savoir que monsieur Jourdain [...]. Nous

eûmes l'occasion de parler de son récent séjour à l'Île de Pâques, Rapa Nui (Rapa la Grande) en polynésien et, le fait que j'avais moi-même vécu à Rapa Iti (Rapa la Petite), la plus méridionale des îles de la Polynésie française, située plus à l'ouest au même degré de latitude, créait un premier point d'intérêt commun entre nous. » (Pierre Verger, « Trente ans d'amitié avec Alfred Métraux, mon presque jumeau », *Cahiers Georges Bataille*, n° spécial « Présence d'Alfred Métraux », 2, 1992, pp. 173-191). Voir aussi Pierre Verger et Alfred Métraux, *Le pied à l'étrier. Correspondance. 12 mars 1946 – 5 avril 1963*, édition présentée et annotée par Jean-Pierre le Bouler, Paris, Jean-Michel Place, « Les Cahiers de Gradhiva », 1994. ↗

17. Lettre de Georges Henri Rivière à Alfred Métraux, 24 janvier 1935, *op. cit.* ↗
18. La part revenant à la France s'élève à 284 objets, qui entrent au département Océanie du musée sous la cote 35.61. Je remercie M. Christian Coiffier de m'avoir permis de consulter le dossier technique de cette collection, alors encore au musée de l'Homme. ↗
19. Georges Henri Rivière, « Hommage à Alfred Métraux », *L'Homme*, 4 (2), 1964, p. 10. ↗
20. Il s'agit de la tête ramenée sur *la Flore* par l'amiral Lapelin en 1872. La tête fut alors offerte au Muséum qui la déposa au musée d'ethnographie du Trocadéro en mai 1930. À bord de *la Flore* voyageait un aspirant, Julien Viaud, dont le nom de plume deviendra plus tard Pierre Loti, et qui retracera ses souvenirs de la courte halte de son vaisseau dans son « Journal d'un aspirant de *la Flore* », in Pierre Loti, *Reflets sur la sombre route*, Paris, Calmann-Lévy, 1899. ↗
21. Evelyne Schlumberger, « Georges Henri Rivière, homme-orchestre des musées du 20<sup>e</sup> siècle », *Connaissance des Arts*, décembre, 1974, p. 102 ↗
22. Cette stratégie est assez explicite dans une lettre qu'Alfred Métraux écrit le 8 juin 1935 au Révérend Père supérieur de la Congrégation, à Braine-le-Comte, en Belgique : « J'ai pu consulter par l'entremise du Dr. Rivet le manuscrit du P. Laval sur Mangareva. J'y ai trouvé des rapports présentant quelque intérêt avec l'Île de Pâques et vous demande l'autorisation d'en faire état. Nous sommes en train de préparer une importante exposition sur les travaux de la mission franco-belge à l'Île de Pâques. Dans la section photographique, nous consacrerons un panneau tout entier à la vie religieuse dans l'île où nous ferons ressortir la grandeur de votre œuvre. J'ai déjà eu l'occasion à diverses reprises d'en parler dans des interviews aux journaux, ce dont vous aurez certainement été avisé. » (Archives BCM, 2 AM 1 C1f). ↗
23. Ce projet n'aboutira pas dans cette collection, Rivet retardant, bloquant la publication pour « punir les Pères de n'avoir pas prêté leurs tablettes », selon Métraux (lettre du 8 avril 1937 d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, AYUL). Pour ce « chef d'œuvre de l'ethnographie française au XIX<sup>e</sup> siècle » (*ibid.*), Alfred Métraux trouve une autre solution : il édite et annote le manuscrit du père Laval, avec une préface de Peter Buck, qui paraît en 1938, sous les auspices de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus. Prévoyant « une brouille définitive et orageuse avec Rivet » puisque la maîtrise du projet éditorial lui a échappé, c'est Marcel Mauss qui lui écrira pour lui faire « des reproches » (lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 3 février 1938, fonds Mauss, Mas 9.12, IMEC). ↗
24. Lettre d'Alfred Métraux au Révérend Père supérieur de la Congrégation, le 8 juin 1935, *op. cit.* ↗
25. *Le Monde colonial*, août 1935. ↗
26. Lors de la grande exposition rétrospective organisée à Bruxelles en 1990 sur l'Île de Pâques, une section fut spécialement dédiée à « l'époque de la mission franco-belge (1934-1935) ». Les organisateurs y présentèrent de nombreux objets, dont des statuettes des mêmes Juan Tepano et Juan Araki, accompagnées d'une analyse stylistique.

- Voir Francina Forment & Margaret Heide Esen-Baur (éd.), *L'Île de Pâques, une énigme ?*, Bruxelles, Verlag Philipp von Zabern, Musées royaux d'art et d'histoire, 1990, pp. 325-335. ↗
27. In *Introduction à la connaissance de l'Île de Pâques. À propos d'une exposition au Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, catalogue de l'exposition, 1935, sans pagination. ↗
28. Alfred Métraux, *Introduction, op. cit.* ↗
29. Jacques Faublée, « Alfred Métraux et le monde océanien », *Journal de la Société des océanistes*, 95 (2), 1992, p. 275. ↗
30. Alfred Métraux, *Introduction, op. cit.* ↗
31. Paul Morand, « Préface », in *Introduction à la connaissance de l'Île de Pâques, op. cit.* ↗
32. Voir l'épais dossier de presse dans les archives (archives BCM, 2 AM 1 B8a). ↗
33. Paul Morand, « Préface », *op. cit.* ↗
34. Jean-Louis Paudrat, « Les « arts sauvages » à Paris au seuil des années trente », *Art tribal*, 1996, p. 50. ↗
35. Philippe Peltier, « Océanie », in William Rubin (éd.), *Le primitivisme dans l'art du xx<sup>e</sup> siècle. Les artistes modernes devant l'art tribal*, Paris, Flammarion, 1987, p. 99-124 et, dans le même ouvrage, Evan Maurer, « Dada et le surréalisme », pp. 555-561. ↗
36. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2008, pp. 402-410. ↗
37. « L'Île de Pâques a-t-elle perdu son mystère ? », *Benjamin*, 25 avril 1935 ; « La légendaire Île de Pâques livre ses mystères », *La Nouvelle Dépêche*, 18 décembre 1934 ; « L'Île de Pâques sans mystère », *L'Œuvre*, 22 juin 1935 ; « Le mystère de l'Île de Pâques n'existe plus », *Meuse*, 15 novembre 1935 ; etc. ↗
38. Selon les propres mots de GHR. Georges Henri Rivière, « My experience at the Musée d'ethnologie. The Huxley Memorial Lecture 1968 », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1968, p. 187. ↗
39. Sur cette exposition, Christine Laurière, « Georges Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, 33, 2003, pp. 57-66 et *Paul Rivet, le savant et le politique, op. cit.*, pp. 374-384. ↗
40. Georges Henri Rivière, « La disparition du musée d'ethnographie du Trocadéro », radio-conférence n° 22 du 17 septembre 1935 (Archives BCM, 2 AM 1 C8b). ↗
41. « Three scientists leave for Easter Island to study statues », *New York Herald*, 18 mars 1934. ↗
42. Voir la liste établie par Paul Rivet, « L'ethnologie en France », *Bulletin du Muséum*, 2e série, XII (I), 1940, p. 51. ↗



ill. 2 : Affiche de l'exposition de l'Île de Pâques, juin 1935 (archives privées). 



ill. 3 : Au Havre, le 14 avril 1935, à bord du transatlantique qui ramène Métraux et Lavachery. Georges Henri Rivière, assis sur la tête de moai, est venu les accueillir « pour la joie et aussi pour chambtrer l'exposition » (archives privées). ☞

## SUR LES PAS DES DIFFUSIONNISTES

### À la recherche d'une écriture néolithique

LE 16 SEPTEMBRE 1932, lors de la séance de rentrée de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'orientaliste Paul Pelliot, professeur au Collège de France, lit une lettre que lui a envoyée Guillaume de Hevesy le premier du mois<sup>1</sup>. Le linguiste hongrois, installé à Paris, lui fait part des conclusions auxquelles il est parvenu à propos de « la très grande similitude entre les caractères dont sont formées les deux écritures » de l'Île de Pâques et de la civilisation de Mohenjo-Daro et Harappa, distantes dans le temps de pas moins de cinq mille ans et dans l'espace de quelques 25 000 kilomètres. Selon Guillaume de Hevesy, c'est en assistant à un cours du grand indianiste Sylvain Lévi au Collège de France que l'idée lui vint de creuser ce rapprochement : « M. Sylvain Lévi [...] nous fit connaître la nouvelle civilisation de Mohenjo Daro. Il avait insisté à ce moment sur les essais infructueux faits pour rattacher son écriture à d'autres systèmes hiéroglyphiques. Mais tous les termes de comparaison se plaçaient à l'Ouest. À l'Est, il y avait entre autres l'écriture de l'Île de Pâques, moins étudiée. Je me suis décidé à voir de ce côté [...]<sup>2</sup>. » Il commence ses investigations en s'aidant d'une seule photographie d'une tablette de l'Île de Pâques, détenue par le British Museum et reproduite dans le livre de Katherine Routledge, *The mystery of Easter Island* (1919), et des reproductions des sceaux de l'Indus publiées dans l'étude de G. R. Hunter<sup>3</sup> (doc. 9).

En 1922, le monde des archéologues, des philologues et des orientalistes avait frémi de l'incroyable nouvelle de la découverte d'un site archéologique bien antérieur à l'époque aryenne, situé dans le Sind (le sud de l'actuel Pakistan), à Mohenjo-Daro, littéralement le « lieu des morts ». La découverte de cette nouvelle civilisation, l'une des plus anciennes de l'Orient, nichée dans la vallée de l'Indus, bouleversait la chronologie du peuplement de l'Inde en allongeant son histoire de plus de deux mille ans. Sir John Marshall, alors directeur des travaux archéologiques aux Indes, y fit entreprendre des fouilles qu'il dirigea de 1922 à 1927. Il publia à Londres en 1931 une somme en trois volumes intitulée *Mohenjo-Daro and the Indus Civilization*, sorte d'état des lieux des recherches sur cette riche cité proto-indienne, au plan géométrique bien dessiné et dotée d'un système d'égouts très élaboré<sup>4</sup>. Mais ce sont surtout les milliers de sceaux en stéatite découverts parmi les ruines qui intriguent les archéologues. Ces sceaux sont recouverts d'inscriptions qu'il s'avère impossible de déchiffrer, ni de

rattacher à aucune langue ou écriture alors connues. La langue parlée à Mohenjo-Daro ayant également disparu, le mystère s'épaissit et prête le flanc à toutes les extravagances (ill. 4).

Sir John Marshall avance l'hypothèse qui va faire fureur d'une écriture néolithique, source commune des écritures sumérienne, égyptienne, hittite, crétoise, proto-indienne et proto-élamite. Guillaume de Hevesy croit même pouvoir affirmer que cette écriture néolithique pourrait bien être l'écriture de l'Île de Pâques, « l'aïeule de toutes les écritures hiéroglyphiques de l'antiquité » : « Cette écriture néolithique, cette ancêtre de toutes les écritures, ne l'aurions-nous pas devant nous dans les tablettes de l'Île de Pâques, île dont toute la culture, au moment de sa découverte, était néolithique encore ? Permettez-moi de vous avouer que j'ai peine à croire qu'il puisse en être autrement<sup>5</sup>. » Il va jusqu'à déceler entre le proto-élamite et l'écriture de l'Île de Pâques des signes communs, qui plaideraient en faveur de cette thèse, alors qu'on ne les retrouve déjà plus dans l'écriture de Mohenjo-Daro – ce qui tendrait à prouver que l'écriture pascuane est plus ancienne que cette dernière. À l'appui de sa démonstration, Hevesy produit un tableau de près de cent cinquante comparaisons signe à signe des deux écritures de l'Île de Pâques et de l'Indus, où il établit que le dessin de la première est « beaucoup plus détaillé, beaucoup plus fin ; on n'y trouve pas encore ce caractère simplifié, ce souci de standardisation que l'on voit déjà à Mohenjo-Daro<sup>6</sup> ».

Si la similitude entre les deux écritures lui semble donc avérée, ce qui attesterait qu'elles proviennent bien d'une souche linguistique commune, il ne s'explique pas encore les étapes de la filiation des deux écritures car, dans l'état actuel des connaissances, il manque des chaînons. Guillaume de Hevesy suppose que le parcours géographique des tablettes, importées sur l'Île de Pâques par ses premiers colons, peut être remonté « jusqu'en Nouvelle-Zélande. Les habitants de l'Île de Pâques seraient venus de l'Île de Rarotonga, mais celle-ci aurait été colonisée par des Néo-Zélandais. Certains détails des rites et coutumes et [...] certaines particularités linguistiques, ont toujours fait supposer que les indigènes de l'Île de Pâques s'apparentaient étroitement au Néo-Zélandais<sup>7</sup>. » Les premiers Pascuans seraient donc mélanesiens. Hevesy est par ailleurs convaincu que les premiers habitants de l'Île de Pâques, qui apportèrent avec eux les tablettes, n'ont rien de commun avec les modernes Pascuans et qu'il y aurait eu deux vagues d'immigration. Venant renforcer ces suppositions, le baron Robert Von Heine-Geldern, mis au courant de la découverte du linguiste hongrois, écrit à Hevesy à ce sujet : « [le baron] il croit avoir découvert des relations incontestables entre la culture indigène de cette grande île [La Nouvelle-Zélande] et la culture néolithique de la Chine du Nord, de la Corée et

du Japon<sup>8</sup>. » Le sous-continent indien, la Chine et le Pacifique se voient donc reliés dans un même continuum civilisationnel, qui aurait sa source quelque part en Asie (ill. 5).

La nouvelle de la découverte de Guillaume de Hevesy se répand comme une traînée de poudre dans les cénacles scientifiques et, pour ses partisans du moins, elle « produit une sensation comparable à celle de l'explosion d'une bombe<sup>9</sup> ». Certains avancent que c'est l'une des plus importantes découvertes de ces dix dernières années<sup>10</sup>, et qu'elle suscite déjà des commentaires sans fin et une admiration presque unanime<sup>11</sup>. Lors des conférences qu'il est amené à prononcer, il se vante que « aucun des savants qui ont vu, non seulement les comparaisons [...], mais mon manuscrit beaucoup plus détaillé (et je l'ai fait voir non seulement aux savants français, mais aussi à des savants belges, anglais et autrichiens), n'a émis de doute<sup>12</sup> ». Et il va jusqu'à avancer que son hypothèse fait déjà autorité. Le fait est, comme le souligne Steven Fischer, que « quelques-uns des plus beaux esprits en Europe<sup>13</sup> » furent convaincus du bien-fondé de son hypothèse, aussi hardie qu'elle puisse paraître aujourd'hui.

Paul Rivet n'est pas le dernier à croire en la véracité des rapprochements de Guillaume de Hevesy, tant ces derniers corroborent en tous points les recherches qu'il mène sur les Océaniens depuis huit ans. Tout comme pour le linguiste hongrois, elles avaient connu une première officialisation grâce à une communication qu'Antoine Meillet, son maître en linguistique, avait lue en son nom à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 12 décembre 1924 : « Les Mélanésiens-Polynésiens et les Australiens en Amérique » (doc. 10). Par une coïncidence qui ne pouvait que frapper Paul Rivet, c'est d'ailleurs par l'examen d'un vocabulaire pascuan que lui-même avait commencé son travail de comparaison. À ce titre, il accordait bien volontiers à ces quelques mots pascuans « un souvenir particulièrement reconnaissant puisque c'est là que j'ai trouvé les premières similitudes lexicales qui ont été le début de cette étude<sup>14</sup> ». Rappelons qu'il y établissait qu'un groupe linguistique nord-américain, le groupe Hoka, devait être rattaché à la famille mélanésio-polynésienne, et qu'un groupe sud-américain, le groupe Chon, présentait d'étroites affinités avec les langues australiennes.

Soucieux de remonter le fil des origines des populations amérindiennes grâce à sa méthode du « trépied de preuves empruntées à toutes les branches de l'ethnologie<sup>15</sup> », il étendit alors progressivement son domaine d'investigation aux populations océaniennes, auxquelles il attribuait un rôle majeur dans le peuplement du monde – des contrées européennes *via* les côtes méditerranéennes, des littoraux est-africains jusqu'aux rivages américains –, et dans la diffusion des civilisations primitives dont elles seraient l'archétype<sup>16</sup>. La simple dénomination « Océanien » signe bien la filiation diffusionniste des travaux entrepris par Paul Rivet depuis une dizaine d'années, puisqu'elle s'inspire et prolonge les

recherches du père Schmidt sur cette région du monde : « J'entends par “Océaniens” le complexe ethnique qui comprend les Australiens et les Tasmaniens, les Mélanésiens, les Polynésiens et les Micronésiens, les Indonésiens, les Mon-Khmer, les Munda, complexe dont l’unité linguistique est aujourd’hui établie d’après les travaux de W. Schmidt, de A. Trombetti et mes propres recherches<sup>17</sup>. »

Paul Rivet comprend très vite toutes les implications en germe dans l’hypothèse de Guillaume de Hevesy relatives, d’une part, à la confirmation de l’existence de cette première grande migration humaine à l’échelle du globe et, d’autre part, de la localisation géographique de son foyer de rayonnement. « Il y a parmi les ethnologues quasi-unanimité pour leur [aux Océaniens] attribuer comme lieu d’origine quelque région de l’Asie méridionale ou de l’Insulinde et la remarquable découverte récemment faite par G. de Hevesy [...] apporte à cette thèse une nouvelle preuve aussi inattendue que décisive<sup>18</sup>. » Plus loin, à propos de cette fameuse écriture et langue néolithiques d’origine océanienne, il précise que « la découverte de G. de Hevesy [...] est susceptible d’apporter à cette thèse [de l’influence océanienne sur l’Europe et l’Afrique] un appui inattendu. Il est en effet possible que l’écriture de Mohenjo-Daro et de Harappa, si proche de l’écriture de l’Île de Pâques, soit apparentée également à l’écriture proto-élamite et peut-être même à l’écriture crétoise<sup>19</sup> », et donc, par ricochet, à l’Europe... Ce serait, jubile-t-il, « tout ce monde extrême-oriental qui ferait irruption dans notre vieille Europe, bien avant les invasions sémitiques et indo-européennes. Les sceptiques », prévient Paul Rivet, « diront qu’une fois de plus le “mirage oriental” cherche à nous attirer avec ses décevantes images. Pour ma part, je pense que les vrais chercheurs doivent sans hésitation marcher hardiment vers ce mirage, même s’il n’est en définitive qu’une séduisante illusion<sup>20</sup>. » On retrouve bien là un des traits les plus marquants de la personnalité de Paul Rivet : l’audace, une volonté opiniâtre et hardie de se colleter avec les problèmes les plus intrigants et insolubles du moment. Les lignes qui suivent, prononcées dans un vibrant discours devant l’auditoire de la Société préhistorique française, en apportent une confirmation saisissante, qui ne peuvent qu’étonner et détonner au regard de l’habituelle prudence communément associée à la pratique scientifique :

Reprenant pour mon compte une admirable pensée que Paul Valéry citait devant moi, je vous dirai : « Il faut se proposer un but impossible ». Nous savons bien que, quel que soit notre effort, il n’atteindra jamais l’objet que nous désirons saisir, mais nous savons aussi que cet effort sera d’autant plus puissant que nous ne lui imposerons pas de limite trop proche par paresse ou par timidité d’esprit. La hardiesse, la témérité même, de certaines hypothèses sont plus fécondes que l’extrême prudence du chercheur qui prétend ne jamais s’aventurer au-delà des faits connus

et n'ose affronter les risques des anticipations. En science, comme dans toutes les branches de l'activité humaine, il faut, suivant l'expression de Nietzsche, *savoir vivre dangereusement*<sup>21</sup>.

Paul Rivet a raison au moins sur un point : ces controverses sont extrêmement importantes pour la vitalité du champ scientifique, qu'elles fécondent et stimulent vigoureusement, dans la mesure où elles obligent les tenants et opposants d'une hypothèse à mieux affûter leurs arguments, à approfondir et théoriser leurs positions. Elles sont toujours des moments privilégiés d'éclaircissement et de positionnement de chacun. En France, Paul Rivet n'est d'ailleurs pas le seul à croire en la vraisemblance de la trouvaille de Guillaume de Hevesy, qui a immédiatement acquis une légitimité d'autant plus importante qu'elle venait couronner une kyrielle de travaux ethnographiques, archéologiques, linguistiques, allant dans le même sens, regardant dans la même direction, quelque part vers l'archipel indien ou l'Asie méridionale qui constituerait alors, en l'état des connaissances, le point de départ de la première grande migration humaine, réalisée par la civilisation océanienne. Ces recherches sont en accord avec ce que l'on commence à découvrir de la préhistoire et de l'archéologie de la région, qui semble alors « destinée à jeter de singulières lumières sur le problème des origines de l'homme<sup>22</sup> », dans la mesure où elle pourrait être le berceau de l'humanité, ainsi que l'avait déjà avancé Marcellin Boule dans son ouvrage *Les Hommes fossiles* (1920), l'un des livres de chevet de Paul Rivet qu'il admire tout particulièrement. Les dernières années ont été riches en découvertes sensationnelles pour les paléoanthropologues, au nombre desquelles il faut citer l'homme de Java et le fameux *Sinanthropus pekinensis* découvert en 1933 à Chou-kou-tien et décrit par Teilhard de Chardin<sup>23</sup>. Ces récentes découvertes tendent en effet à « démontre[r] que l'Asie méridionale a été une région où très anciennement se sont élaborées d'étonnantes ébauches d'humanité, sinon les formes les plus primitives du phylum humain<sup>24</sup> ». Toutes ces découvertes confirmeraient sa propre théorie sur l'importance des Océaniens pour l'histoire de l'humanité, théorie qui, selon lui, vient apporter un démenti à l'héliocentrisme de l'école diffusionniste anglaise, démenti non pas tant sur la méthode adoptée par cette école que sur la localisation et l'identité de cette civilisation primordiale qui essaime sur toute la planète : « [...] je n'ai pas à démontrer en quoi l'hypothèse que je propose se distingue de celle qu'Elliot Smith et ses élèves ont exposée et soutenue avec tant d'ardeur et de talent, et aussi comment ces deux hypothèses se rejoignent. E. Smith et ses élèves admettent comme moi l'existence d'une très ancienne migration tropicale ou subtropicale, ayant atteint les mêmes continents, mais, tandis qu'ils en placent le point de dispersion en Égypte, j'estime que ce point doit être reporté beaucoup plus à l'est, vers l'Asie méridionale et l'Insulinde [...]<sup>25</sup>. » Ainsi, Paul Rivet n'hésite pas à se confronter, d'égal à égal, à la fameuse théorie de Sir Grafton Elliot Smith<sup>26</sup> et à proposer un autre

foyer d'origine à l'humanité, se voulant un pionnier en la matière, celui qui montre le chemin, et reléguant les basses œuvres de la confirmation méthodique de sa théorie aux futures générations : « Ce domaine immense n'est encore que délimité. Il appartiendra aux chercheurs de l'avenir de déterminer l'ordre chronologique, les caractères spéciaux, les aires d'expansion des diverses vagues issues de l'Asie méridionale ou de l'Insulinde, dont le rôle dans l'histoire du peuplement du monde et de la civilisation apparaît si considérable <sup>27</sup>. »

On pourrait également citer quelques-uns des travaux menés en France en matière ethnographique et linguistique, d'inspiration diffusionniste, qui viennent indirectement étayer cette hypothèse. Certes, il y en aurait bien d'autres à évoquer, allemands, autrichiens, anglais ou néerlandais : il suffit de consulter une des bibliographies rassemblées par Paul Rivet pour se convaincre qu'une grande partie de la communauté scientifique était prête à entendre et avaliser une découverte telle que celle de Guillaume de Hevesy. Lors d'une communication faite à la Société de linguistique en mars 1927, Marcel Cohen a par exemple démontré, en comparant des radicaux, une influence de la civilisation océanienne sur les peuples pré-indo-européens et pré-sémites de l'Europe et de la Méditerranée <sup>28</sup>. Le linguiste éthiopisant appelle ces radicaux provenant d'un substrat océanien des « mots-bouchons » parce qu'ils « auraient surnagé lorsque ce substrat fut recouvert par le flot des invasions blanches » <sup>29</sup>. Sylvain Lévi et J. Przyluski, quant à eux, « ont donné des preuves indiscutables » de concordances entre les langues du groupe océanien et le dravidien d'une part, et les dialectes indo-aryens d'autre part <sup>30</sup>. Paul Rivet s'est essayé en 1929 à une audacieuse comparaison du sumérien et de l'océanien <sup>31</sup>. Marcel Mauss penche lui aussi en faveur de cette hypothèse : il refuse de croire dans le caractère exceptionnel du monde indo-européen qui aurait seul accompli la civilisation. Il faut comprendre cette prise de position comme une réhabilitation de toutes les sociétés qu'on a crues en marge du processus civilisationnel ; elles y ont participé, même si cela remonte à loin dans le temps. Ce ne sont pas des sociétés primitives, notre monde leur doit beaucoup. Il vaut la peine de citer *in extenso* ces réflexions de Marcel Mauss à la fin de l'intervention de son étudiant Paul Mus, lors d'une séance de la Société française de philosophie, en 1937, à laquelle assistait également Paul Rivet. Elles banalisent le raisonnement de ce dernier et démontrent à quel point il est au diapason de la sensibilité scientifique de quelques-uns de ses plus éminents collègues contemporains :

[...] Une grande partie des populations dites « primitives » de l'Océanie ne le sont pas plus que ne l'était probablement, et peut-être même moins, une certaine partie du monde indo-européen ; [...] ces populations étaient nettement évoluées. [...] Par conséquent tout ce monde malayo-polynésien d'avant la séparation des Polynésiens d'avec les Malais, était un monde extrêmement

évolué. Il n'y a pas lieu de parler, à aucun degré, des Polynésiens comme de primitifs. Je suis avec Rivet, ici présent, un de ceux qui croient vraisemblables les démonstrations de M. de Hevesy sur les relations des écritures de l'île de Pâques et de Mohenjo-Daro (Indus). Dans une moindre mesure peut-être, mais dans une grande mesure cependant, nous sommes quelques-uns d'accord aussi sur les rapports des écritures de Mohenjo-Daro avec les écritures de l'antiquité chinoise du XIV<sup>e</sup> siècle ou peut-être même du XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. (Rapprochements de M. Heine Geldern) Nous avons donc affaire à une grande civilisation. D'abord en soi ; et peut-être même peut-on s'en figurer une origine assez vaste, parce qu'elle va de Sumer en Mésopotamie jusqu'au centre de la Chine ; mais déjà les mêmes néolithiques et les énéolithiques les plus anciens allaient eux-mêmes depuis le Honan jusqu'à Tripolié du Danube<sup>32</sup>.

Toutes ces expressions : civilisation néolithique, foyer d'origine des premières migrations humaines, filiation ou affinité culturelle entre éléments linguistiques ou ethnographiques, sont autant de termes qui ne trompent pas et dénotent une conception de l'histoire culturelle de l'humanité en termes indéniablement *diffusionnistes*. Il est en effet très difficile aux chercheurs en sciences humaines et sociales des années 1910-1930 d'y échapper, car tous baignent plus ou moins dans ce paradigme. La prégnance très prononcée du diffusionnisme dans les milieux anthropologiques français et étranger explique largement l'écho que reçoit l'hypothèse de Guillaume de Hevesy en 1932. De fait, depuis le début des années 1910, la matrice dominante d'interprétation de l'histoire sociale et culturelle de l'humanité a basculé de l'évolutionnisme au diffusionnisme<sup>33</sup>. Par une étude très serrée des objets ethnographiques, de leur style et forme, de leur dispersion et diffusion géographique, le modèle diffusionniste parvient à insuffler une profondeur historique à des sociétés figées dans une atemporalité fallacieuse, il démontre qu'elles aussi sont soumises au changement historique qu'il explique par des situations de contacts et d'emprunts entre civilisations. Cherchant à contourner le problème de l'historicité datable, il supplée les défaillances des chroniques historiques par les cartes du géographe. Il tente une reconstitution de l'histoire de ces sociétés sans écriture par l'évolution de leurs modes de vie, de leurs technologies, de leurs coutumes et mythologies, de leurs langues, sous l'influence des contacts qu'elles ont subis ou connus avec d'autres sociétés. Il présente l'indéniable avantage de complexifier le monde et l'histoire, d'estomper les lignes de partage entre civilisés et primitifs. Insensiblement, la matrice diffusionniste prend ses distances avec l'anthropologie racialiste dans la mesure où elle associe l'homme à sa culture, et non plus uniquement à sa nature, à une race.

Loin d'être un cas isolé relevant de la spéulation, la découverte de Guillaume de Hevesy est bien à l'unisson de toute une école de pensée anthropologique dont les problématiques de prédilection la portent à entreprendre la reconstitution historique des grandes migrations humaines à l'échelle du

globe – espérant ainsi remonter la piste jusqu'au foyer d'origine de l'homme – et à pointer sur une carte la distribution spatiale de tel(le) ou tel(le) objet ou technique, caractéristique linguistique ou sociale, particularité physique, etc. – fournissant par là même des preuves matérielles des contacts entre populations qui aideraient à identifier ces courants migratoires. De fait, c'est davantage l'origine ultime du phénomène étudié qu'il importe de déterminer, son réseau de propagation et ses apparentements, que sa signification intrinsèque et sa pertinence sociale. Dans le cas présent, ce n'est pas tant le déchiffrement de l'énigmatique écriture de l'Île de Pâques qui suscite l'intérêt que ses possibles connexions avec d'autres systèmes d'écriture. Comme le rappelle justement Alfred Métraux, l'un des protagonistes de la mission envoyée à l'Île de Pâques, « aucune clef nouvelle n'avait été proposée pour le déchiffrement des tablettes, mais il semblait que leur origine et leur nature avaient été enfin dévoilées<sup>34</sup> », et c'est cela justement qui passionnait une partie des savants. Et voilà déjà que « les fervents diffusionnistes signalent des ressemblances entre les caractères chinois archaïques et les signes de Mohenjo-Daro. On commence à parler d'un mystérieux centre de civilisation quelque part en Asie d'où d'autres civilisations auraient irradié. [...] Tout ceci donne une idée de la complexité et de l'importance de l'Île de Pâques pour l'histoire de la civilisation<sup>35</sup>. »

Après la lecture de sa lettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Guillaume de Hevesy est invité à faire de multiples conférences pour des sociétés savantes, des musées, les journaux s'étant fait l'écho de son hypothèse, présentée au demeurant comme une avancée considérable de la science. Les Amis de l'Orient l'invitant au musée Guimet le 14 décembre 1932, à deux pas du Trocadéro, Georges Henri Rivière écrit au linguiste hongrois au nom de l'équipe du musée d'ethnographie pour lui demander de leur envoyer quelques invitations et d'y joindre un exemplaire de son étude<sup>36</sup> (doc. 11). Convaincu de l'importance de la découverte de Guillaume de Hevesy, Paul Rivet lui écrit le jour même en ces termes, après avoir assisté à sa conférence : « Rivière et moi avons l'intention de profiter de l'exposition temporaire qui va s'ouvrir (fête des enfants en pays annamite) pour y adjoindre une vitrine où il y aurait tous les objets que nous possédons de l'Île de Pâques, nos trois moulages de bois parlants, et, si vous le permettez, le tableau des concordances de signes de ces tablettes avec les caractères de Mohenjo-Daro. Le public serait ainsi mis au courant de votre belle découverte d'une façon graphique<sup>37</sup>. » Le linguiste hongrois accepte et fournit les photographies de ses tables. Tout va alors très vite puisqu'il faut être prêt pour le 16 décembre, soit deux jours plus tard ! Mais l'équipe du musée est habituée à travailler dans l'urgence ; il ne s'agit jamais que d'une unique vitrine à préparer. En tant que directeur du musée, Paul Rivet rédige pour l'occasion un panneau introductif<sup>38</sup>, où il présente rapidement l'Île de Pâques, en insistant sur deux points : il y a eu deux vagues de peuplement,

la première étant mélanésienne, « c'est à dire des Nègres d'Océanie », la seconde polynésienne ; « la migration polynésienne qui aurait apporté à l'Île de Pâques ces précieux documents aurait quitté l'Asie méridionale à une date antérieure à l'époque de Harappa et de Mohenjo-Daro ». Les tablettes d'écriture seraient donc les reliquats d'une « écriture néolithique, servant d'expression très probablement à une langue polynésienne ou proto-polynésienne ou mieux encore océanienne ».

**Notes :**

1. Guillaume de Hevesy, « Écriture de l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, décembre 1932, pp. 120-127. ↗
2. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 7-8, 1933, p. 440. Sur la « découverte » de G. de Hevesy, et les nombreuses autres théories ayant eu cours sur l'écriture pascuane, se reporter à la remarquable étude de Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, pp. 140-157. J'ai une dette intellectuelle à l'égard de cet ouvrage, qui m'a permis de mieux comprendre les débats sur l'écriture de l'Île de Pâques et l'historiographie afférante. ↗
3. R. G. Hunter, « Mohenjo-Daro-Indus epigraphy », *Journal of the Royal Asiatic Society*, avril 1932, pp. 466-503 et *The script of Harappa and Mohenjodaro and its connections with other scripts*, Londres, « Studies in the history of culture », 1934. ↗
4. Dans *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss se souvient de sa visite à ces sites, au tournant des années 1950 : « Dans la vallée de l'Indus, j'ai erré dans ces austères vestiges que les siècles, les sables, les inondations, le salpêtre et les invasions aryennes ont laissés subsister de la plus ancienne culture de l'Orient : Mohenjo-Daro, Harappa, loupes durcies de briques et de tessons. Quel déconcertant spectacle que ces antiques corons ! Des rues tracées au cordeau et se recoupant à angle droit ; des quartiers ouvriers aux logements identiques ; des ateliers industriels pour la mouture des farines, la fonte et le ciselage des métaux, et la fabrication de ces gobelets d'argile dont les débris jonchent le sol ; des greniers municipaux occupant [...] plusieurs blocs ; des bains publics, des canalisations et des égouts ; des quartiers résidentiels d'un confort solide et sans grâce. [...] » (Paris, Plon, 1984 [1955], p. 145). ↗
5. Guillaume de Hevesy, « Océanie et Inde préaryenne. Mohenjo-Daro et l'Île de Pâques », *Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient*, 14-15, 1933, p. 48. Steven Roger Fischer précise que l'hypothèse de cette écriture néolithique n'est plus aujourd'hui qu'un « conte de fées » (*Rongorongo*, *op. cit.*, p. 598, note 20). ↗
6. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », *op. cit.*, p. 440. ↗
7. *Ibid.* ↗
8. Guillaume de Hevesy, « Océanie et Inde préaryenne », *op. cit.*, p. 34. ↗
9. José Imbelloni, « Las “tabletas parlantes” de Pascua, monumento de un sistema gráfico indo-oceánico », *Runa*, 4, 1951, p. 120. ↗
10. Biren Bonnerjea, « De Hevesy on Munda and Finno-ugrian Linguistics and Easter Island Scripts », *American Anthropologist*, 38, 1936, p. 148. ↗
11. George Dobo, « Guillaume de Hevesy's Publications », *American Anthropologist*, 35, 1933, p. 554. ↗
12. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », *op. cit.*, p. 442. ↗
13. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 148. ↗
14. Paul Rivet, « Les Malayo-Polynésiens en Amérique », *Journal de la Société des américanistes*, XVIII, 1926, p. 148. ↗
15. *Ibid.*, p. 186. ↗
16. Paul Rivet, *Titres et travaux scientifiques*, Paris, 1927, p. 24-26. ↗

17. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Journal Asiatique*, CCII, 1933, p. 235. ↗
18. *Ibid.*, p. 238. ↗
19. *Ibid.*, p. 247-248. ↗
20. Paul Rivet, « Discours d'entrée dans ses fonctions de président le 26 janvier 1933 », *Bulletin de la Société préhistorique française*, XXX (1), janvier 1933, p. 54. ↗
21. *Ibid.* Les italiques sont de P. Rivet. ↗
22. Paul Rivet, « Le groupe océanien », *Bulletin de la Société de linguistique*, XXVII (3), 1927, p. 155. ↗
23. Arnaud Hurel et Amélie Viallet, *Teilhard de Chardin en Chine. Correspondance inédite [1923-1940]*, correspondance commentée et annotée, Paris, Éditions du Muséum-Édisud, 2004. ↗
24. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Bulletin de la Société d'océanographie de France*, 63, 15 janvier 1932, p. 1129. ↗
25. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Journal asiatique*, *op. cit.*, p. 251. ↗
26. George W. Stocking Jr, *After Tylor. British Social Anthropology 1888-1951*, Madison, University of Wisconsin Press, 1995, p. 208-220. ↗
27. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Journal asiatique*, *op. cit.*, p. 255-256. ↗
28. Paul Rivet, « Le groupe océanien », *Bulletin de la Société de linguistique*, *op. cit.*, p. 157. ↗
29. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Bulletin de la Société d'océanographie de France*, *op. cit.*, p. 1127. ↗
30. Paul Rivet, « Le groupe océanien », *Bulletin de la Société de linguistique*, *op. cit.*, p. 151. ↗
31. Paul Rivet, *Sumérien et Océanien*, Paris, Librairie Honoré Champion, collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XXIV. ↗
32. Marcel Mauss, « Débat sur les visions du monde primitif et moderne. Intervention à la suite d'une communication de Paul Mus », [1937], in Marcel Mauss, *Oeuvres 3*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 157. ↗
33. Voir Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, *op. cit.*, « La linguistique au service d'une anthropologie diffusionniste », pp. 236-249. ↗
34. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, Paris, Gallimard, 1941, p. 159. ↗
35. *Ibid.*, p. 9. ↗
36. Lettre du 5 décembre 1932 (Archives BCM, 2 AM 1 K48d, dossier « Hevesy »). ↗
37. Lettre du 14 décembre 1932 (Archives BCM, 2 AM 1 K48d). ↗
38. Paul Rivet, Texte pour la vitrine sur l'Île de Pâques, 16 décembre 1932 (Archives BCM, 2 AM 1 K48d). L'intégralité de ce texte se retrouve dans Émile Ahne, « Les hiéroglyphes de l'Île de Pâques », *Bulletin des études océaniennes* (Tahiti), 47, 1932, pp. 185-186. ↗

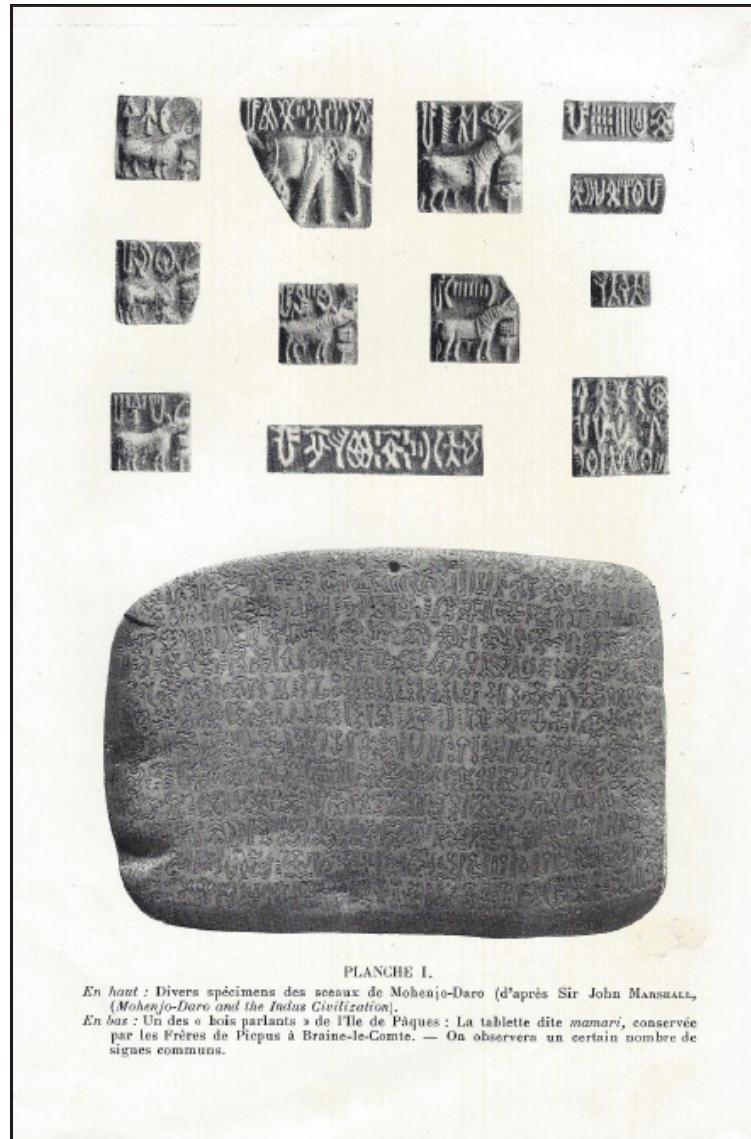


PLANCHE I.

En haut : Divers spécimens des sceaux de Mohenjo-Daro (d'après Sir John MARSHALL, *Mohenjo-Daro and the Indus Civilization*).

En bas : Un des « bois parlants » de l'Île de Pâques : La tablette dite *mamari*, conservée par les Frères de Picpus à Braine-le-Comte. — On observe un certain nombre de signes communs.

ill. 4 : Photographie de sceaux de Mohenjo-Daro et un bois parlant, extrait de Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique » (archives privées). ↗



ill. 5 : Planche de comparaison entre sceaux de l'Indus et caractères du *rongorongo*, dans G. de Hevesy, « Océanie et Inde préaryenne. Mohenjo-Daro et Île de Pâques », *Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient*, 1933, p. 46. Dans chaque paire de colonnes, la colonne de gauche est réservée aux signes de l'Indus, celle de droite aux symboles du *rongorongo* (archives privées). ↗

## UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANCO-BELGE

QUELQUES jours plus tard, Paul Rivet se rend pour un voyage éclair en Belgique, à la fin du mois de décembre 1932. Profondément intrigué et enthousiasmé par la question des tablettes de l'Île de Pâques, il veut se forger sa propre opinion et visiter le musée de la Congrégation catholique des Sacrés-Cœurs de Picpus, à Braine-le-Comte, à une vingtaine de kilomètres de la capitale brabançonne. C'est à cet ordre missionnaire français qu'appartenaient les pères qui évangélisèrent au milieu du xix<sup>e</sup> siècle plusieurs îles de l'archipel Tuamotu (comprenant Tahiti, les Gambier, les Marquises) et, plus loin et plus tard, l'Île de Pâques. Au moment du vote de la loi française de 1905 de séparation de l'Église et de l'État, c'est dans cette ville du Hainaut que vint s'établir la maison-mère, emmenant dans ses bagages ses collections d'objets envoyés par ses missionnaires. Bien que privé de quelques-unes de ses plus belles pièces au profit du tout nouveau musée ethnographique pontifical du Latran, le musée de la congrégation abrite toutefois les fameuses quatre tablettes que Monseigneur Jaussen fit collecter, connues sous le nom de la Rame, l'Échancrée, la Vermoulue et le Miro.<sup>1</sup>

« Belle tête à la Jean Gabin, haute stature, regard franc, couleur myosotis<sup>2</sup> », Henri Lavachery accueille Paul Rivet sur le quai de la gare de Bruxelles. Il est son cicéron le temps de son court séjour outre-quiévrain (ill. 6). Georges Henri Rivière a probablement servi d'intermédiaire entre les deux hommes qui ne se connaissaient pas jusqu'alors, mais qui ont plus d'un point en commun. Docteur en philologie classique, âgé de 47 ans, au parcours atypique signe d'une personnalité originale, Henri Lavachery est le secrétaire de la toute jeune Société des américanistes de Belgique, et dirige la publication du bulletin de la Société ; Paul Rivet est lui aussi secrétaire général depuis 1922 de la plus ancienne et illustre Société des américanistes de Paris, qu'il contribue fortement à faire prospérer depuis 1909. Américaniste par amour de l'art précolombien, Henri Lavachery a publié un catalogue consacré aux collections précolombiennes du musée archéologique de Madrid<sup>3</sup> ; Paul Rivet, dans son *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, avait tout particulièrement étudié la céramique et la statuaire de cette région. L'ancien directeur d'une fabrique de pièces en céramique « gagne sa vie en travaillant pour le Comité central industriel, au dépouillement de la presse ». Il a aussi une expérience muséographique puisqu'il fut chargé avec Paul Minnaert de l'organisation de la section précolombienne des Musées royaux d'art et d'histoire – ce qui lui vaudra de recevoir en avril 1932 le titre officiel de collaborateur libre avec rang de conservateur adjoint, attaché à la section d'archéologie américaine. De plus – et c'est

d'une importance que l'on ne peut méconnaître –, les deux hommes partagent une même sensibilité politique de gauche, qui a dû être singulièrement renforcée pour Henri Lavachery par l'écriture de son *Essai sur le chômage anglais contemporain*, commandité par le Comité central industriel belge<sup>4</sup>.

Les arts primitifs le passionnent et c'est par ce biais qu'il est venu à s'intéresser à l'ethnologie. Il fut en effet le premier à Bruxelles à monter en 1930 une exposition d'art africain, au Palais des Beaux-Arts<sup>5</sup>. Henri Lavachery est également professeur à l'Institut des hautes études de Belgique, où il donne des cours d'archéologie américaine, d'ethnologie polynésienne et africaine. Depuis quelque temps, il s'intéresse à la statuaire pascuane, dont il possède un beau spécimen en bois<sup>6</sup>, sans doute un *moai kavakava*. Il connaît Stephen Chauvet qui lui a montré sa riche collection d'objets pascuans, et son fragment de tablette d'écriture, ce qui aurait décidé de son intérêt pour cet art<sup>7</sup>. En juin 1932, le *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, dans une conception très élargie des domaines de compétence de l'américanisme, avait accueilli sa « Contribution à l'étude des statuettes en bois de l'Île de Pâques », qui semble être l'une des premières à s'intéresser à cet aspect de l'art pascuan. Il avance l'hypothèse que cette statue extrêmement expressive et magnifiquement polie serait la représentation du fantôme de l'homme-oiseau.

On peut le constater, nul mieux qu'Henri Lavachery n'aurait pu recevoir et comprendre les *desiderata* de Paul Rivet. Leur premier contact est plus que cordial, chaleureux et, en l'espèce, « lorsqu'il dépasse l'attente, l'émotion grandit encore dans le souvenir<sup>8</sup>... ». Henri Lavachery l'entoure d'attentions respectueuses qui flattent Rivet, il l'introduit chez le banquier Adolphe Stoclet qui lui fait les honneurs de son palais et de ses somptueuses collections d'art. De son côté, Paul Rivet, de retour à Paris, lui écrit qu'il a « été infiniment touché de l'accueil si affectueux que Mme Lavachery et vous-même m'avez témoigné à Bruxelles. J'ai passé avec vous, dans votre Musée, à Braine-le-Comte, dans votre home et chez M. Stoclet des heures délicieuses que je n'oublierai pas<sup>9</sup>. » (doc. 12)

Tout comme son aîné, Henri Lavachery est persuadé que Guillaume de Hevesy a établi des « rapports certains »<sup>10</sup> entre les deux écritures, et il est aussi curieux que Paul Rivet de voir par lui-même les tablettes des frères de Picpus. Ils visitent le musée le 29 décembre 1932. Des moulages et des photocopies des tablettes sont effectués, les collections ethnographiques polynésiennes soigneusement inspectées. « Le docteur Rivet désire qu'une étude approfondie des bois des tablettes soit faite par un spécialiste<sup>11</sup> », que les collections pascuaines et des îles Marquises soient publiées, ainsi que les manuscrits de Monseigneur Jaussen et du père Laval. C'est donc bien tout un plan de travail qui est mis en place. Il s'agit pour le directeur du Trocadéro de mettre un maximum de documentation scientifique à la

disposition des chercheurs dans l'élucidation des problèmes soulevés par Rapa Nui. On reconnaît bien là son sens pratique aigu, sa volonté de faciliter le travail scientifique en procurant aux chercheurs tous les outils nécessaires. Revenu à Paris, il demandera à quelques-unes des institutions détentrices de tablettes de par le monde – Washington, Londres, Vienne, Santiago, Leningrad – l'exécution de moulages de leurs « bois parlants ». « Ce sera la première fois que [les tablettes], même en effigie, seront réunies dans un même lieu. Il sera dès lors possible de constituer un répertoire de tous les signes, répertoire indispensable pour poursuivre dans toute son ampleur la découverte de M. de Hevesy <sup>12</sup>. » Longtemps, le musée de l'Homme fut un point de passage obligé pour tout chercheur spécialisé dans l'étude du *rongorongo*, car c'était la seule institution au monde qui posséda autant de moulages – pas moins de treize sur les vingt-cinq tablettes répertoriées – et de photographies des tablettes d'écriture, permettant de faire un travail comparatif extrêmement fructueux, et ce, à moindre frais de voyage <sup>13</sup>.

Une autre question concernant les tablettes est de déterminer avec précision l'essence du bois qui compose les tablettes. Si, comme le soutient Guillaume de Hevesy, les migrants les emportèrent avec eux depuis l'Indus, l'essence devrait provenir de cette région. Si l'écriture de l'Île de Pâques est au contraire une invention autochtone – ce qu'il ne croit pas, mais ce que d'autres savants soutiennent –, ce serait alors un bois local qui aurait fourni la matière première des tablettes, le *Sophora toromiro*, aujourd'hui presque disparu. Décidé à éclaircir cet aspect du problème, Paul Rivet fait « réunir des échantillons de bois des diverses tablettes, ainsi que, à titre de comparaison, de tous les objets en bois de l'Île qu'on pouvait se procurer. Une quinzaine d'échantillons ont été ainsi réunis, non sans peine [...]. Les analyses ont été faites par M. L. Conrard, assistant au laboratoire de phanérogamie et étudiées ensuite par le professeur au Muséum M. A. Guillaumin <sup>14</sup>. » C'est la première fois qu'une telle étude scientifique est entreprise. Lors de sa conférence devant les membres de la Société préhistorique française, le 22 juin 1933, Guillaume de Hevesy peut déjà faire état de quelques résultats, qui semblent pencher en sa faveur. À la question : « les tablettes ont-elles été importées ou non ? Là-dessus on peut déjà répondre avec quelque assurance, et la réponse est : oui. Nous sommes en train de faire analyser le bois des tablettes afin d'en déterminer l'espèce [...] On n'est encore qu'au début de ce travail, mais l'analyse de la tablette découverte la première, celle autour de laquelle étaient enroulés les cheveux, nous a déjà révélé qu'il s'agissait d'un *Podocarpus*, c'est-à-dire d'un bois qui ne croît pas dans l'Île de Pâques <sup>15</sup>. » Avec la permission de Paul Rivet, Henri Lavachery publie l'ensemble des analyses obtenues dans le *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*. Elles révèlent qu'aucun des échantillons étudiés ne provient de l'Île de Pâques. Cela accrédirterait donc la thèse que les tablettes ont été amenées sur l'île par ses premiers migrants, qu'elles sont très anciennes et que les actuels habitants

sont totalement étrangers à cette pratique<sup>16</sup>. La vieille légende recueillie sur l'île de la bouche des indigènes eux-mêmes, à la fin des années 1880, selon laquelle ce serait Hotu Matu'a, le premier roi civilisateur de l'île, qui aurait apporté avec lui les soixante-sept tablettes, ne dirait pas autre chose.

La visite de Paul Rivet à Braine-le-Comte (doc. 13) ne débouche pas uniquement sur ces initiatives organisationnelles visant à constituer un corpus de connaissances scientifiques sur les études pascuanes. C'est également lors de ce séjour en Belgique qu'il prend conscience que, somme toute, peu de recherches scientifiques ont été menées sur les différentes questions que soulève l'Île de Pâques. Germe alors en lui le projet de mettre sur pied une expédition qui se rendrait à l'Île de Pâques et y ferait des recherches, « en appliquant les méthodes nouvelles de l'ethnologie aux problèmes des origines pascuanes<sup>17</sup> ». Ce serait aussi pour le musée du Trocadéro l'occasion d'accroître ses collections ethnographiques polynésiennes, et d'essayer de se procurer sur place une de ces fameuses tablettes d'écriture, un *rongorongo* – car le musée n'en possède pas. Dès le départ, une collaboration belge est posée, Paul Rivet et son musée n'ayant pas les moyens d'organiser seuls une mission aussi lointaine. Il sait d'ailleurs, par expérience, que ce ne sera pas chose facile que de réunir l'argent nécessaire, et qu'il lui faudra « mendier<sup>18</sup> » ces financements auprès de plusieurs ministères et commissions scientifiques.

Cette mission archéologique en Océanie sera une première pour le royaume belge, qui ne s'est pas aventuré dans les îles du Pacifique. Henri Lavachery, enthousiasmé par le projet, se fait fort de mobiliser le musée du Cinquantenaire et le Fonds national de recherches scientifiques, et de trouver les crédits indispensables à sa participation. Afin de sensibiliser la communauté scientifique de son pays, il prend modèle sur la petite exposition du Trocadéro et met sur pied une manifestation similaire, à la mi-février 1933, qui présente les moulages des tablettes de Braine-le-Comte en avant-première, les objets de l'Île de Pâques que possèdent les Musées royaux et quelques pièces de collections particulières. Elle « rencontre le plus vif succès de curiosité auprès des familiers de la maison<sup>19</sup> » et signe l'entrée en lice officielle d'Henri Lavachery.

Le samedi 22 février, invité par Paul Rivet et Guillaume de Hevesy, il se rend à Paris. Ils déjeunent tous les trois dans un restaurant parisien et parlent abondamment de l'Île de Pâques, des tablettes et de la parenté entre les deux écritures, de la future mission. Le ton de la lettre que Henri Lavachery envoie à Paul Rivet, aussitôt de retour à Bruxelles, suffit à renseigner sur l'atmosphère de ce déjeuner et l'impact du professeur d'anthropologie du Muséum sur ses troupes : « la soif du travail, voilà ce que je rapporte de Paris et d'un travail où il me semble que votre impulsion me soutient et m'exalte... mais me voilà presque aussi expansif que M. de Hevesy<sup>20</sup>... » (doc. 14)

Si la délégation belge est assurée en la personne d'Henri Lavachery, il reste à Paul Rivet à désigner quelqu'un pour représenter le musée d'ethnographie. Dès janvier/février 1933, il apparaît que la décision est prise, puisque Paul Rivet mentionne Louis-Charles Watelin dans sa correspondance avec Henri Lavachery<sup>21</sup>. Archéologue, approchant la soixantaine, Louis-Charles Watelin est un spécialiste de la Mésopotamie. Pour le compte de l'université d'Oxford, il a exploré des chantiers de fouilles en Irak, à Kish, sous la direction de Sidney Langdon, où ont été retrouvés plusieurs sceaux en stéatite provenant de la civilisation du Moyen-Indus, témoignage de contacts commerciaux entre les deux cités. Poursuivant les travaux démarrés par Dieulafoy, il a continué par l'exploration des ruines de Suse, en Perse. C'est sur ce pays qu'il publie de rares ouvrages, souvent à compte d'auteur<sup>22</sup>. L'homme n'a pas de réelle envergure intellectuelle. Au regard de ces éléments, il faut avouer qu'il est difficile de comprendre et connaître les raisons ayant motivé le choix improbable de Paul Rivet, car les archives sont pauvres en informations à ce sujet. Ce n'est ni un membre ni un proche de l'équipe scientifique du musée d'ethnographie, encore moins un ethnologue, ou un élève de l'Institut d'ethnologie qui est choisi. Ce n'est pas non plus un spécialiste de l'Océanie, ni même une jeune recrue capable d'endurer une vie de campement autrement difficile que celle des chantiers mésopotamiens sur lesquels travaillent les archéologues britanniques, entourés d'une nombreuse main d'œuvre aguerrie et de serviteurs prévenant leurs moindres besoins.

À vrai dire, il n'est même pas sûr qu'il y ait vraiment eu un choix à déterminer, car il semble bien que Louis-Charles Watelin se soit imposé de lui-même, espèces sonnantes et trébuchantes venant en renfort à sa candidature. Dès le début de l'année 1933, Paul Rivet fait en effet lancer par GHR un appel dans plusieurs journaux, sollicitant des dons pour aider au montage financier de la mission. La Société des Amis du Musée d'ethnographie du Trocadéro (samet) ouvre un compte bancaire spécial pour la souscription, et bat le rappel de ses membres. Paul Rivet et GHR prennent contact avec des mécènes potentiels, demandent l'appui de plusieurs ministères. C'est la tournée habituelle pour récolter les fonds nécessaires qui commence. Dans *Beaux-Arts*, l'*Écho d'Alger*, la *Revue des questions historiques*, etc., le même communiqué est publié, mettant en perspective la découverte de Hevesy et expliquant qu'« une exploration vraiment scientifique de cette île semble susceptible de donner des résultats du plus haut intérêt. Une mission franco-belge s'est organisée à cet effet. Malheureusement, les subventions officielles ne suffisent pas à lui donner les ressources suffisantes pour mener à bonne fin sa tâche. Il manque encore une somme de 30 000 francs. À tous les amis du musée d'ethnographie, à tous les curieux des mystères du Pacifique et de l'Asie méridionale, est adressé à cette occasion un pressant appel<sup>23</sup>. » Louis-Charles Watelin y répond généreusement : il verse 25 000 francs en deux

chèques sur le compte de la samet<sup>24</sup>. Dès lors, on peut légitimement se demander si Watelin ne gagne pas ainsi son ticket d'entrée dans la mission et s'il ne s'impose pas de cette façon comme son chef « naturel » à Paul Rivet, qui n'aurait trouvé personne d'autre à envoyer à Rapa Nui... À ses yeux, l'enjeu est d'importance, puisqu'il tient absolument à ce que la part du musée d'ethnographie dans cette mission soit garantie, et que le partage des collections recueillies sur place ne se fasse pas au détriment de la France.

De toute évidence – et c'est à porter à son crédit –, Watelin connaît l'écriture du Moyen-Indus, il se déclare convaincu par la thèse de Hevesy et son « incontestable rapprochement entre l'écriture des tablettes de l'Île de Pâques et l'écriture des sceaux de la vallée de l'Indus<sup>25</sup> ». La question soulevée par le linguiste hongrois étant de nature historique et archéologique, puisque l'on cherche des preuves tangibles de relations entre l'antique civilisation pascuane et le bassin civilisationnel de l'Asie méridionale, l'expérience de Watelin en matière de fouilles est la bienvenue, et ce d'autant plus que Henri Lavachery, malgré toute sa bonne volonté et son enthousiasme, n'a jamais mis les pieds sur un chantier archéologique. Le représentant belge fait bonne figure à son futur compagnon de voyage français, et lui assure dans une lettre qu'il peut être « assuré que moi aussi, je ne souhaite rien tant que de faire l'expédition avec vous. C'est bien simple, je ne me vois même plus la faisant avec un autre que vous<sup>26</sup>. » Watelin repart pour une campagne de fouilles en Syrie courant 1933, mais ils se voient et s'écrivent régulièrement pour échanger des conseils, en particulier sur les achats de matériel et le choix des vêtements à emmener. Une note énumérant les dispositions à prendre en vue du transport et du rapatriement des collections de la mission, que l'on peut raisonnablement imputer à Watelin, précise qu'« il ne faut pas trop attendre de la part des indigènes. D'après Mrs Routledge, qui séjournait dans l'île en 1914-1915, [...] ils sont paresseux et voleurs, et ils se font payer des salaires élevés pour toute assistance donnée. À terre, le matériel et les provisions devront être probablement gardés<sup>27</sup>. » De bonne foi, Watelin se laisse piéger par la pingrerie proverbiale des époux Routledge qui mit en péril l'expédition plus d'une fois et envenima leurs relations avec les populations indigènes et l'équipage de leur voilier, le *Mana*<sup>28</sup>.

Il va de soi pour toutes ces personnes qu'il n'y a rien à espérer du côté des Pascuans contemporains, qui seraient les descendants de la seconde vague migratoire ayant accosté dans l'île, si ce n'est une main d'œuvre qui les aidera à déblayer les chantiers et servira de porteurs. À ce stade des préparatifs de la mission, aucune recherche ethnographique n'est sérieusement envisagée : à quoi servirait-elle dans l'éclaircissement du mystère millénaire de l'écriture pascuane ? Du reste, qu'y a-t-il à attendre de ces

« quatre cents habitants, descendants dégénérés des anciens occupants : quatre cents Pascuans qui regardent les moutons paître la savane. C'est tout <sup>29</sup> » ? Dans un rapport sur l'« exploration archéologique de l'Ile de Pâques » daté du 20 février 1933, Henri Lavachery estime que les recherches ethnologiques ont déjà été menées quand c'était encore possible : « Une enquête de ce genre, renouvelée aujourd'hui auprès de la population actuelle, plus ou moins civilisée, christianisée, métissée par les passages des navires chiliens et européens, ne devra pas être négligée mais ne peut guère apporter de faits nouveaux relatifs aux temps anciens <sup>30</sup> ». C'est très principalement d'archéologie dont il sera question puisque « tout [...] reste donc à faire <sup>31</sup> » : « Le but principal de notre mission est d'étudier quelles ont été les civilisations primitives de Pâques. Nous trouvons-nous en face d'une seule civilisation ou d'une superposition de civilisations ? Ceci nous sera révélé, espérons-nous, par les fouilles auxquelles nous procèderons. Les fameuses statues sont-elles toutes de la même époque ? Que signifient les inscriptions qui y sont gravées, ont-elles une parenté avec l'écriture des tablettes ? Quelles indications donnera le relevé minutieux de toutes les traces d'habitat, des tombeaux qui entourent l'Île ? Autant de problèmes que nous allons nous appliquer à résoudre <sup>32</sup> ». » (ill. 7)

Il faut une bonne année aux deux parties pour réunir l'argent nécessaire, rien n'est simple dans une période de disette budgétaire aggravée par la crise économique mondiale – et il faut beaucoup de talent, d'entregent, pour persuader les bailleurs de fonds. Si, au début, Paul Rivet espérait que la mission partirait à l'été 1933, il doit rapidement déchanter car les difficultés s'accumulent : le vaisseau colonial qui assure la liaison avec Tahiti est en cale sèche, et Rivet peine à réunir l'argent. En juillet 1933, il a « profit[é] du passage à Paris de [s]on frère qui est amiral, [et l'a] prié de parler de la chose au ministre <sup>33</sup> ». Il obtient ainsi du ministère de la Marine qu'il prête son concours en transportant les membres de la mission jusqu'à l'Île de Pâques. Le *Rigault de Genouilly*, aviso flambant neuf de la flotte coloniale, dont la croisière inaugurale est programmée pour mars 1934, transportera jusqu'à Rapa Nui les membres de l'expédition et leur matériel. C'est un navire armé de sept canons, comptant 152 membres d'équipage et qui, tout en rejoignant sa base définitive à Saigon, accomplira une mission de propagande coloniale en Afrique et en Amérique du Sud, arborant le pavillon français et faisant escale dans les grands ports des deux rives de l'Atlantique.

Les 25 000 francs versés par Watelin servent à l'achat du matériel de fouille archéologique, des tentes et de toutes les fournitures pour le séjour, des provisions de bouche. La Commission des missions du ministère de l'Instruction publique accorde 10 000 francs, l'Institut d'Ethnologie vote un petit crédit de 2 000 francs, le Muséum donne son imprimatur pour l'intérêt scientifique revêtu par

la mission et 15 000 francs, des mécènes sont sollicités. Une fois le matériel acheté, Watelin dispose donc de près de 20 000 francs pour la mission en tant que telle.

Henri Lavachery essuie pour sa part plusieurs refus du Fonds national de recherches scientifiques (FNRS), malgré les deux ou trois projets plus ou moins ambitieux qu'il formule pour les convaincre. Le 10 janvier 1934, il écrit à Paul Rivet que le FNRS lui refuse encore une fois des crédits et bloque son départ. « Ceci équivaut à un refus puisque l'expédition française part cette année et que le travail sera fait avant que la Belgique se soit décidée à faire quelque chose<sup>34</sup>... » Il faudra toute l'opiniâtreté d'Henri Lavachery, mais surtout une initiative personnelle décisive de Paul Rivet auprès du banquier Adolphe Stoclet lui demandant d'user de son influence auprès du ministre de l'Éducation nationale belge en personne, Maurice Lippens, pour que la situation se débloque et que le projet de mission conjointe aboutisse enfin, quelques jours seulement avant le décès accidentel du roi Albert 1<sup>er</sup><sup>35</sup> (doc. 15). Le FNRS lui accorde 20 000 francs belges pour sa mission, en plus du rapatriement par le navire-école le *Mercator* des membres, de leur matériel et des collections recueillies sur place. Mais la bonne nouvelle tarde trop et Paul Rivet, n'étant plus du tout sûr de la participation belge qui devait prendre à sa charge le long voyage de retour, doit penser à une alternative viable, car il n'envisage pas une mission en solitaire pour Watelin, sur une île coupée du reste du monde.

En pleine tourmente politique causée par la déflagration consécutive à la journée du 6 février 1934, à un moment décisif pour Paul Rivet puisqu'il décide de s'engager très activement dans la lutte militante antifasciste<sup>36</sup>, il n'en continue pas moins de veiller de très près au sort de la mission. À une dizaine de jours seulement du départ du *Rigault de Genouilly*, il écrit une lettre pressante à Henri Lavachery :

Il faut maintenant prendre une décision. Je vous propose de partir avec Mr Watelin, le retour de l'expédition devant se faire par des moyens de fortune à trouver. Monsieur Watelin accepte cet aléa. Il me faut une réponse immédiate par télégramme ; car en cas de refus je dois prévoir votre remplacement et Mr Métraux, que j'ai pressenti à ce sujet ne peut pas attendre plus longtemps. Je crois que j'ai patienté autant que possible et j'espère que ma proposition vous prouvera ma parfaite loyauté à votre égard, mais vous comprendrez évidemment que tout nouveau délai est désormais impossible.

PS : ceci ne vous empêche pas si vos démarches aboutissaient de venir à l'Île de Pâques à bord du *Mercator* rechercher les missionnaires avec leurs collections auquel cas je me ferais un devoir de vous donner une part desdites collections<sup>37</sup>.

Par retour du courrier, Henri Lavachery lui fait savoir qu'il envisage, si le ministère de l'Éducation nationale tarde trop à faire connaître ses dispositions, d'effectuer la mission à ses frais en vendant sa statuette – mais d'une manière plus modeste puisqu'il ne prétendrait pas à la moitié des pièces récoltées –, et que, dans ce cas, il rejoindrait les Français au Pérou ou au Chili, en prenant un paquebot de ligne, plus rapide. Enfin, en *nota bene*, il le « félicite du choix de M. Métraux. Il est rompu aux travaux que Watelin compte entreprendre dans l'île. Il rendra à la mission des services de tout premier ordre. Je l'envie », ajoute-t-il, « d'être libre et d'avoir pu tout quitter sans inquiétude pour ce qu'il laisse derrière lui<sup>38</sup>. » Ce n'est que le 1<sup>er</sup> mars, la veille du départ, que son sort est enfin scellé : il a reçu confirmation de la part du ministère de l'Éducation nationale que la participation belge était assurée. Il s'embarquera début juin pour l'Amérique latine et rejoindra Watelin et Métraux au Callao, au Pérou, le 17 juillet. « Si vous aviez pu attendre les huit jours que je vous demandais », se désole-t-il auprès du directeur du Musée du Trocadéro, « je vous télégraphiais ce soir que j'étais votre homme<sup>39</sup> ».

**Notes :**

1. Monseigneur Jaussen, évêque de Tahiti, fut le premier à signaler, en 1869, l'existence des tablettes d'écriture et à reconnaître leur importance. Il découvrit la première par hasard, en recevant en hommage des ouailles du père Zumbohn, des mèches de cheveux enroulées autour d'un morceau de bois qui n'était autre qu'un fragment de tablette – l'Échancrée. Les modernes Pascuans, ayant perdu le sens de ces tablettes, s'en servaient comme petit bois pour allumer le feu. Pour se faire une idée des collections pascuane du musée, voir André Ropiteau, « Une visite au musée missionnaire des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus à Braine-le-Comte (Belgique) », *Bulletin de la Société des études océaniques (Tahiti)*, 1935, 55, pp. 518-527. ↗
2. Thomas Lavachery, *Ile de Pâques* 1934, op. cit., p. 11. ↗
3. Henri Lavachery, *Les Arts Anciens de l'Amérique au musée archéologique de Madrid*, Anvers, Éditions de Sikkel, 1929. ↗
4. Pour les détails biographiques, voir le curriculum vitae qu'Henri Lavachery envoie à Paul Rivet en 1936 (Archives BCM, 2 AM 1 K57e, dossier « Lavachery ») et Thomas Lavachery, *Ile de Pâques* 1934, op. cit., pp. 9-10. ↗
5. Henri Lavachery & Joseph Maes, *L'art nègre à l'exposition du Palais des Beaux-Arts*, Bruxelles, Paris, Librairie nationale d'art et d'histoire, 1930. ↗
6. Il cite cet objet dans une lettre à Paul Rivet, quand il envisage de s'en défaire. Charles Ratton lui en propose alors 15 000 F, « prix de marchand, donc bien inférieur à sa valeur » (Lettre du 2 février 1934, Archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 C). ↗
7. En expliquant à Lavachery « qui, jusque-là, n'était épri de l'art congolais », pièces à l'appui, le symbolisme attaché à une statuette de l'homme-oiseau qu'il avait acquise à la vente aux enchères Loti, Stephen Chauvet « [aurait] déclenché son heureuse passion pour l'Île de Pâques, passion qui l'a fait partir, récemment, sur les lieux mêmes » (Stephen Chauvet, *L'Île de Pâques et ses mystères*, Paris, Éditions Tel, 1935, p. 4, note 2). ↗
8. Lettre de Henri Lavachery à Paul Rivet, 8 janvier 1933 (Archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 C). Sauf mention contraire, ces lettres se trouvent dans le fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C. ↗
9. Lettre du 3 janvier 1933 (Archives BCM, 2 AM 1 K57e). ↗
10. Henri Lavachery, « Lénigme de l'Île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 3 juin 1934. ↗
11. Henri Lavachery, « Visite du 29 décembre 1932 au couvent des Sacrés-Cœurs de Picpus à Braine-le-Comte par le docteur Rivet, madame Vacher, Charles Leirens, Henri Lavachery » (Archives BCM, fonds Rivet, 2 AP 1 C). ↗
12. Henri Lavachery, « Notes sur l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, mars 1933, pp. 51-55. C'est Alfred Métraux, sur le trajet de retour de la mission, qui obtint la reproduction des deux tablettes du musée national de Santiago du Chili. ↗
13. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, op. cit., pp. 399-400. ↗
14. Henri Lavachery, « Les bois employés dans l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, 13, mars 1934, p. 69. ↗
15. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », op. cit., pp. 442-443. C'est Paul Rivet, alors président de la Société préhistorique française pour l'année 1933, qui a invité G. de Hevesy à venir présenter sa découverte. ↗

16. Ce pourrait aussi être du bois flotté, venu s'échouer sur les rives de l'île, mais G. de Hevesy rejette cette hypothèse, pourtant suggérée par d'autres savants. [»](#)
17. Communiqué de presse : « Exposition Île de Pâques (Mission franco-belge en Océanie). 21 juin – 31 octobre 1935 » (Archives BCM, 2 AM 1 C1f). Georges Henri Rivière est l'auteur anonyme de ce communiqué. [»](#)
18. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 8 février 1933 : « J'ai commencé à «mendier», comme vous dîtes si justement et je ne désespère pas d'obtenir quelque chose. » [»](#)
19. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 21 février 1933. [»](#)
20. Lettre du 24 février. [»](#)
21. Lettre de Paul Rivet du 4 février 1933 (Archives MBH, 2 AM 1 K57e). [»](#)
22. Louis-Charles Watelin, *La Perse immobile. Ses paysages inconnus, ses villes délaissées*, Paris, Librairie Chapelot, 1921 ; *Le rôle de la rose dans la poésie persane et L'Illustration dans les manuscrits persans*, sans date, à compte d'auteur. [»](#)
23. « Pour une exploration scientifique de l'Île de Pâques », *Beaux-Arts*, 1er décembre 1933. Tout au long de l'année 1933, des appels paraissent dans la presse ; celui-ci est l'un des plus tardifs. [»](#)
24. Voir la lettre de Watelin au président de la samet, le 30 juillet 1933 et celle de Georges Henri Rivière à Watelin, le 5 août 1933 (Archives BCM, 2 AM 1 M1f). [»](#)
25. Louis-Charles Watelin, « Note sur l'écriture de l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, 13, mars 1934, p. 63. [»](#)
26. Lettre du 11 juillet 1933 (Archives BCM, 2 AM 1 K57e). [»](#)
27. Archives BCM, 2 AM 1 M1f. [»](#)
28. Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants. The life of Katherine Routledge and Her Remarkable Expedition to Easter Island*, New York, Scribner, 2003. [»](#)
29. Henri Lavachery, « L'énigme de l'Île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 3 juin 1934. [»](#)
30. « Exploration archéologique de l'Île de Pâques », rapport d'Henri Lavachery, p. 4 (archives privées). [»](#)
31. *Ibid.* [»](#)
32. « Pour la première fois, une mission française se rend à l'Île de Pâques. Son chef, M. Watelin, nous dit... », *La Dépêche coloniale*, 7/8 mars 1934. [»](#)
33. Lettre de Paul Rivet à Henri Lavachery, 14 juillet 1933 (archives privées). [»](#)
34. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, le 10 janvier 1934. [»](#)
35. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 13 février 1934. [»](#)
36. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, op. cit., pp. 487-489. [»](#)
37. Lettre de Paul Rivet à Henri Lavachery, 20 février 1934 (archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 D). [»](#)
38. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 22 février 1934. [»](#)
39. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 1er mars 1934. [»](#)



ill. 6 : Portrait d'Henri Lavachery (archives privées). ↗



ill. 7 : Ahu Tongariki, *moai* Ahi (FAM.IP.MT.02.14 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 

## UN « ETHNOGRAPHE PURITAIN », ALFRED MÉTRAUX<sup>1</sup>

ANSI, le suppléant choisi par Paul Rivet au désistement éventuel d'Henri Lavachery n'est autre qu'Alfred Métraux, un de ses élèves. Force est de constater que sa participation à cette mission est donc tout à fait « fortuite<sup>2</sup> », comme il le rappelait lucidement lui-même, aussi étonnant que cela puisse paraître *a posteriori*, lorsque l'on connaît l'importance et la renommée des travaux qu'il effectua sur Rapa Nui. En janvier 1934, il fait halte à Paris, pour quelques semaines de congés. Depuis novembre 1928, il est tout à la fois directeur de l'Institut d'ethnologie de l'université de Tucumán (Argentine), l'éditeur de sa revue qu'il a créée, professeur d'ethnographie, et directeur d'un musée qu'il lui a fallu constituer de toute pièce. Ce fut sur une suggestion de Paul Rivet que cet Institut avait été fondé, d'après le modèle de son aîné parisien, et sa destinée confiée à Métraux, qui venait alors d'achever sa thèse, *La civilisation matérielle des tribus tupi-guarani*, soutenue à la Sorbonne en juin 1928. Paul Rivet avait effectué en 1927 une mission scientifique en Argentine de quatre mois ; il avait noué des liens très solides avec plusieurs représentants des sphères académique et politique et les avait convaincus de l'utilité d'un tel organisme pour explorer méthodiquement les *terra incognita* de l'ethnographie andine. Ce dernier reconnaissait que, sous l'intelligente et active direction de Métraux, en peu d'années d'existence, cet institut « a[vait] réalisé une œuvre considérable. Il a à son actif quatre grandes expéditions ethnographiques dont deux dans le Chaco et une sur le haut-plateau bolivien dans une des régions les moins accessibles et les moins connues de la Bolivie. Au cours de ces missions un ensemble considérable de documents a été réuni : trois langues indigènes sur le point de disparaître ont été sauvées, des collections d'une grande richesse ont été réunies et Tucumán est devenu pour l'Amérique du Sud un centre de recherches ethniques de grande importance<sup>3</sup>. »

L'excellente appréciation, tout à la fois professionnelle et scientifique, de Paul Rivet sur le travail institutionnel et ethnographique accompli est cependant bien loin de concorder avec les sentiments profonds du jeune ethnologue. Après ces cinq années d'une intense activité intellectuelle – qu'il sous-estime à tort –, dans une région cependant trop isolée pour qu'il ait pu y ressentir les bienfaits d'une émulation humaine et intellectuelle capable d'apaiser son angoisse existentielle, Alfred Métraux rentre en Europe exténué, moralement et physiquement. « J'ai besoin de repos, je suis fourbu », écrit-il peu avant son retour à Yvonne Oddon, sa confidente. « Non par excès de travail, mais par manque de travail. Je suis miné par l'ennui, par le sentiment de la parfaite inutilité de mon existence, par la conviction

que ma destinée est sans espoir et que je suis condamné à agoniser dans cet endroit. » Il peste contre ces « cinq ans vides et morts », « cette espèce d'existence d'*outlaw*, de franc-tireur de la science »<sup>4</sup> qui l'ont éloigné de l'effervescence régnant au Trocadéro et d'un travail collectif ambitieux. Il regrettera plus d'une fois que Paul Rivet ne l'ait pas gardé en mai 1928 aux côtés de son ami GHR, avec lequel il venait de monter l'exposition *Les Arts anciens de l'Amérique*, au musée des Arts décoratifs<sup>5</sup>. Ensemble, ils auraient pu œuvrer au redressement du musée ; il se serait ainsi livré à « une activité à Paris qui aurait complété du côté scientifique celle de G.H. [Georges Henri Rivière]. De jeunes gens à former, toute une œuvre à organiser, des équipes à envoyer en Afrique, en Asie, en Guyane. Quel merveilleux champ d'activité que la France et ses colonies. Tout était à faire, à bâtir<sup>6</sup> »... Mais Alfred Métraux était alors un tout jeune ethnologue américainiste ; son maître Paul Rivet n'imaginait à aucun moment le laisser pantoufler à Paris : c'est sur le terrain que Métraux serait le plus utile, le plus précieux. Aucune position stable et rémunératrice ne s'offrant à lui à cette époque, il accepta donc la proposition du recteur de l'université de Tucumán, malgré les craintes que lui inspiraient l'endroit et sa tâche<sup>7</sup>. Il partit alors avec sa femme et leur fils Éric, âgé de dix-huit mois.

Profondément pessimiste sur son avenir professionnel, désireux de ne pas rester plus longtemps en Argentine, Alfred Métraux ne conçoit pas sa venue à Paris autrement que comme une halte régénératrice. Il souhaite reprendre contact avec le milieu ethnographique parisien et voir s'il peut trouver à s'employer quelque part – au Trocadéro, à l'Institut d'ethnologie, à l'École pratique des hautes études. Son contrat expire en octobre 1934 et il lui faut assurer la subsistance de sa famille. Il veut également travailler au traitement et classement des objets ethnographiques qu'il a envoyés au musée le long de ses terrains américanistes, et aspire à se ressourcer au contact vivifiant de ses amis et de ses camarades du Troca : Georges Bataille, GHR, Yvonne Oddon, Michel Leiris, André Schaeffner, et Henri Lehmann, qu'il rencontre pour la première fois en 1934. Évoquant cette période, ce dernier se souvenait que « chaque samedi, après une semaine d'un exaltant travail collectif [au Trocadéro], nous allions au bal antillais de la rue Blomet, alors lieu de rencontre de l'avant-garde intellectuelle et artistique de Paris. Pendant plusieurs heures, nous dansions avec les Martiniquaises et Guadeloupéennes, séduits par leur beauté et leur charme. Et Métraux se divertissait autant si ce n'est plus que les autres<sup>8</sup>. »

Mais la parenthèse parisienne n'est pas appelée à durer, alors même que « les jours du Trocadéro ont été de bons jours<sup>9</sup> » pour Alfred Métraux. Paul Rivet a besoin de quelqu'un au pied levé pour sa mission à l'Île de Pâques, et il se trouve qu'Alfred Métraux est là, tout simplement. Qu'il ne soit pas un

spécialiste de l’Océanie, qu’il n’ait pas suivi la controverse sur l’écriture de l’Île de Pâques, voire qu’il n’ait que quelques très courtes semaines pour se préparer à cette longue absence de treize mois : tout cela ne change rien à l’affaire. Ce n’est pas le genre de considérations qui peut affecter la décision de Paul Rivet, homme pragmatique et efficace s’il en est – très autoritaire, aussi. Il estime que Métraux est un « excellent chercheur, malgré son âge (trente-deux ans) », qu’il « a déjà un passé scientifique de fouilleur et d’explorateur de premier ordre <sup>10</sup> » et il sait que c’est un travailleur scrupuleux, forcené, qui aura à cœur de se montrer à la hauteur de la tâche. Pour le convaincre, Paul Rivet semble lui avoir fait la promesse qu’à son retour, il l’aiderait à trouver une mission ethnographique dans les colonies africaines françaises ou un poste à Paris ; sa participation à la mission en tant que représentant français ne pourrait que renforcer sa crédibilité scientifique en France. De plus, l’Île de Pâques est territoire chilien, donc hispanophone ; Métraux domine parfaitement cette langue et saura traiter avec les autorités chiliennes dont il connaît les arcanes administratifs. Alors pourquoi ne pas l’envoyer poursuivre ses recherches ethnographiques à l’Île de Pâques ? Sobrement, l’ethnologue suisse se souvient, dans sa relation de la mission, qu’il fut « invité par M. le Professeur Rivet à participer à cette entreprise en qualité d’ethnographe et de linguiste. Je n’hésitai pas à accepter », continue-t-il, « j’étais séduit par l’itinéraire du *Rigault de Genouilly*, qui me permettrait de visiter la côte africaine, et aussi par le désir de travailler chez une population différente de celles que j’avais étudiées jusqu’alors <sup>11</sup>. » (ill. 8)

Les premiers souvenirs d’Alfred Métraux sur l’Île de Pâques ne datent cependant pas de 1934. Enfant déjà, à l’âge de douze ans, un ami de la famille lui conta des récits fabuleux sur la légendaire Île de Pâques, habitée par des géants de pierre, reliée au monde sous-marin par des routes pavées. Le jeune Métraux, précoce, eut de la peine à croire à son existence tant l’endroit lui semblait fantasmagorique. « Le récit me plut », avoue-t-il, « mais je ne lui accordai que médiocre créance. La vision était trop belle et j’étais convaincu que si un tel lieu avait existé dans le monde, il aurait attiré nombre de savants pour en résoudre le mystère <sup>12</sup>. » L’autre contact, matériel cette fois, de l’ethnologue américain avec la culture pascuane, s’effectua par l’entremise de la « très curieuse » collection d’antiquités indiennes réunies par son père, médecin installé à Mendoza, en Argentine, et qu’il découvrit lorsqu’il lui rendit visite en 1922. Parmi ces antiquités se trouvaient des haches et des tissus en fibres végétales de la mystérieuse Île de Pâques <sup>13</sup>.

Avec l’entrée en lice d’Alfred Métraux, le visage de la mission change imperceptiblement. Tout d’abord, si l’ambition archéologique perdure et prime toujours – car c’est elle qui est censée faire toute la lumière sur le mystère de l’écriture pascuane –, l’étude ethnographique de l’île fait dorénavant

partie intégrante des objectifs de l'expédition. Ce n'est donc plus seulement le passé prestigieux qui focalisera l'attention des savants, mais aussi la vie quotidienne des Pascuans, plus humble, leurs croyances modernes, leurs coutumes et traditions. On peut raisonnablement en attendre une meilleure connaissance de cette population isolée et de sa langue – dont il n'existe pas de dictionnaire fiable – qui s'éloignera sans nul doute des images d'Épinal ressassées à son endroit. Ensuite, Alfred Métraux est d'une autre classe d'âge que ses deux autres compagnons et d'une autre génération intellectuelle que Paul Rivet et Louis-Charles Watelin. Enfin, *last but not least*, s'il reconnaît que la méthode préconisée par les diffusionnistes peut parfois être féconde et fondée si elle est restreinte à une aire géographique bien précise, il se méfie de ses débordements<sup>14</sup>. Son scepticisme scientifique aidant, il se déifie immédiatement de l'hypothèse de Guillaume de Hevesy, les tableaux de correspondance entre les deux écritures lui paraissant trop parfaits : « Les signes étaient si semblables qu'il eût été audacieux de se montrer sceptique. Ce qui m'inquiéta à ce moment fut précisément la trop grande similitude de ces deux écritures<sup>15</sup>. » À la différence d'Henri Lavachery et Louis-Charles Watelin qui connaissent tous deux Hevesy et lui sont acquis, Alfred Métraux évite tout contact avec lui avant son départ, ce que lui reprochera plus tard amèrement le linguiste hongrois<sup>16</sup>. S'il fait une abondante provision de livres pour occuper les longues journées à bord du *Rigault de Genouilly*, il se garde bien de demander à Hevesy son étude exhaustive de sa « découverte ».

Abruptement, dès la préface de son *Ile de Pâques*, Alfred Métraux revient sans fard sur les différences d'approches de chacun et les motivations, personnelles et scientifiques, qui l'ont décidé à faire le voyage jusqu'à Rapa Nui :

D'autre part, je dois avouer que je ne partageais guère les rêves et les espoirs de mes compagnons. Indifférents aux Pascuans modernes et aux traditions qui pouvaient encore survivre dans l'Ile, ils voyaient déjà surgir sous leur pioche les murs de cités sumériennes. Les affinités entre l'Ile de Pâques et la Mésopotamie ne faisaient d'avance aucun doute. Les tranchées qui allaient être creusées au pied des volcans allaient dévoiler un monde perdu. Quant à moi, j'étais attiré par ces quelques Polynésiens qui avaient survécu au désastre et qui continuaient, au pied des statues, à parler leur ancienne langue, et à raconter leurs légendes. Je n'ignorais pas leur décadence, leur oubli des usages et de la religion de leurs ancêtres, mais j'espérais, contre tout espoir, que dans les rares techniques qui auraient survécu et dans les contes que je voulais recueillir en langue originale, je pourrais trouver comme un faible murmure des âges anciens et poser le problème sur des bases nouvelles<sup>17</sup>.

Mais avant de toucher les côtes de l'Île de Pâques, qui est en dehors de toutes les routes maritimes, et de se confronter à ses géants de pierre et ses tablettes d'écriture, une longue croisière de cinq mois attend Louis-Charles Watelin, chef de l'expédition, et Alfred Métraux, son cadet de vingt-huit ans. Ils s'embarquent à bord du *Rigault de Genouilly* à Lorient, le vendredi 2 mars 1934, avec la fanfare et la foule des grands jours pour saluer leur départ. « Le port était en fête. La musique de la flotte joua *La Marseillaise* et le *Chant du Départ*. L'amiral Deville passe en revue l'équipage et présenta au Commandant Féraud les vœux du ministre. En passant devant la chapelle maritime de Notre-Dame de Larmor, qui arborait le grand pavois, le *Rigault de Genouilly* et les cloches se répondirent par leur carillon<sup>18</sup>. » Un opérateur de *Pathé-Journal* fait le voyage sur l'aviso colonial et filme les adieux au port, la traversée. Le film du départ de Lorient passe aux actualités Pathé. Dans une salle de cinéma de Bruxelles, Henri Lavachery, calé dans un fauteuil, assiste au départ de ses futurs compagnons, en éprouvant sans doute un peu de regret de ne pas être déjà du voyage<sup>19</sup>.

Pour Alfred Métraux, c'est « la plus belle partie du voyage<sup>20</sup> » qui commence, scandée par des haltes au nom évocateur : Casablanca, Dakar, Konakri, Monrovia, Grand Passam, Cotonou, Douala, Libreville, etc. La visite de Marrakech l'impressionne profondément : « Cette vision d'Orient m'a mis knock-out ou si je veux employer un mot cher au carré m'a bluffé. À force d'entendre parler de l'Orient, j'avais fini par ne plus croire beaucoup à sa réalité et brusquement il était là tel qu'on le dépeint et tel qu'on se l'imagine, mais moins doucereux cependant<sup>21</sup>. » Les escales se suivent à un rythme d'enfer, les réceptions chez les gouverneurs, les mondanités coloniales, les virées dans l'intérieur des terres se succèdent en un tourbillon d'où il émerge à peine. Quelques jours avant de quitter les côtes africaines, il écrit à Yvonne Oddon : « [...] jamais je n'aurais imaginé la partie africaine de mon voyage aussi hallucinante. Je croyais voir des ports miteux, des coloniaux abrutis : depuis un mois je parcours le pays le plus coloré, le plus imprévu ; les foules noires m'affolent littéralement. Je ne puis me rassasier de tam-tam, de danses, de chants et de la vision de ces merveilleux noirs, de ces vêtements bariolés qui contribuent à faire de chaque marché une véritable féerie. L'Afrique m'a pris au cœur et je suis de plus en plus désolé de m'en être détourné jadis. Quelles joies esthétiques profondes j'aurais tirées de mon travail, si je m'étais orienté vers l'ethnographie noire<sup>22</sup>. »

Après l'Afrique, cap vers le Brésil, où l'aviso fait escale à Pernambuco et Rio de Janeiro, avant de poursuivre vers l'Argentine. Il raconte : « J'ai revu avec joie ma vieille Amérique. Je suis étonné de constater combien je suis attaché à ce continent qu'il m'arrive de détester sous bien des rapports. J'y reviens comme à un vomissement<sup>23</sup>. » Le propos est violent, sans concession. Sans doute faut-il

le comprendre en se rappelant que Alfred Métraux revient d'une immersion totale de cinq années en Argentine, et qu'il n'a peut-être pas encore tout à fait absorbé, digéré, cette expérience qui lui a beaucoup coûté. L'Amérique revient trop tôt pour qu'il souhaite déjà la revoir. Elle agit comme une régression psychologique qui le replonge dans son marasme. Et puis, il est difficile de se remettre d'un mois d'agitation dans les villes africaines, de découvertes visuelles et humaines inouïes, pour ensuite retomber dans la torpeur de la vie à bord, dans la routine de journées que rien ne différencie les unes des autres, avec devant soi dix longues heures à occuper, seul dans sa cabine. Certes, Alfred Métraux lit « comme un perdu <sup>24</sup> », mais cela ne lui suffit pas, et il ressent durement cette inactivité forcée qui, inévitablement, le conduit à rechuter dans l'anxiété, à soliloquer des heures avec lui-même sur le pont. Ses rapports avec Louis-Charles Watelin, « vieux Monsieur, très boulevard 1900 <sup>25</sup> » sont excellents et « courtois », mais « rares » : « il diffère trop de moi, par l'âge, la formation intellectuelle, le genre de vie pour que nous ayons beaucoup de choses à nous dire <sup>26</sup> », constate-t-il. De plus, la surdité prononcée de Watelin ne facilite pas la conversation... Et puis ses lectures ne l'ont pas rassuré : il estime que l'Île de Pâques n'est qu'« un vieil os rongé », qu'il n'aura pas le temps en cinq mois de faire un travail qui le distinguera vraiment en démontrant ses qualités d'ethnographe. « Les seuls résultats possibles de caractère archéologique seront l'apanage de Watelin et Lavachery. Plus jeune que ces deux messieurs, je ne serai – comme maintenant – qu'un simple assistant <sup>27</sup>. » Ses perspectives d'avenir lui semblent bien sombres. L'arrivée à Buenos Aires, « triomphal[e] <sup>28</sup> », arrive au bon moment et l'escale argentine, où il retrouve des amis chers, constitue un puissant dérivatif à son pessimisme.

Début juillet, le cours de l'expédition prend une tournure dramatique avec le décès de son chef. Lors d'une excursion en Patagonie pendant laquelle il présume de ses forces, Louis-Charles Watelin prend froid et meurt d'une pneumonie près de Puerto Montt, où il est enterré. Du coup, Alfred Métraux, seul, est censé prendre la tête de la mission. Pendant quelques jours, en vain, il attend des instructions de Paul Rivet à Santiago du Chili, ne sachant s'il doit poursuivre ou non. Devant son silence, il en déduit que tout doit continuer comme prévu. À présent, la responsabilité de l'expédition repose sur ses épaules. Prenant sa charge très au sérieux, il tient à se démarquer des espoirs, inconsidérés selon lui, que nourrissaient ses deux compagnons, et écrit en ce sens à l'inspirateur de la mission – qui les partageait aussi, il en est bien conscient. « Je voudrais », commence-t-il avec diplomatie, « vous faire part de certains doutes que j'éprouve sur les résultats probables d'une campagne de fouilles dans l'île. Mes lectures, les conversations avec Watelin, les renseignements précis obtenus à Santiago me font craindre qu'il n'y ait que peu de choses à tirer des cimetières et des stations de Rapa Nui. Je veux bien assumer la responsabilité de la mission, mais je souhaiterais que l'on ne me tînt pas rigueur si le

butin que j'en remporterai ne correspond pas aux attentes exagérées de Mrs. Watelin et Lavachery<sup>29</sup>. » (doc. 16) Plus loin encore, un peu moins circonspect et emporté dans son élan, il ajoute : « J'ai lu dans la presse des interviews de Lavachery qui me désolent. J'espère qu'il n'est pour rien dans les propos qu'on lui prête. Je ne tolérerai en aucune façon qu'on jette le ridicule sur cette entreprise<sup>30</sup>. » Alfred Métraux fait-il allusion aux propos du Belge qui, interrogé par un journaliste du *Petit Parisien*, déclare présomptueusement « que nous allons tenter de nous rapprocher peut-être, au travers des mystères de l'Île de Pâques, des secrets des origines de la civilisation du monde<sup>31</sup> » ? C'est plus que vraisemblable. En tout cas, le nouveau chef de la mission redoute un peu de rencontrer son futur camarade, qui sera son unique interlocuteur pendant cinq mois ; plusieurs collègues du Trocadéro ne se sont pas montrés très charitables envers Henri Lavachery et en ont dressé un portrait peu engageant à Métraux. La situation est en effet pour le moins étonnante. Alors qu'ils sont censés passer ensemble de longues semaines dans une île où ils seront presque les seuls Européens, qu'ils devront travailler en étroite collaboration, les deux hommes ne se connaissent pas, ne se sont jamais vus ! De plus, ironie de l'histoire, Alfred Métraux avait été pressenti pour remplacer un Henri Lavachery défaillant qui, tout compte fait, a pu faire le voyage ! Ils vont donc maintenant se retrouver face à face, sans Louis-Charles Watelin. Méfiant, Alfred Métraux a pris une résolution : « Si l'on m'embête, je plaque tout, et j'irai vivre dans le village indigène pour me livrer en toute tranquillité d'âme à l'ethnographie et à la linguistique. De ce côté-là, je suis toujours sûr de ramener quelque chose<sup>32</sup>... »

Le 18 juillet, Henri Lavachery rejoint le *Rigault de Genouilly* à Callao, le grand port près de Lima. Il arrive d'une visite aux sites du Cuzco et de Machu Picchu, où il souhaitait vérifier par lui-même si les constructions de pierre, les murailles plus précisément, de ces deux cités étaient vraiment semblables à celles de l'Île de Pâques, comme certains esprits farfelus l'affirmaient<sup>33</sup>. Comme entrée en matière à cette première rencontre, « quoi de moins surprenant, la question des tablettes est mise sur le tapis<sup>34</sup> », et Alfred Métraux, *ex abrupto*, ne cache pas à son nouveau compagnon de route sa défiance à l'égard des assertions de Guillaume de Hevesy : « la transmission de cette écriture au travers des siècles – sans que l'on connaisse aucun point de relais – lui paraît, avec raison, contraire à tous les phénomènes historiques déjà connus », rapportera Henri Lavachery<sup>35</sup>. Il a dû se montrer convaincant puisque, une fois rentré à Bruxelles, ce dernier prendra ses distances avec cette théorie et ne voudra voir dans son enthousiasme enflammé des débuts qu' « une sympathie extrascientifique que [son] imagination portait à la thèse de Hevesy<sup>36</sup> ».... Finalement, cette première rencontre s'est bien déroulée, les deux hommes se sont plu. Plus tard, Métraux écrira que « c'est à Lima que se forma une amitié qui allait être un des souvenirs les plus vifs de ce voyage<sup>37</sup> », et que, « à partir de cet instant

notre travail devint une entreprise commune, poursuivie dans un esprit de camaraderie<sup>38</sup> » qui rendit moins sévère leur séjour à Rapa Nui et égaya leurs soirées. À Yvonne Oddon, il confie qu'il est « tout étonné d'être accablé par lui de marques multiples de bienveillance et par toutes sortes de délicatesses auxquelles je suis fort sensible. Sa truculence de gros flamand ne me déplaît pas et malgré la différence d'âge, je le trouve bien plus près de moi que Watelin<sup>39</sup>. » En fait, Henri Lavachery est aux antipodes du caractère d'Alfred Métraux : d'une nature optimiste et conviviale, il n'est pas enclin à la morosité, il sait tempérer et se montrer conciliant, ce qui constitue un heureux contrepoint aux affres existentiels permanents du second. « Il est de ces individus rares qui illuminent les autres de leur bonheur de vivre<sup>40</sup>. » Cette première impression ne se démentira pas avec l'épreuve du séjour sur place, bien au contraire. « Depuis deux mois », relatera-t-il plus tard à Yvonne Oddon, « nous n'avons jamais eu la moindre pique. C'est un résultat assez étonnant quand on songe à l'absolue promiscuité dans laquelle nous vivons. Non je le répète : Lavachery est un chic type et je lui suis reconnaissant de sa gentillesse à mon endroit. Il est certainement plus aimable avec moi que moi avec lui<sup>41</sup>. » (ill. 9)

Maintenant que chacun est rassuré sur l'étoffe de son coéquipier, et qu'ils savent pouvoir compter l'un sur l'autre, c'est vers l'Île de Pâques que se tournent dorénavant toutes leurs pensées. Le *Rigault de Genouilly* parvient en vue des côtes de Rapa Nui le 28 juillet 1934. Ils repartiront le 3 janvier 1935, à bord du Mercator, pour une croisière scientifique qui les mènera jusqu'à Hawaï, en passant par Pitcairn et Tahiti. Ils arrivent dans un lieu lourdement chargé d'histoires, indigène, coloniale, scientifique, qui s'enchevêtrent étroitement pour conférer à l'Île de Pâques le statut de paradis perdu, *a fortiori* pour les ethnologues, avides de pureté culturelle, d'authenticité inviolée, et qui sont brutalement renvoyés à la vacuité de leur quête. En 1934, Alfred Métraux et Henri Lavachery ont affaire à une société déjà très ethnologisée, un « vieil os rongé » qui met au défi l'impératif de sauvetage ethnographique à la racine de toute mission scientifique dans ces décennies.

**Notes :**

1. « Savais-tu que du côté scientifique, je suis extrêmement puritain et rigoriste. Je voudrais que les ethnographes soient comme les Têtes Rondes animés du plus pur fanatisme et extrêmement actifs. En attendant de former ces légions d'ethnographes puritains, je cherche à ranimer chez moi ce feu sacré. » (Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 20 juillet 1938, AYUL). ↗
2. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 9. ↗
3. Paul Rivet, « L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucumán », *Journal de la Société des américanistes*, XXV, 1933, pp. 188-189. ↗
4. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Tucumán, 21 août 1933 (AYUL). ↗
5. Sur cette exposition, voir. Christine Laurière, « Georges Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, 2003, p. 57-66 et Paul Rivet, *le savant et le politique*, *op. cit.*, p. 374-384. ↗
6. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Honolulu, 20 février 1936 (AYUL). ↗
7. « Je ne puis dire qu'en arrivant en Argentine, j'ai éprouvé des impressions capables de dissiper les craintes que je vous avais manifestées. [...] Je me sens horriblement isolé et je frémis à l'idée de devoir consommer ma vie dans ce lieu perdu, sans espoir d'en sortir. » (Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, Cuevo, 9 mars 1929, fonds d'archives Marcel-Mauss, IMEC, MAS 9.12). Sur les années argentines de Métraux, voir Santiago Bilbao, *Alfred Métraux en la Argentina. Infortunios de un antropólogo afortunado*, Caracas, edición X demanda, 2002. ↗
8. Henri Lehmann, « Alfred Métraux », *Cuadernos. La revista mensual de América Latina*, 74, juillet 1963, p. 9. ↗
9. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, en vue des côtes du Portugal, 8-9 mars 1934. ↗
10. Lettre de Paul Rivet à Dugand, 27 juillet 1934 (Archives BCM, 2 AM 1 K34b). ↗
11. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 9. ↗
12. *Ibid.*, p. 7. ↗
13. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 29 mai 1922 (Archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1C). ↗
14. En juin 1927, lors d'un oral pour obtenir le certificat de l'Institut d'ethnologie, Marcel Mauss lui demanda de définir son attitude scientifique en tant qu'ethnographe. Ennuyé de la réponse qu'il lui fit alors, Alfred Métraux revient sur ce point dans une lettre, une semaine plus tard : « je suis un kulturhistoriker du centre, c'est à dire que j'ai tendance à envisager les problèmes ethnographiques sous l'angle de cette école, mais je m'efforce toujours en présence des faits de rechercher s'ils ne sont pas susceptibles d'être interprétés comme des phénomènes de convergence. Mon adhésion aux méthodes de Graebner, du P. Schmidt est bien loin d'être complète [...] » (lettre à Marcel Mauss, Lausanne, 27 juin 1927, fonds d'archives Marcel-Mauss, IMEC, MAS 9.12). ↗
15. Alfred Métraux, « Les primitifs. Signaux et symboles, pictogrammes et protoécriture », in *L'écriture et la psychologie des peuples. Journée de Synthèse*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 15. ↗
16. Guillaume de Hevesy, « The Easter Island Script and the Indus Valley scripts (Ad a critical study Mr Métraux's) », *Anthropos*, 33, 1938, p. 811. ↗
17. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, pp. 9-10. ↗

18. « Pourquoi le Rigault de Genouilly fait route vers l'Île de Pâques », *La Dépêche coloniale*, 5 mars 1934. ↗
19. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 14 mars 1934. ↗
20. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, avant Libreville, 14 avril 1934 (AYUL). ↗
21. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, veille du jour d'arrivée à Dakar, 17 mars 1934 (AYUL). ↗
22. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Douala, 8 avril 1934 (AYUL). ↗
23. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Pernambuco, 1er mai 1934 (AYUL). ↗
24. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Rio de Janeiro, 12 mai 1934 (AYUL). ↗
25. *Ibid.* ↗
26. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, au large de l'État de Rio de Janeiro, 5 mai 1934 (AYUL). ↗
27. *Ibid.* pour les deux citations. ↗
28. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Buenos Aires, 25 mai 1934 (AYUL). ↗
29. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 4 juillet 1934 (archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 C). ↗
30. *Ibid.* ↗
31. « Une mission scientifique franco-belge à l'île de Pâques. M. Lavachery, conservateur adjoint du musée d'art et d'histoire de Bruxelles, en précise l'intérêt », *Petit Parisien*, 5 mars 1935, p. 3. ↗
32. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, en mer avant d'arriver au Callao, 15 juillet 1934. ↗
33. Henri Lavachery, « Mission scientifique franco-belge à l'Île de Pâques. Voyage au Pérou (2-21 juillet 1934) », *Bulletin de la Société des Américanistes de Belgique*, 17, août 1935, pp. 57-66. ↗
34. Thomas Lavachery, *Île de Pâques 1934-1935*, *op. cit.*, p. 13. ↗
35. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 56. ↗
36. *Ibid.* ↗
37. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 10. ↗
38. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 9. ↗
39. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 28-30 juillet 1934 (AYUL). ↗
40. Thomas Lavachery, *Île de Pâques 1934*, *op. cit.*, p. 11. ↗
41. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL). ↗



ill. 8 : Alfred Métraux, à bord du *Rigault de Genouilly*, regardant au loin (archives privées). 



ill. 9 : Alfred Métraux et Henri Lavachery sur le pont du *Rigault de Genouilly* faisant mine de se bagarrer (archives privées). 

## « L'ILE DE PÂQUES EST UN VIEIL OS RONGÉ <sup>1</sup> »

Si cette sombre formule fait écho au pessimisme initial de Métraux qui redoute que tout savoir ethnographique ait déjà été moissonné quand il était encore temps et qu'il ne lui reste plus qu'à rassembler les « épaves d'un grand naufrage <sup>2</sup> », elle est aussi une allusion à peine voilée à l'effroyable situation socio-historique de l'Ile de Pâques (ill. 10) qui chavira dans le néant dans les années 1860 : en neuf années, 94% de sa population furent décimés ou fuirent l'île – c'est l'une des plus tragiques pertes humaines de toute l'histoire du Pacifique <sup>3</sup>. De fait, cette métaphore, qui se décline dans le registre de la « décomposition » et de la « pourriture » <sup>4</sup>, est très présente sous la plume d'Alfred Métraux lorsqu'il raconte l'histoire de ce minuscule endroit, fascinante jusque dans la démesure de son tragique destin : « L'Ile de Pâques fut baptisée avec le sang de ses enfants et, comme si ce crime initial avait déchaîné une fatalité, elle fut pendant un siècle le théâtre des plus stupides horreurs que les Européens commirent dans les Mers du Sud <sup>5</sup>. » Il nous faut à notre tour poser quelques jalons historiques <sup>6</sup>, pour partie communs à ceux évoqués par Alfred Métraux, pour partie ignorés de lui, sans doute – il reste difficile de déterminer l'étendue de ses connaissances sur l'histoire récente de l'île et le passé personnel de certains de ses habitants –, pour mettre en perspective la situation coloniale de l'Ile de Pâques quand la mission franco-belge débarqua à Hanga Roa, et mieux comprendre comment la mission se positionna vis-à-vis de l'État colonisateur chilien, de la compagnie commerciale privée exploitant l'île, et obtint la permission d'y travailler. Il s'agira aussi de mieux saisir ce qui se joua dans sa relation à ses informateurs indigènes, l'identité et le parcours antérieur de ces derniers, afin de mieux qualifier la nature du savoir qu'Alfred Métraux engrangea auprès d'eux.

### « La tragique histoire de l'Ile de Pâques <sup>7</sup> »

Après la découverte de l'île par le navigateur hollandais Jabob Roggeveen en avril 1722, qui la baptisa « Ile de Pâques », s'ensuivirent cent quarante années de rencontres épisodiques et régulières entre explorateurs, marins et insulaires, accélérant les changements socio-politiques et religieux sur une île qui souffrait depuis au moins un siècle de conditions environnementales de plus en plus critiques. Aussi tourmentée et chaotique fût-elle, cette histoire s'écrivait néanmoins avec les Pascuans. Le cours des événements prit une tournure définitivement tragique en décembre 1862 qui fait dire à Steven

Roger Fischer que c'est à ce moment que mourut l'ancienne civilisation de l'Ile de Pâques et que naquit la moderne Rapa Nui <sup>8</sup>, dans une série de dépossessions brutales et irréversibles qui reléguèrent les Pascuans dans l'arrière-cour de leur propre histoire – mais aussi de leur territoire, au sens littéral du terme. L'année 1862, résume Alfred Métraux, « marque la fin de sa civilisation et le commencement d'une ère d'effroyables misères <sup>9</sup> ». À court de main d'œuvre bon marché, le Pérou permit à des bateaux négriers, par un tour de passe-passe juridique retors, de razzier en toute impunité des îles du Pacifique qui n'étaient pas encore la possession formelle d'une puissance impériale. C'était bien le cas de l'Ile de Pâques, trop à l'écart des grandes routes maritimes de l'ouest du Pacifique et trop petite pour présenter un réel intérêt économique <sup>10</sup>. Mille cinq cent Pascuans <sup>11</sup> rejoignirent les fonds de cale, principalement des hommes jeunes. Ils furent vendus sur le port de Callao comme ouvriers agricoles pour les plantations ou domestiques au service des maisons patriciennes. Sous la pression d'une retentissante campagne de protestation internationale menée par les missionnaires français, le gouvernement chilien abrogea les contrats de travail de cette main-d'œuvre polynésienne et ordonna leur rapatriement, fin avril 1863. Mais seule une douzaine de Pascuans qui n'avaient pas succombé au choc de la capture, à une charge de travail harassante, aux maladies ou à un régime famélique purent regagner l'île, sur les mille cinq cents capturés. L'un se trouvait être porteur de la variole, qui se répandit comme une traînée de poudre sur l'île, et faucha mille cinq cents personnes. Toute l'élite religieuse, les prêtres, les bardes, les généalogistes, tous les scribes et récitants du *rongorongo*, succombèrent, emportant avec eux leur savoir, leur culture, la richesse et les subtilités de la cosmogonie pascuane. Ce fut aussi toute la hiérarchie politique de l'île qui fut décapitée, donnant lieu à un cycle de disputes, pillages, incendies et guerres sans fin entre clans, pour savoir à qui revenaient la terre des disparus et le fruit de leurs récoltes, pour déterminer qui commandait. En 1865, « l'Ile de Pâques était agonisante – en tant que lieu, que culture, que peuple <sup>12</sup> ».

C'est dans ce contexte tendu qu'arrivèrent les premiers missionnaires catholiques dans l'île, amenant avec eux des animaux domestiques et de nouvelles plantes potagères. Leur installation sera plus aisée à mesure que les Pascuans comprendront les avantages matériels qui allaient de pair avec l'évangélisation par les *tangata hiva*, les étrangers. Les conversions allèrent bon train, grandement facilitées par les assistants catéchistes mangaréviens qui servirent de puissants relais dans l'acculturation polynésienne des Pascuans. Un embryon d'activité économique tournée vers le commerce polynésien se mit en place avec l'introduction par les missionnaires de l'élevage ovin pour vendre la laine. Les Pascuans savaient depuis peu qu'ils appartenaient au monde polynésien. Plusieurs d'entre eux, mis au contact d'insulaires des îles australes françaises au cours des raids esclavagistes dont ils avaient été

victimes, avaient découvert que l'île de Rapa était « Rapa Iti » (en tahitien : petite extrémité) tandis que la leur était « Rapa Nui », la grande extrémité, littéralement et véritablement la *finis terræ* de la Polynésie (« Te Pito 'o te Henua », en pascuan). De retour à l'Ile de Pâques en janvier 1864, ils propagèrent ce nom bientôt adopté par les 700 habitants qui restaient, après la récente épidémie de variole.

« Derrière le missionnaire qui brise les résistances indigènes, force leur soumission par des promesses de bonheur, vient cet éternel chacal : le colon européen <sup>13</sup>. » Un chacal, c'est bien ce qu'était Jean-Baptiste Dutrou-Bornier. Flairant la bonne affaire (une île en voie de désertification humaine, des terres largement abandonnées), ce marin et aventurier français, agissant pour le compte de la maison Brander, une société commerciale de plantations de cocotiers basée à Tahiti, s'installa sur l'île en avril 1868 et acheta des terres aux Pascuans, certificats de vente à l'appui pour sauvegarder les apparences de la légalité. En un an et demi, Dutrou-Bornier acquit plus des quatre cinquièmes des terres de l'île (13 237 hectares), très loin devant la petite parcelle détenue par les pères catholiques au village d'Hanga Roa (635 hectares). L'homme avait la force pour lui et n'hésita pas à y recourir : escarmouches, razzias sur Hanga Roa, destructions de récoltes, de maisons, incendies, paganisation des indigènes rassemblés autour de lui sur son ranch de Mataveri, réactivation des querelles entre clans qui prenaient le parti de l'un ou de l'autre. Son plan impliquait aussi de se débarrasser des missionnaires qui, eux, nourrissaient des ambitions plus spirituelles. Le 6 juin 1871, la mort dans l'âme, les missionnaires évacuèrent l'île avec 275 insulaires, en majorité des femmes et des enfants, pour travailler sur les propriétés foncières de la mission, à Tahiti. D'autres partirent dans les années qui suivirent en louant leur force de travail sur d'autres îles du Pacifique-Ouest. En août 1876, le « gouverneur » Dutrou-Bornier, comme il se faisait appeler, fut assassiné pour prix de sa dureté vis-à-vis des Pascuans. En 1877, il ne restait plus que 110 habitants sur l'île, plutôt âgés, le plus bas niveau jamais enregistré depuis l'arrivée des premiers habitants au VIII<sup>e</sup> siècle, dont seulement 26 femmes. (ill. 11) « Ile fantôme <sup>14</sup> » au tournant des années 1870, l'Ile de Pâques était bien en effet l'ombre d'elle-même, totalement restructurée autour du ranch pour moutons de Mataveri. De la société traditionnelle, il n'y avait guère que de maigres traces ; la dernière compétition rituelle pour déterminer qui serait le nouvel homme-oiseau eut lieu en septembre 1878, dans le plus complet néant symbolique. Vidée de son contenu, avec un seul chanteur (christianisé) au lieu d'un chœur pour fredonner les anciennes paroles, la cérémonie fut un simulacre.

Ce fut un homme d'une autre trempe que Dutrou-Bornier qui vint le remplacer, à partir d'octobre 1878. Alexander Salmon, l'un des dirigeants de la maison Brander, était un homme

d'affaires pragmatique mais aussi un leader charismatique immédiatement adopté par les insulaires, tel un Salomon moderne <sup>15</sup>. En une dizaine d'années, il modifia la configuration sociale de l'Île de Pâques qui connut une acculturation radicale, religieuse et économique. L'île devint définitivement Rapa Nui, les Pascuans un peuple polynésien. La transformation de l'île en pâturage pour moutons et bovins s'accéléra : « Les moutons erraient partout, les *ahu*s étaient détruits pour construire des murs en pierre, les troupeaux piétinaient d'anciens centres cérémoniels jadis tabous, ils se frottaient contre des moai gisants, Orongo [lieu de culte de l'homme-oiseau] commença à s'effondrer par manque d'entretien <sup>16</sup>. » Mataveri s'affirma comme le centre d'activités de l'île, procurant du travail et de la viande sur pied contre un emploi d'ouvrier agricole, ce qui enchaînait très efficacement les Pascuans à la compagnie lainière. Alexander Salmon consigna et publia ses (peu fiables) notes sur l'histoire, les us et coutumes de l'ancienne civilisation pascuane, il servit de guide aux grandes expéditions scientifiques qui visitèrent l'île dans les années 1880 (Clark, Geiseler, Thompson), il les aida à constituer des collections pour leurs musées respectifs. Tous observèrent son magistère puissant envers le peuple rapanui. Surtout, Salmon comprit très vite la fascination esthétique exercée par les anciens objets de culte, les sculptures en bois, les *rongorongo*, sur les étrangers, et favorisa activement leur marchandisation en y associant les Pascuans. Il fit passer au peigne fin les moindres recoins de l'île, ses grottes, afin de récupérer des objets ethnographiques authentiques vendus aux visiteurs, scientifiques ou amateurs, aux marins. Cette nouvelle industrie domestique de reproductions de sculptures devint particulièrement florissante. « L'enthousiasme des Rapanui à apprendre et s'adapter était tel que les visiteurs étaient souvent surpris de trouver, comme les Allemands en 1882, que les indigènes non seulement connaissaient les taux de change monétaires mais présentaient leurs sculptures sur des étagères de style européen, avec l'étiquette du prix attachée <sup>17</sup> ! »

Ce furent aussi des années de stabilisation et d'approfondissement de la présence catholique sur l'île, visitée épisodiquement par des pères missionnaires qui y installèrent des catéchistes, mangaréviens pour la plupart, faisant office de curés de la paroisse d'Hanga Roa. Alexander Salmon fit procéder au premier recensement, en février 1886, ce qui eut pour conséquence de « fossiliser les noms de famille <sup>18</sup> » qui ont toujours cours actuellement sur l'île, ces noms étant regardés comme l'équivalent fonctionnel des groupes de parenté du passé.

Mais l'Île de Pâques n'était pas aussi profitable que l'espérait Alexander Salmon : en 1888, il vendit ses terres au Chili, augmentées de la parcelle d'Hanga Roa, achetée aux missionnaires en août. Il s'ensuivit quelques années de flottement, avec une très molle tentative d'installation coloniale

chilienne qui fit long feu. L'église devint un lieu d'opposition symbolique à la présence chilienne pour le peuple rapanui ; un catéchiste mangarévien, Nikola Pakarati, en fit, pendant quarante ans, le centre de la vie sociale et du leadership rapanui, fortement épaulé en cela par l'influente Angata, qui aura un rôle déterminant dans la révolte millénariste de 1914. En 1892, un petit mouvement indépendantiste émergea, un « roi » fut élu avec le soutien d'Angata, un drapeau rapanui hissé au côté du drapeau chilien. Quatre années (1892-1896) d'un calme exceptionnel permirent au peuple rapanui de commencer à réinventer son histoire traditionnelle en intégrant avidement la culture polynésienne, la cosmogonie, véhiculées par les Mangaréviens et Mangaïens récemment christianisés venus s'installer avec les missionnaires. Le héros fondateur pascuan se trouva relégué au profit de son équivalent mangarévien Hotu Matu 'a – celui-là même dont on parlera à Alfred Métraux comme d'un vénérable ancêtre en 1934. « À une intrusion étrangère agressive répondit une réaffirmation originale, créative, de l'identité communautaire <sup>19</sup> » qui ambitionnait de reconstituer le passé de l'île avec les lambeaux de mémoire qui survivaient, de forger une nouvelle identité à un peuple durement éprouvé mais toujours réactif, à partir d'emprunts culturels massifs et de réinterprétation des valeurs indigènes plus anciennes. Cette nouvelle culture originale s'épanouit dans le cycle des mythes et légendes connus sous le nom de « cycle de Hotu Matu 'a <sup>20</sup> », qui raconte l'histoire de l'île, de son peuplement et des guerres entre clans. Elle s'exprima aussi dans une nouvelle langue véritablement rapanui, en profonde recomposition sous l'effet des multiples influences étrangères – dans les années 1910-1920, plus personne ne comprenait les quelques vieillards qui s'exprimaient en vieux pascuan : ils étaient allés mourir à la léproserie, loin du village où ils ne se sentaient plus à leur place <sup>21</sup>.

À partir de 1896 l'exploitation lainière fut remise en route selon un régime économique capitaliste intensif qui mit un terme brutal à ce répit relatif. Elle inaugura une période de plus de soixante ans au cours de laquelle le Chili, incapable de mener une politique coloniale digne de ce nom, se déchargea entièrement de ses responsabilités sur la multinationale anglaise Williamson & Balfour par un contrat, signé en 1903, d'affermage des terres qui furent entièrement dévolues au pacage pour le cheptel ovin et bovin. Jusqu'au milieu des années 1950, « Rapa Nui, c'était la Compagnie <sup>22</sup> », en aucune façon le Chili ; ce fut le règne d'un colonialisme capitaliste privé, mâtiné d'une présence institutionnelle chilienne sporadique pour faire bonne mesure. De 1902 à 1914, le manager de la Compagnie fut, de fait, le représentant politique du Chili sur l'île, détenant le monopole de la violence légitime, contre laquelle les Pascuans étaient sans recours.

Les années 1896-1902 furent particulièrement répressives : tous les Pascuans furent regroupés à Hanga Roa et Moeroa avec interdiction de vaquer librement sur le reste de l'île à moins d'être

accompagné par quelqu'un de la Compagnie ou que ce soit la saison de la tonte. Tous les autres hameaux furent vidés pour laisser place nette aux moutons ; il leur fut ordonné d'ériger des clôtures et des murs en pierre sèche pour parcelliser le territoire pour les besoins de l'élevage, ce qui entraîna la destruction des champs de cultures vivrières – et, accessoirement, la destruction de très nombreux *ahu*s, plates-formes cérémonielles, et lieux de culte. Ils furent aussi contraints de construire une enceinte en pierre de trois mètres de haut autour des mille hectares alloués à leurs maisons et à leurs potagers à Hanga Roa, qui les séparait totalement du reste des pâturages <sup>23</sup>. Oublié, « le petit royaume polynésien » de jadis, déplore Alfred Métraux, n'était « plus qu'une ferme administrée par des Écossais sans imagination et par de vagues officiers chiliens à demi exilés dans cette minuscule colonie. Les Pascuans de jadis se vêtirent à l'euro-péenne, s'efforcèrent d'oublier le passé. Ils ne conservèrent de leur ancienne civilisation que les horribles curiosités dont ils alimentent les bazars chiliens. Ce fut plus que la décadence : la pourriture dans une misère vulgaire <sup>24</sup>. »

Quelques tentatives de révolte entre 1898 et 1902 engendrèrent une dure répression. L'Île de Pâques ressemblait bien à une « colonie pénitentiaire » ; « jamais auparavant la population de l'île n'avait été réduite à pareille servitude » <sup>25</sup>. L'église d'Hanga Roa était l'unique lieu qui ne fut pas inféodé à la Compagnie. Les Pascuans comprirent, à leurs dépens, que leur île ne leur appartenait plus. Les *tangata hiva* (étrangers) s'étaient définitivement installés. L'identité même de chaque Pascuan, n'était plus définie seulement par l'appartenance à une communauté locale, à un lignage, un clan, mais par une échelle qui graduait les rapports entretenus avec la Compagnie entre « nantis [relatifs] et démunis » en se référant au revenu, au travail (permanent, semi-permanent, saisonnier, en nature, aucun) qu'ils pouvaient espérer recevoir d'elle <sup>26</sup>. Et cela ne concernait pas plus d'une quarantaine de personnes.

Pour les besoins du ranch, la Compagnie Williamson & Balfour transforma radicalement le paysage, la faune, la flore, en introduisant de nouvelles variétés ; elle démembra l'île en transformant les monuments anciens en carrières pour bâtir paddocks, corrals et murets. Elle construisit des bâtiments, des voies d'accès à et sur l'île, réglementant la circulation ; elle emmura le village. Sa puissance impériale allait jusqu'à coloniser, sans violence, l'intimité des Rapanui. Ses employés, écossais et chiliens (le manager, les contremaîtres, les bergers), prenaient femme sur l'île, accroissant le métissage de la population rapanui, faisant circuler leurs revenus dans l'économie de l'île qui se monétarisa un peu, mais permettant aussi à leur foyer de s'établir à Mataveri, au ranch. De nombreuses femmes d'Hanga Roa préféraient le commerce amoureux avec les étrangers, plus doux, plus attentionnés, plus

généreux <sup>27</sup> diront-elles ouvertement à Alfred Métraux lorsqu'il évoquera le sujet avec elles. Pourtant, à la fin de leur contrat, ces hommes abandonnaient femme et enfants sur l'île et retournaient sur le continent ou en Écosse, n'envoyant guère de nouvelles, encore moins de l'argent. Pour autant, pas plus que leurs femmes, ils n'étaient mal jugés par la communauté rapanui. Ce sera le cas pour la principale interlocutrice féminine d'Alfred Métraux, Victoria Rapahongo Tepuku, belle jeune femme de lignée royale, que le manager Henry Percy Edmunds prit comme concubine en 1914, alors qu'elle n'avait qu'une quinzaine d'années. Cette liaison amena l'explorateur William Scoresby Routledge à trouver « cette cohabitation d'un "administrateur" avec une "indigène" de mauvais goût et inefficace d'un point de vue bureaucratique <sup>28</sup> »... Ce jugement négatif et méprisant est la parfaite illustration des travaux d'Ann Laura Stoler qui montrent à quel point le contrôle de la sexualité interraciale était au cœur des politiques impériales, tant le danger qu'elle faisait peser sur les catégorisations raciales et statutaires était redouté, avec le problème des enfants métis, en particulier <sup>29</sup>.

Si « Rapa Nui, c'est la Compagnie », on comprend l'importance du manager dans ce système qui faisait reposer les compétences gestionnaires et administratives, politiques, sur le même homme. De tous les managers, ce fut précisément Henry Percy Edmunds qui allait rester le plus longtemps sur l'Ile de Pâques, de 1908 à 1933. Il avait été marchand d'art en Europe, et avait beaucoup voyagé. À la manière d'Alexander Salmon, il fit rechercher par des Rapanui des objets ethnographiques authentiques qu'il vendait à des collectionneurs britanniques, tout en faisant fabriquer par des villageois des reproductions qui étaient vendues en Angleterre, stimulant le développement d'ateliers de sculpteurs modernes. Une fois bien établi sur l'île, il apprit des rudiments de rapanui et repéra les hommes qui comptaient dans le village. Il fit du Pascuan Juan Tepano son contremaître. Les travaux récents permettent de mieux éclairer la personnalité complexe et fascinante de cet homme « *between worlds* », comme aurait pu le dire de lui Frances Karttunen <sup>30</sup>. Né vraisemblablement en 1872, Juan Tepano était un homme d'une remarquable intelligence, sage, à la beauté ténébreuse. Il avait eu une expérience directe des rapports de force dans lesquels étaient emprisonnés les Rapanui, entre le Chili, la Compagnie et les missionnaires et avait appris l'art de composer avec les étrangers. Il « savait dans quelle direction soufflait le vent, toujours de Mataveri <sup>31</sup> » et ce que signifiait être un survivant. Déjà *jefe* du village depuis 1901, c'est-à-dire représentant des Rapanui, il fut institué « cacique » par le manager en 1902 afin de servir d'intermédiaire entre la Compagnie et les Pascuans, au nombre d'environ 240 habitants. Outre des pouvoirs de police, il disposait du droit d'aller et venir à sa guise dans toute l'île – rare privilège qui lui attirait de nombreuses jalousies <sup>32</sup>. C'est ce même homme qui

joua un rôle crucial d'interlocuteur privilégié auprès des savants et explorateurs qui se succéderent à partir de 1914, Alfred Métraux et Henri Lavachery y compris. Son rôle de contremaître le plaçait dans une position intenable puisqu'il était censé défendre les intérêts contradictoires de la communauté rapanui, de la république chilienne et de la Compagnie. Tepano resta en poste jusqu'au début des années 1920, quand arriva un contremaître professionnel requis par la Compagnie pour intensifier la production lainière.

### **Un jalon de l'histoire pascuane et des études rapanui : l'expédition du *Mana* (1914-1915)**

Dans cette île coupée du reste du monde, les visites des explorateurs et des scientifiques laissaient une empreinte durable. « En contrepartie de main-d'œuvre, de guides, du transport et de la nourriture, les expéditions scientifiques ne procuraient pas seulement de l'argent liquide et des biens manufacturés, mais aussi des informations tout autant sur la marche du monde que sur l'histoire même de l'île – à partir des relations de voyage européennes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles – que la tradition orale avait depuis longtemps oubliée<sup>33</sup>. » De ce point de vue, l'expédition du *Mana*, menée par les époux Routledge, constitue un jalon dans l'histoire de l'Ile de Pâques voire, pour les historiens anglophones, « un événement d'une importance historique<sup>34</sup> ». Installée sur l'île du 29 mars 1914 au 18 août 1915, Katherine Routledge, originaire d'une riche et influente famille quaker, diplômée d'Oxford et très proche du professeur d'anthropologie Robert Ranulph Marett, mena des recherches archéologiques et ethnographiques très importantes, les premières de cette ampleur<sup>35</sup>. Elle développa une relation privilégiée avec Juan Tepano, qu'elle forma comme informateur, lui enseignant « ce que la vérité scientifique et la précision signifiaient ». Elle reconnaissait volontiers que sans sa présence cruciale d'interprète et de guide auprès des insulaires les plus âgés qu'il connaissait bien, elle n'eût rencontré aucun succès dans ses entretiens ni rien appris de la bouche des Pascuans eux-mêmes<sup>36</sup>. En 1914, il restait encore une douzaine de personnes qui avaient connu l'époque des rafles négrières de 1862. De fait, avec le recul, la liste d'informateurs de Katherine Routledge s'apparente au « "Who's who" de *koruhua* [anciens] maintenant légendaires<sup>37</sup> », dernières voix authentiquement pascuaines dont les paroles furent rapportées et conservées jusqu'à aujourd'hui. À partir de janvier 1915, Tepano accompagna Katherine Routledge dans tous ses travaux et enquêtes. Il fut, écrit-elle dans son livre, *The Mystery of Easter Island*, son « gardien [watchdog] » qui lui permettait de travailler sereinement en la protégeant des trop nombreuses sollicitudes envahissantes des Pascuans. On trouve dans ses notes de terrain, ses carnets, de nombreux dessins et notes de la main de Tepano, preuve de leur intimité au

travail et de la confiance qu'elle avait mise en lui, en ses compétences. « Il prenait un réel intérêt à ce travail, apprenant au fil des conversations beaucoup de choses nouvelles sur l'île et, à la fin, il déclara triomphalement que « Mam-ma sait maintenant tout ce qu'il il y a à savoir sur l'île <sup>38</sup>. »

L'expédition du *Mana* n'eut pas que des retombées scientifiques. Avec un sens inimitable de la formule, Katherine Routledge introduisit ainsi son chapitre « A Native Rising » : « we were left back on the island with statues and natives. The statues remained quiescent, the natives did not <sup>39</sup>. » De fait, la présence de l'expédition fut l'étincelle qui alluma le brasier du ressentiment rapanui vis-à-vis de leur domination par l'exploitation lainière, et de leur réclusion sur leur propre île. Et il ne pouvait que partir de l'église, bastion de la résistance rapanui, et d'une réinterprétation syncrétique du catholicisme missionnaire avec la cosmogonie rapanui et ses revendications identitaires. La révolte, qui prit la forme d'un culte millénariste, fut menée par la prophétesse Angata qui avait des visions de Dieu et galvanisait autour d'elle une cinquantaine d'hommes jeunes, avec l'appui du diacre Nikola Pakarati. De fin juin à début août 1914, la situation fut extrêmement tendue entre Mataveri et Hanga Roa. Le peuple rapanui revendiquait ses droits sur la terre, les animaux, les propriétés de la Compagnie et les biens de l'expédition du *Mana*. Le drapeau rapanui (imitation du drapeau français en mémoire des missionnaires évangélisateurs et bienfaiteurs vénérés par les Pascuans) fut hissé, ce qui n'était pas arrivé depuis près de vingt ans. Les vols de bétail, sous la protection du rosaire, bénis par Dieu, se multiplièrent, et les ripailles nocturnes aussi, tout comme le pillage des magasins de Mataveri. Brisant l'interdit, les Pascuans se promenèrent librement sur leur île – c'était la première fois pour un bon nombre d'entre eux. Lorsqu'une délégation rapanui vint la visiter pour lui présenter des offrandes et l'honorer d'une lecture de la Bible, Katherine Routledge, comprit, quoique terrifiée, qu'Angata, dont la piété et le mysticisme, en résonance avec sa propre ferveur religieuse, l'impressionnait, voulait la rallier à sa cause et qu'il s'agissait bien d'une guerre d'indépendance <sup>40</sup>. L'arrivée d'un navire de la marine militaire chilienne, qui avait pris ombrage de la toute-puissance d'une multinationale anglaise sur le sol chilien, mit facilement fin à la révolte. Les Pascuans firent bon accueil à leur intercession et convainquirent le commandant chilien de séparer les fonctions commerciales de manager et d'administrateur colonial et de les confier à un Chilien. Excepté cette relative avancée, les choses en restèrent là, figeant l'île de Pâques dans un *statu quo* forcé. Confronté à une virulente campagne de presse en faveur des Pascuans sur le continent, le gouvernement verrouilla même encore plus l'île : maintien de la juridiction de la marine militaire ; interdiction aux Pascuans de la quitter ; surveillance étroite des visites étrangères ; exigences illusoires et disproportionnées vis-à-vis de la Compagnie d'assurer le bien-être des insulaires.

Ne pouvant s'en prendre à la Compagnie, les Pascuans trouvèrent un bouc émissaire : Tepano, resté en retrait des rebelles, fut accusé de capter les bénéfices de son statut auprès de la Compagnie. Il décida de quitter Hanga Roa et rejoignit le camp Hotu Iti, où il accentua sa collaboration avec Katherine Routledge et on peut aussi supposer qu'il s'éloigna de Mataveri et d'Emunds. Sa passion pour les travaux de cartographie de Katherine Routledge fut peut-être sa façon de se réconcilier avec son peuple, d'appuyer leurs revendications ancestrales, leurs droits de propriété sur la terre, qui avaient été au cœur des doléances pendant la révolte. En effet, Katherine Routledge s'était lancée dans une tentative ambitieuse de reconstitution de l'ancien territoire pascuan, en cherchant à localiser et nommer les lieux, les villages, les hameaux, les *ahus*, tous les sites cérémoniels, et d'attribuer ces propriétés à un clan, une famille, dont elle voulait établir la généalogie <sup>41</sup>. Tepano lui fut d'une aide précieuse, ils cherchèrent ensemble les pierres de bornage, il interrogea avec elle les anciens, consigna par écrit la liste des noms des clans, des familles, acquérant peut-être un nouveau lustre auprès des Rapanui en engrangeant un savoir collectif utile à la communauté. Mais cette proximité de Tepano avec des étrangers le coupait du reste de sa communauté, suscitant l'envie, même s'il redistribuait une partie de ses revenus aux anciens du village. Du reste, le sort de Tepano ne lui est pas propre ; c'est le lot commun à ces personnalités exceptionnelles écartelées entre deux mondes, passerelles entre leur société agonisante et la société impérialiste qui impose ses conditions. Conscient de l'oppression de son peuple, Tepano avait précédemment cherché à se construire une vie ailleurs, au Chili, comme soldat. À n'en pas douter, les humiliations qu'il y avait subies, le rappelant à son statut d'indigène forcément arriéré, l'avaient vraisemblablement ramené chez les siens, à un moment où son peuple tentait de reprendre le contrôle de sa destinée. Mais le rapport de force ne pouvait pas être inversé, sa société était trop faible, démunie. Et les étrangers venus s'établir sur l'île, ou de passage, avaient inévitablement besoin d'interprète, d'intercesseur, d'intermédiaire, rôle dans lequel ses dons trouvaient à s'employer. Son père, déjà, avait servi de guide en 1886 à l'officier-payeur William Thompson <sup>42</sup>, qui mena les premières recherches archéologiques (à la dynamite...) sur l'île et ramena de splendides objets au musée de Washington, dont deux *rongorongo*. Tepano y trouva sa subsistance, un statut, de la reconnaissance, voire une complicité avec certains d'entre eux, certes toute relative. Mais le prix à payer pour cette distinction s'inscrivit durablement dans les mémoires familiales puisqu'en 1988 encore, dans une publication à usage communautaire établissant la généalogie des familles pascuanes et leurs droits fonciers sur l'île, le Conseil des chefs Rapanui affirmait que « Tepano avait été très négatif pour les Pascuans <sup>43</sup> »... La personnalité hautaine, moralisatrice, autoritaire, de Tepano – il était le *jefe* du village – n'est pas non plus étrangère à ce jugement. Frances Karttunen le dit bien :

« Peu de personnalités de ce type étaient faciles à vivre, que ce soit en public ou en privé. Les cinq derniers siècles ont connu des tragédies épouvantables, et ces individus furent de ceux qui incarnaient ces tragédies, en avaient été témoins [ou] en rendaient compte. Talentueux et fascinants, ils étaient aussi meurtris, couturés de cicatrices <sup>44</sup>. »

Katherine Routledge quitta l'Île de Pâques en août 1915, sans avoir pu proprement faire ses adieux à ses informateurs privilégiés, à son compagnon de travail Tepano. « Déjà marginal d'une certaine façon dans le monde où il était né, rendu encore plus marginal par son association avec des étrangers, accablé par la jalousie et la suspicion des autres, d'une façon ou d'une autre [il dut] souffri[r] du choc additionnel de l'abandon après services rendus <sup>45</sup>. » Quelques années plus tard Tepano perdit son poste de contremaître auprès de la Compagnie, au profit d'un Écossais. Mais le fait d'avoir été l'interlocuteur privilégié de Katherine Routledge avait définitivement changé le cours de sa vie, il devint un informateur professionnel, une autorité sur la culture traditionnelle pascuane, reconnu par les membres de sa communauté mais aussi bien au-delà puisque « sa réputation s'étend[ait] jusqu'au Chili. Avant mon départ », se souvenait Alfred Métraux qui avait fait halte à Santiago, « on me l'avait désigné de tous côtés comme le meilleur informateur <sup>46</sup>. » En 1923, l'universitaire néo-zélandais John Macmillan Brown passa quelques semaines sur Rapa Nui et, dès son arrivée, il se mit en quête de Tepano qu'il présenta dans son livre comme son « guide, philosopher and friend ». Pas un savant dans les années ultérieures qui ne fit appel à ses services, que ce fût Alfred Métraux et Henri Lavachery, ou bien encore le père Sebastian Englert. « Il était l'histoire vivante, le Baedeker de l'Île <sup>47</sup> », savait Métraux avant même de l'avoir rencontré.

Et pourtant, c'était bien le même homme qui, dans sa jeunesse, avait refusé d'apprendre à écrire et lire le *rongorongo* quand le vieux Tomenika lui avait proposé de lui transmettre les bribes de savoir qu'il tenait de son grand-père. Il n'avait alors que mépris pour ce symbole d'un temps révolu, préférant plutôt acquérir un vernis européen <sup>48</sup>. Le passage de Katherine Routledge sur l'île modifia radicalement son attitude vis-à-vis des choses du passé de son peuple, elle valorisa sa culture, la rendit intéressante aux yeux mêmes de Tepano. Par la suite, il ne céda jamais à la facilité du mensonge pour apaiser l'insatiable curiosité des étrangers sur la signification du *rongorongo*, ce fut bien le seul domaine dans lequel il se déclara toujours ignorant. Mais il ne fut pas dit que Tepano rejettait Tomenika une seconde fois. Avant de mourir à la léproserie, Tomenika lui léguait ses outils de sculpteur, son herminette – et cette fois, Tepano se sentit investi du talent, du *mana*, du vieux sculpteur dont il chérissait la mémoire, culpabilisant peut-être de l'avoir éconduit. « Il ne voulait la [son herminette] confier à

personne. Les bons outils sont rares à l’Île de Pâques. Mais celui de Tepano était un outil magique...

“ Avant de l’avoir, expliqua-t-il à Henri Lavachery et Alfred Métraux, je ne savais pas sculpter, et maintenant... ” Il nous montra fièrement une statuette qu’il terminait <sup>49</sup>. » « Tepano ne doute pas du génie que lui insufflent ses instruments magiques » raconte Henri Lavachery, il a même dans Hanga Roa « la réputation d’un grand tailleur d’images » <sup>50</sup>, développant un style très personnel. Après avoir été une autorité politique, professionnelle, Tepano acquit donc un nouveau type d’autorité, celle du savant autochtone et de l’artiste, qu’on pouvait moins facilement lui contester, parce qu’il s’agissait d’une incarnation idiosyncrasique. À sa mort, en 1947, ses enfants prirent sa relève : Amelia devint une autorité respectée sur les traditions et coutumes, et Jorge travailla auprès des archéologues venus fouiller les sites <sup>51</sup>.

### « L’Île de Pâques est la plus malheureuse des colonies du Pacifique <sup>52</sup> »

Un an avant l’arrivée de la mission franco-belge, le manager Edmunds quitta l’Île de Pâques avec son contremaître. Ils furent remplacés par d’autres Écossais, Murdoch Smith (qui vint avec sa jeune épouse...) et un autre administrateur, W. B. Cater. Le bateau de la Compagnie venu les chercher ne voyageait malheureusement pas à vide ; il amena la pire épidémie de grippe (*kokongo*) qui ait frappé l’île depuis des années. Une trentaine de Pascuans succombèrent. La même année, le Chili devint légalement le seul propriétaire de l’Île de Pâques ; il mit près de trois ans à négocier un nouveau contrat avec la compagnie Williamson & Balfour qui satisfasse les deux parties – il n’y en avait pas de troisième, les Pascuans n’ayant pas droit à la parole. « L’Île de Pâques était tristement célèbre pour être la colonie du Pacifique la plus mal administrée <sup>53</sup> », opinion partagée par Alfred Métraux. Mais les Pascuans avaient fini par s’accommoder de la présence de la Compagnie, qui n’avait que très peu de personnel étranger sur l’île (deux, trois personnes), preuve que la situation était largement « pacifiée » – excepté le meurtre d’un berger corse dans les années 1920, détesté de tout le village par sa cruauté et dont l’assassinat semble avoir été décidé collégialement, Nikola Pakomio, le fils d’Angata, étant, pour la circonstance, le bras armé du village. Encore largement une économie de subsistance grâce aux soins dont étaient entourés les jardins, la seule industrie véritable de l’île était la fabrication de statuettes. Les nouveaux goûts importés par les visiteurs et le personnel étranger de la Compagnie avaient néanmoins altéré les besoins, les désirs des Pascuans, qui entrèrent un peu dans l’économie marchande et monétaire pour les satisfaire, ce qui assurait une dépendance certaine envers la Compagnie, unique employeur de l’île, et son magasin.

« En 1935, date de notre séjour, l'Île de Pâques était sans doute la plus malheureuse des colonies du Pacifique. Tous les autres Polynésiens se sont adaptés à la vie moderne et une espèce de *statu quo* s'est établi entre eux et leurs conquérants. L'Île de Pâques était abandonnée à elle-même et ne recevait d'autre aide que celle que les agents de la Compagnie voulaient bien donner à ses employés. Au Chili, son nom ne servait qu'à aviver de sordides querelles<sup>54</sup>. » Les opinions de Métraux et Lavachery sur cette double colonisation (la Compagnie, le Chili) sont contrastées. Il n'est pas sûr que la première soit plus à blâmer que le second, le plus coupable aux yeux de Métraux, dans la mesure où il n'assume pas les devoirs que lui commandent les droits qu'il s'est autoritairement octroyés sur ce triangle rocailleux. Si, chez Métraux, comme on l'a vu plus haut, la colonisation comme phénomène historique est très négativement perçue parce qu'elle est destructrice et violente, le cas très particulier de l'Île de Pâques contemporaine appelle de sa part un jugement plus nuancé et pragmatique devant une situation de fait qu'il ne peut que constater. Henri Lavachery est peut-être implicitement plus dur vis-à-vis de la Compagnie, entreprise capitaliste, qu'Alfred Métraux dont les terrains et l'expérience directe en Bolivie, en Argentine, pays de colonisation intérieure alors très répressifs envers leurs populations amérindiennes, l'ont défavorablement prédisposé envers les gouvernements sud-américains et leur duplicité. Par le biais de questions très inquisitrices et offensives sur les salaires, le système de dépendance créé par le monopole de fait du magasin, l'enchérissement des prix, le cantonnement des indigènes, il offre en fait au manager de la Compagnie une tribune pour rétorquer à la campagne de diffamation très agressive menée au Chili depuis des années contre la Compagnie. Les salaires sont fixés par le gouvernement chilien (40 000 pesos de salaires sont versés annuellement aux Pascuans), la Compagnie vend les produits prix coûtant, les prix connaissent la même inflation galopante que sur le continent, crise économique mondiale oblige, les indigènes sont « parqués » parce qu'ils ne respecteraient pas la propriété privée de la Compagnie et voleraient trop – fidèles en cela à leur réputation de chapardeurs véhiculée par les voyageurs, dont La Pérouse... En 1933, les Pascuans avaient volé 3 000 moutons (sur les 40 000 que compte le cheptel ovin, sans compter les 600 bovins et 350 cochons). « Il y a deux jours, ils sont entrés dans la ferme et ont razzié tous les bétiers que nous avions séparés dans l'enclos que vous avez sous les yeux. [...] Un mois avant votre arrivée, ils ont crocheté la porte de notre magasin et l'ont vidé complètement : je n'ai plus de sucre, plus de savon, plus de tabac, et le prochain navire arrivera dans six mois. Je puis vous donner le nom de tous les coupables. Il n'est pas un gosse dans le village qui ne les connaisse, mais comment sévir<sup>55</sup> ? » De fait, ni les gardiens ni la police, composée entièrement d'éléments indigènes, liés d'une façon ou d'une autre aux voleurs, ni le *subdelegado* chilien, ne sévissent jamais contre les leurs. Délibérément généreux envers la parole

du manager, semble-t-il, Alfred Métraux lui fait dire : « Ce qui m'indigne ce n'est pas l'attitude des indigènes à notre endroit, mais l'hypocrisie dont nous sommes victimes. Le Chili ne fait rien pour les indigènes. Il s'en désintéresse complètement. Nous cherchons à remplir nos engagements loyalement ; nous cherchons à être humains et le résultat est que l'on nous accuse d'abus que nous cherchons précisément à éviter<sup>56</sup>. »

Cette mise au point certes partisane permet néanmoins de restaurer une marge de manœuvre salvatrice aux Rapanui de 1934 et de prendre un peu de distance vis-à-vis d'un discours uniquement victimaire et misérabiliste qui cantonnerait la population indigène dans un statut totalement passif alors que la violence a, heureusement, beaucoup régressé depuis une vingtaine d'années, et que la population a appris à détourner partiellement le système à son profit. Le vol de bétail est ainsi très valorisé chez les Pascuans, qui s'en enorgueillissent, tournant en dérision le personnel de la Compagnie qui est impuissant à l'enrayer. On se raconte comme de bonnes plaisanteries les mensonges des braconniers pris en flagrant délit sur les terres interdites, leurs astuces, leur ingéniosité pour s'emparer des moutons en un éclair<sup>57</sup>. On comprend alors que « la plupart des Rapanui ont développé un système d'adaptation efficace leur permettant de basculer à volonté entre le monde rapanui et celui de la Compagnie. Ceci dit, la plupart des Rapanui étaient presque toujours volontaires pour participer aux activités de la Compagnie – ou ils étaient envieux s'ils n'avaient pas été choisis. Parce qu'il n'y avait pas d'alternative à la vie de la Compagnie<sup>58</sup>. »

Mais personne ne peut s'abstraire de la situation coloniale, les scientifiques moins que les autres puisqu'il leur faut bien obtenir des autorisations, de l'aide logistique pour mener à bien leur mission, l'autorisation d'employer des insulaires pour les assister. Dans un territoire aux dimensions si réduites, entièrement remodelé, façonné par les navigateurs européens, les missionnaires, les exploitants agricoles, il est totalement chimérique de penser pouvoir échapper à cette logique coloniale, inscrite dans les lieux mêmes de l'Île de Pâques. Sur « ce coin de terre oublié de Dieu<sup>59</sup> », qu'il est impossible de se représenter tel qu'il était avant 1862, on n'échappe pas à un clivage topographique du type lieu des dominants/lieu des dominés – les ethnographes vont demeurer chez les dominants, c'est une affaire entendue. Comme tous leurs prédécesseurs, en débarquant à l'Île de Pâques, Alfred Métraux et Henri Lavachery passèrent en effet leurs premières nuits à Mataveri, à l'invitation du manager de Williamson & Balfour. D'ailleurs, « cette proposition va à la rencontre de notre désir<sup>60</sup> », précise Lavachery. Mataveri, lieu du pouvoir colonial de la Compagnie depuis Dutrou-Bornier, enclave écossaise en terre rapanui, sera leur base, leur point de départ. Quand Alfred Métraux reviendra

poursuivre son enquête ethnographique à Hanga Roa, village créé par les missionnaires, il s'installera de nouveau à Mataveri. Bizarrement, et c'est assez dérangeant, ni Henri Lavachery ni Alfred Métraux n'évoqueront le mur encerclant le domaine d'Hanga Roa, parlant plutôt de fils de fer barbelés, qui avaient peut-être commencé à remplacer les murs qui tombaient en ruine mais qui devaient quand même être encore debout à de nombreux endroits. Les missionnaires eux-mêmes choisirent Hanga Roa parce que c'était le lieu d'élection des navigateurs occidentaux pour mouiller, alors que ce n'était pas un lieu habité, prisé par les indigènes, car il était trop dangereux, on ne pouvait y pratiquer la pêche traditionnelle en surface en sautant d'un rocher à l'autre. C'est l'un des rares endroits en eaux profondes qui permet d'ancrer les navires, avant de franchir en chaloupe l'énorme barre qui bloque l'accès à la grève. La digue, les quais de débarquement, furent aménagés à partir des pierres arrachées aux constructions traditionnelles, comme ce fut le cas en 1932 quand le monumental *ahu* Tautira fut détruit à la dynamite pour construire la digue...

#### « Des boucaniers qui auraient saisi un galion espagnol sans combat<sup>61</sup> »

Au demeurant, cette question de la dépréciation archéologique revient à plusieurs reprises sous les plumes d'Alfred Métraux et d'Henri Lavachery dans la mesure où elle rejoint, d'une façon contournée mais significative, la mission impérieuse assignée aux deux hommes : constituer des collections archéologiques et ethnographiques pour leurs musées respectifs. Depuis cinquante ans, les sites cérémoniels, l'habitat traditionnel, font office de dépôt de matériaux de construction pour les besoins de la Compagnie lainière. Les Pascuans eux-mêmes débitent des cubes de pierre dans les *moai* pour leurs sculptures, comme les paysans français pouvaient se servir dans les ruines des châteaux, après la Révolution. Il faut dresser l'oreille à ces affirmations d'Henri Lavachery : « Les monuments de l'Île de Pâques ont bon dos, comme on va voir. La dernière chose à quoi on songe est de les conserver<sup>62</sup> » ; « L'ancienne Île de Pâques se détruit sous l'œil indifférent des Chiliens<sup>63</sup> ». Pour qui sait lire entre les lignes, c'est le coup de pied de l'âne qui riposte au Chili, propriétaire souverain de l'Île de Pâques et de toutes ses possessions. C'est le moment de se demander comment les autorisations de travailler sur l'île ont été obtenues, ce qu'elles permettaient. À consulter les archives et à lire les ouvrages de Métraux et Lavachery, on perçoit un certain malaise, le souci des deux hommes de plaider leur cause. Cet embarras remonte à loin, à la conception de la mission par Paul Rivet. Dans un premier temps, ce dernier contacta d'abord la compagnie Williamson & Balfour, pensant qu'il serait plus facile de s'entendre avec elle, mais cette dernière tarda à répondre. Pressé par Henri Lavachery, lui-même talonné par sa

hiérarchie, il lui précise : « J'aimerais le patronage du Chili mais redoute la collaboration scientifique. Il faut obtenir l'un sans se voir imposer l'autre. C'est capital et essentiel pour la réussite<sup>64</sup>. » Rivet a contacté le consul de France au Chili en mars 1933 pour lui demander d'intercéder auprès des autorités compétentes pour obtenir l'autorisation d'envoyer une mission. Ce dernier a peut-être essayé de lui faire comprendre que le sujet de l'Île de Pâques était très sensible pour le patriotisme chilien depuis des années, avivé par les prises de position de l'évêque de Santiago pour combattre l'exploitation lainière anglaise et défendre le sort des Pascuans, soutenu par les nombreuses campagnes de presse qui ont cristallisé en vain les antagonismes, souligné l'immobilisme du gouvernement. On comprend aussi que Rivet veut garder la haute main sur la mission, son déroulement, ses objets d'enquête, les lieux de fouilles – et le partage des collections, c'est capital pour le Musée d'ethnographie du Trocadéro. Il écrit à Lavachery que « pour les Chiliens, la discréction la plus absolue s'impose. Je pense qu'on doit leur parler d'une mission d'histoire naturelle pour ne pas éveiller leur jalousie<sup>65</sup> ». Dans un premier temps, Henri Lavachery s'incline devant la décision de Rivet. Mais la question ne peut décentrement pas en rester là. Elle est à nouveau débattue et, cette fois, c'est Lavachery qui est à la manœuvre pour trouver un arrangement, le Chili étant l'un des rares pays où Paul Rivet ne se soit pas rendu. Il contacte personnellement l'ambassadeur chilien à Bruxelles, Rivet laisse faire. « Pour le Chili, j'ai parlé dans le temps d'une expédition archéologique dans l'île au ministre [plénipotentiaire chilien] à Bruxelles qui m'a promis tout son appui. Il ne serait pas possible de leur faire croire qu'il ne s'agit que d'histoire naturelle. Nous ne pourrions du reste enlever une statue, deux statues, sans que le gouverneur-garde-champêtre de l'île ne s'en aperçoive. Mais nous pourrions demander l'autorisation pour les statues et ne parler pour le reste que de relevés des monuments, mesures, photos, estampages, etc., en glissant sur la question fouilles<sup>66</sup>. » Rivet emboîte le pas, rédige un projet de lettre de « demande d'un appui moral au gouvernement chilien », qu'il envoie à Lavachery. Ils obtiennent l'autorisation officielle de « chercher et de réunir les documents » utiles à leur mission scientifique, l'ambassadeur chilien à Bruxelles leur « est tout acquis » et défend « le sérieux de la mission »<sup>67</sup> contre ses détracteurs dans les colonies chiliennes en France et en Belgique, lorsque les articles annonçant le départ de la mission se multiplient dans la presse parisienne et prennent parfois une tonalité impérialiste un peu trop triomphante, comme si l'île s'offrait à qui voulait la prendre... Pour ne pas être en reste, l'université du Chili forme dans la précipitation une « Commission d'étude de l'Île de Pâques » et planifie sa propre expédition scientifique pour 1935. Sur les trente scientifiques qui devaient y participer, seuls deux (un géologue et un linguiste en la personne du père capucin Sebastian Englert) feront le déplacement, l'université n'ayant pas les moyens d'un tel projet<sup>68</sup>. Alfred Métraux, quant à lui, passe début juillet

1934 une semaine à Santiago du Chili, pour les achats et les formalités administratives. Il voit toutes les personnes possiblement impliquées, l'évêque, le président de la République, les ministres, les collectionneurs, les personnalités scientifiques, le représentant de la Compagnie, etc. ; il se rend au musée des sciences naturelles, à la Bibliothèque nationale<sup>69</sup>. Pour faire bonne mesure, un médecin, le dermatologue Israël Drapkin est adjoint par le Chili à la mission, afin de procéder à un bilan sanitaire de la population et documenter l'emprise de la lèpre avant de tenter de l'endiguer. Métraux le charge également de réunir les collections d'histoire naturelle pour le Muséum français, de faire une étude des groupes sanguins<sup>70</sup>.

Comme prévu, ce sont les marins du navire-école belge le *Mercator* qui, avec l'aide de nombreux assistants pascuans rémunérés, vont procéder au travail de collecte le plus difficile techniquement et symboliquement : l'enlèvement des statues, deux *moai*, l'un pour la France, l'autre pour la Belgique. Cet exploit technique est très abondamment documenté par des photographies, un petit film, il a fait l'objet de nombreux récits de la part de plusieurs marins, d'Henri Lavachery<sup>71</sup> (doc. 17). Dans son chapitre « Les derniers jours à l'Ile de Pâques », qui disparaîtra de la version ultérieure de 1951, Alfred Métraux, dans un style très direct, consacre également plusieurs pages à cet épisode, preuve que « quand on apprit au Chili l'enlèvement de la statue, ce fut autre chose. Des gens qui auraient été particulièrement indifférents à l'anéantissement de l'Ile de Pâques et de ses habitants versèrent des larmes sur la statue ravie. Nous avions privé le Chili de son plus beau fleuron de gloire ; la patrie était appauvrie par la basse avidité des étrangers. On décrivit en un style ébouriffant notre débarquement, baïonnettes au canon, le Gouverneur flicé, les indigènes obligés par la force brutale à céder les dieux chéris de leurs ancêtres. Voilà le récit fidèle de ces événements tels qu'ils se passèrent dans le monde du réel [...]<sup>72</sup>. » La consternation de l'opinion publique chilienne fut telle qu'elle précipita le classement de l'Ile comme parc national et monument historique, dès octobre 1935. Ceci dit, en dépit de ce classement, c'était toujours la Compagnie qui dictait sa loi. Il n'y eut aucune restauration d'*ahus*, aucun sauvetage archéologique, pas de plan de reforestation, on procéda simplement à l'inventaire des ruines, une interdiction de fouilles fut édictée. En fait, le gouvernement chilien procéda à « une manœuvre de relations publiques qui ne déboucha sur rien de concret. Le parc national resta un "parc de papier" jusqu'en 1968<sup>73</sup>. » Cela changea néanmoins définitivement la donne pour les missions scientifiques ultérieures ; plus aucun *moai* ne quittera le sol pascuan, chilien, après 1935.

À l'origine, rappelle Alfred Métraux, « nous étions tenus d'emporter une statue en France. Le projet ne me souriait guère. Je connaissais trop le caractère jaloux des Sud-Américains pour ne pas

croire que cet enlèvement n'eût des répercussions fâcheuses. À vrai dire peu de gens au Chili ont cure de ces statues. On sait qu'elles existent et c'est à peu près tout. Jamais il ne s'élève de protestations lorsque chaque année les indigènes détruisent une statue pour la débiter en petites statues de modèle réduit qu'ils troquent contre des chemises ou contre du savon. Triste sort échu aux statues de Hanga Roa. [...] Emporter une statue n'était pas déparer l'Île de l'un de ses trésors, mais simplement en sauver un de la destruction<sup>74</sup>. » On reconnaît le discours, il a peu varié dans sa forme et dans le fond depuis les premières campagnes napoléoniennes en Égypte. Aussi fondé puisse-t-il être, il s'agit ici d'une actualisation dans le contexte pascuano-chilien d'une forme d'impérialisme européen, l'impérialisme scientifique qui, sous couvert de sauvetage au service de la science, s'appropriait des objets, des monuments rapatriés dans la sécurité des musées occidentaux. Cette fois-ci, l'enlèvement des statues se fit dans la plus stricte légalité (bénéficiant, peut-être, du flou qui recouvrait le terme de « monument transportable »...), ce que n'eut pas le courage de défendre le gouvernement chilien devant son opinion publique outragée. Malgré leur bon droit, le bon déroulement des opérations, il n'empêche que les membres de la mission se sentirent obligés de se justifier, d'argumenter tant la situation pouvait prêter le flanc à la critique. Pour sa part, en août 1935, le Musée d'ethnographie du Trocadéro fit parvenir au musée national chilien trois caisses de collections ethnographiques de l'Afrique française, en « hommage de l'aide si amicale apportée par le Chili aux travaux de la mission franco-belge en Océanie<sup>75</sup> ». De façon significative, une ultime pirouette diplomatique fut trouvée pour apaiser les esprits, qui transforma les collections d'objets achetés et rapportés par Métraux et Lavachery en un « don du gouvernement chilien », afin de lui restaurer symboliquement sa souveraineté sur l'Île de Pâques.

L'enlèvement de la tête de *moai* pour le Musée d'ethnographie du Trocadéro fut tellement plus facile qu'escompté que « ce succès nous remplit tous d'une confiance démesurée. Nous nous faisions l'effet de boucaniers qui auraient saisi un galion espagnol sans combat<sup>76</sup>. » Cette expression hautement significative de « boucaniers » est digne d'une autre, autrement plus célèbre, du « butin » raflé par les membres de la mission Dakar-Djibouti... Mais elle ne rendrait pas justice à l'ensemble du travail mené par Henri Lavachery et Alfred Métraux sur l'Île de Pâques, ce dernier se voyant plutôt comme un « Saint-Bernard de l'ethnographie »<sup>77</sup>, ce en quoi il situait admirablement la façon dont il allait empoigner son terrain, qui débute donc le 28 juillet 1934.

### Notes

1. En prévision de la longue traversée de quatre mois et demi qui l'attendait avant d'aborder les côtes pascuanes, Alfred Métraux a fait provision d'ouvrages de référence pour se familiariser avec son nouvel objet d'étude. Leur relative abondance ne le rassure guère : « L'Île de Pâques est un vieil os rongé et en cinq mois que pourrai-je y faire de plus que mes prédécesseurs » (Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 5 mai 1934, AYUL). Cette expression revient souvent chez lui, comme le rappelle Henri Lavachery, qui pense que « cette formule flatte [son] pessimisme. » (Lavachery, Île de Pâques, *op. cit.*, p. 73). ↳
2. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 10. ↳
3. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world. The Turbulent History of Easter Island*, Londres, Reaktion Books, 2005, p. 86. ↳
4. Par exemple : « Je crois vous avoir donné dans une lettre antérieure un léger aperçu de l'état de décomposition et de pourriture dans lequel se trouve la population semi-indigène de l'île » (lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 5 décembre 1934, archives BCM, 2 AP 1 C). ↳
5. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 34. ↳
6. La référence moderne en la matière est l'excellente synthèse historique de Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, qui est le fil conducteur des pages qui suivent. ↳
7. Titre du chapitre IV de *L'Île de Pâques* d'Alfred Métraux. ↳
8. Steven Roger Fisher, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 86. ↳
9. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 41. ↳
10. D'autres îles furent abordées, comme les Marquises ou les Tuamotu. ↳
11. Selon toute vraisemblance, la population devait alors compter environ quatre mille Pascuans. ↳
12. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 96. ↳
13. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 49. ↳
14. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 114. ↳
15. *Ibid.*, p. 134. ↳
16. *Ibid.*, p. 124. ↳
17. *Ibid.* ↳
18. *Ibid.*, p. 130. ↳
19. *Ibid.*, p. 102. ↳
20. Cf. le chapitre XIII d'Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, pp. 165-175. ↳
21. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 163. ↳
22. *Ibid.*, p. 135. ↳
23. Il fallut attendre les années 1950 pour voir le mur définitivement et entièrement abattu. ↳
24. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 50. ↳

25. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 154. ↗
26. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 158. ↗
27. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, Bernice Paui Bishop Museum, bulletin 160, 1940, p. 112. ↗
28. Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., p. 143. ↗
29. Ann Laura Stoler, *La chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, Institut Émilie du Châtelet, 2013. ↗
30. Frances Karttunen, *Between worlds. Interpreters, guides, and survivors*, New Brunswick, Rutgers University press, 1994. Je remercie Daniel Fabre de m'avoir indiqué cette référence. ↗
31. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 155. ↗
32. Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., p. 118. ↗
33. *Ibid.*, p. 164. ↗
34. *Ibid.* ↗
35. Sur ce long séjour scientifique, voir la biographie très documentée, grâce à la consultation des archives inédites de Katherine Routledge, de Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants. The life of Katherine Routledge and her remarkable expedition to Easter Island*, New York, Scribner, 2003. ↗
36. Katherine Routledge, *The Mystery of Easter Island*, Kempton, Adventures Unlimited Press, 1998 [1919], p. 214. ↗
37. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 166. ↗
38. *Ibid.* Très consciente de sa supériorité en tant qu'Anglaise issue d'un grand empire colonial, Katherine Routledge appelait systématiquement les Pascuans « Kanaka » (pidgin des baleiniers dérivé du tahitien pour « gens »), vilain terme de l'anglais colonial qu'on pourrait traduire par « Nègres ». Elle tenait également à garder une certaine distance sociale de classe et à ce que Tepano s'adressât à elle en l'appelant « Madam », ce qui, dans la bouche de Tepano qui possédait des rudiments d'espagnol et d'anglais, se déformait en « Mam-ma »... ↗
39. Katherine Routledge, *The Mystery of Easter Island*, op. cit., p. 140. ↗
40. Voir son chapitre sur “A Native Rising”, in Katherine Routledge, *The Mystery of Easter Island*, op. cit., pp. 140-149, et le chapitre “Katarina and the Prophetess Angata”, in Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., pp. 148-163. ↗
41. Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., p. 165, et aussi p. 182. ↗
42. Jon Macmillan Brown, *The Riddle of the Pacific*, Kempton, Adventures Unlimited Press, 1996 [1924], p. 280. ↗
43. Cité in Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., p. 298, note de la p. 119. ↗
44. Frances Karttunen, *Between worlds*, op. cit., p. 303. Voir à ce sujet, de manière plus générale, son chapitre : « What was won and what was lost », pp. 286-304. ↗
45. *Ibid.*, p. 299. ↗
46. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 21. ↗
47. *Ibid.*, op. cit., p. 22. ↗

48. Katherine Routledge, *The Mystery of Easter Island*, op. cit., p. 244. ↗
49. Henri Lavachery, « Sculpteurs modernes de l'Île de Pâques », *Outre-Mer. Revue générale de colonisation*, 1937, 4<sup>e</sup> trimestre, p. 5 du tiré à part. ↗
50. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, Paris, Grasset, 1935, p. 84. ↗
51. Jo Anne Van Tilburg, *Among Stone Giants*, op. cit., p. 233. ↗
52. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 52. ↗
53. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 178. ↗
54. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), op. cit., p. 46. Cette version de 1951 diffère légèrement de celle de 1941, et précise la pensée de Métraux sur le partage des responsabilités entre la Compagnie et le Chili. ↗
55. *Ibid.*, pp. 20-21. ↗
56. *Ibid.*, p. 21. ↗
57. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 186. ↗
58. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 198. ↗
59. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 21. ↗
60. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit., p. 34. ↗
61. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 194. ↗
62. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit., p. 64. ↗
63. *Ibid.*, p. 67. ↗
64. Lettre de Paul Rivet à Henri Lavachery, 8 mai 1933 (archives BCM, 2 AM 1 K57e). ↗
65. Lettre de Paul Rivet à Henri Lavachery, 14 novembre 1933 (archives BCM, 2 AM 1 K57e). ↗
66. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 15 novembre 1933 (archives BCM, 2 AP 1 C). ↗
67. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 14 mars 1934 (archives BCM, 2 AP 1 C). ↗
68. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 187. Arrivés quelques jours seulement après le départ du Mercator, ils manquent de peu Métraux et Lavachery, ce que regrettera vivement Sebastian Englert. ↗
69. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 4 juillet 1934 (archives BCM 2 AP 1 C). ↗
70. Israël Drapkin, « Contribución al estudio antropológico y demográfico de los Pascuenses », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, 27 (2), 1935, pp. 265-302. ↗
71. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit., pp. 255-268. ↗
72. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 195. ↗
73. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, op. cit., p. 190. ↗
74. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), op. cit., p. 193. ↗

75. Lettre de Georges Henri Rivière au directeur du Museo Nacional de Santiago, 7 août 1935 (archives BCM, 2 AM 2 K86b). [»](#)

76. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 194. [»](#)

77. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 12 septembre 1934 (AYUL). [»](#)



ill. 10 : *Moai* tombé sur le visage, *ahu* Anakena (FAM.IP.MT.02.21 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques).



ill. 11 : *Ahu* Mahatua (FAM.IP.MT.02.12 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 

## L'ODYSSÉE PASCUANE

**S**I C'EST la Polynésie des *Mers du Sud*, décrite par Robert Stevenson<sup>1</sup>, que les deux compagnons s'attendaient à voir en accostant sur l'Île de Pâques, la déception a dû être bien vive. Ni végétation luxuriante, ni climat édénique : ce serait plutôt, de l'avis d'Alfred Métraux, une « monstrueuse pierre ponce, une énorme scorie<sup>2</sup> », ou, s'il fallait choisir une image encore plus morbide, un « vaste ossuaire, et les squelettes de moutons [...] accentuent encore son caractère de gigantesque charnier<sup>3</sup> » (ill. 12). De loin, avant même d'aborder par un sinistre jour de pluie venteux, Rapa Nui lui rappela, par son aspect champêtre, les côtes de la Scanie suédoise, qu'il découvrit en 1925-1926, lorsqu'il préparait sa thèse et suivait les cours d'ethnographie au musée de Göteborg, sous la direction de l'américaniste Erland Nordenskiöld. Une côte hérissée de hautes falaises sombres, battues par les vagues ; des petites collines arrondies ; de vastes étendues herbeuses jaunes, détrempées, où le pied s'enfonce dans un sol pierreux, les chevilles se tordant dans une tourbe jaunâtre ; très peu d'arbres : on est loin « des visions de douceur, d'abondance et de paix [qu'évoque] le simple mot de Polynésie<sup>4</sup> ». Mais pour le moment, il faut passer outre cette première désillusion et lier connaissance avec les habitants venus à leur rencontre et montés à bord saluer l'arrivée du bateau (ill. 13). Pour ces insulaires si isolés du reste des terres habitées, l'accostage d'un navire est toujours un événement qui épice le quotidien. Surtout, il s'avère prometteur d'échanges et de cadeaux, de marchandises inexistantes sur l'île, comme le savon, le parfum, le thé, le tabac, des bijoux de verroterie, ou bien encore des vêtements à l'occidentale que l'on pourra porter le dimanche pour parader à la messe.

### Premières rencontres. Des Pascuans trop coopératifs...

Sur les premiers Pascuans que Lavachery et Métraux voient monter à bord et rencontrent sur le rivage lorsqu'ils accostent, leur jugement est dur, à la hauteur de leur désenchantement. Là encore, le dépaysement les fuit : ce ne sont pas des visages de purs Polynésiens qui s'offrent à eux, mais des figures familières de métis, d'Européens. « Combien de nations n'ont-elles pas mêlé leur sang à celui des vieux Maoris ! » s'exclame Alfred Métraux, hésitant à les nommer *indigènes*. « C'est l'histoire de bien des escales que l'on pouvait lire sur ces faces qui se tournaient vers nous. La vieille Polynésie, l'ancienne race de marins et de prêtres savants, où était-elle<sup>5</sup> ? » Il la cherche dans un nez busqué, un

front bombé, la douceur du langage, « l'animation et la gaieté facile des Pascuans<sup>6</sup> ». Henri Lavachery, quant à lui, leur trouve des airs de « voyous insolents », la foule lui semble « déplaisante », les Pascuans, « misérables », « vulgaires », « obséquieux ». Les Pascuanes qu'il découvre sur le môle ne trouvent pas non plus grâce à ses yeux : elles sont « laides » et leur visage lui fait l'effet d'un « beignet saupoudré de sucre blanc », les femmes ayant « la passion de la poudre de riz » pour pâlir leur teint<sup>7</sup>, une peau claire étant restée, depuis les temps anciens, le symbole d'une appartenance aux groupes sociaux qui ne travaillent pas la terre.

Il ne faut cependant pas se tromper sur la nature de ce jugement, certes condescendant et brutal, mais qui évoluera sensiblement par la suite quand il s'agira de considérer chaque Pascuan dans son individualité. Ce n'est pas un jugement essentialiste, mais plutôt réactif. Il est énoncé en réaction à une situation qui les dépasse par sa soudaineté, qu'ils ne maîtrisent pas encore : le réveil brutal à six heures du matin, le temps pluvieux et venteux, une mer démontée, de gros rouleaux qui empêchent le navire d'accoster et de décharger les quatre-vingt-dix caisses de matériel dont ils ont absolument besoin, le manque de coopération du commandant français, prêt à les débarquer à l'autre bout de l'île, dans un endroit désert. Manifestement, la brutalité de leur jugement répond aussi à une autre brutalité, froidement économique celle-là, la brutalité des relations qui s'enclenchent avec les insulaires. Car ce sont le rapport marchand, intéressé, le troc, le goût pour les biens matériels de ceux qui n'ont rien, qui prédominent immédiatement. Ici comme ailleurs, le commerce reste la première forme d'échanges humains et laisse peu de place à l'émerveillement littéraire qui est censé habiter la première rencontre. Les Pascuans n'essaient pas de déguiser sous des oripeaux diplomatiques ce qu'ils veulent : ils sont avides de biens de consommation courante, de vêtements, de colifichets. Ils apportent en échange « des statuettes grotesques, des cannes et des sabres de bois<sup>8</sup> » qui ne sont pas du tout du goût d'Alfred Métraux. Ces *curios* le navrent tant ils lui semblent loin des impressionnantes *moai kava kava* (statues d'ancêtres décharnés), des *rei miro* bien polis (pectoraux) et autres *moko* (lézards) finement ciselés que l'on peut admirer dans les collections occidentales, et qui ont contribué à parer l'Île de Pâques d'une aura fabuleuse. « Ce n'étaient plus que des marionnettes ridicules que l'on échangeait, au milieu des rires moqueurs, pour des pantalons et des savons<sup>9</sup>. » (ill. 14) Les hommes marchandent ferme, accusent les marins d'être ladres, et tentent de négocier au mieux leurs objets. « Au milieu de tout ce brouhaha, une grande mélancolie [...] étreignit » Métraux. « Les sculpteurs des statues géantes, les prêtres qui avaient peuplé le ciel et la terre de divinités aux symboles subtils, s'étaient-ils perpétués dans cette pègre levantine<sup>10</sup> ? » Les impressions livresques cèdent le pas devant une réalité plus prosaïque, l'altérité des Pascuans n'étant plus aussi irréductible ni poétique. C'est aussi

leur propre chimère d'Européens qui s'évanouit sous leurs yeux : les Pascuans ne sont ni des primitifs, ni une copie, même pâlie, de leurs ancêtres des temps jadis.

(doc. 18) Informés du but de leur visite – procéder à des recherches archéologiques afin de mieux connaître le passé de Rapa Nui –, les Pascuans ne semblent pas surpris et comprennent très vite ce que ces nouveaux venus espèrent de leur séjour. Rien que ces vingt dernières années, les séjours prolongés de Katherine Routledge, John Macmillan Brown, les passages plus brefs de savants amateurs qui profitent de la visite annuelle du bateau chilien, les ont accoutumés à la curiosité des étrangers pour le passé. Alfred Métraux et Henri Lavachery sont très familiers de toute cette littérature scientifique, *The Mystery of Easter Island* et *The Riddle of the Pacific* font partie de leur viatique – ils vont d'ailleurs vite s'apercevoir qu'ils ne sont pas les seuls à les connaître, loin de là, au moins sous leur forme matérielle et visuelle. Alfred Métraux se rend rapidement compte que les indigènes eux-mêmes ont beaucoup appris du commerce de ces deux savants, et qu'ils sont très au fait de ce que recherchent les deux hommes pour leurs collections d'objets. Après une journée seulement passée à Rapa Nui, il confie à sa femme Eva, ironiquement, que les indigènes sont « des plus accueillants et aussi au courant de ce qu'on attend d'eux que s'ils sortaient de l'Institut d'Ethnologie<sup>11</sup> » ! Les Pascuans vont jusqu'à tranquilliser les deux arrivants en leur affirmant qu'ils leur fourniront toutes les antiquités qu'ils désirent acquérir : « Des objets anciens, il n'en est plus beaucoup et il faudra du temps pour les chercher. Mais soyez sans inquiétude, on vous en fabriquera autant que vous en voulez. Tout ce que vous souhaitez, on vous le donnera. Chez vous, personne ne fera la différence. » Terrible réponse qui fait vaciller les certitudes de Métraux et Lavachery quant à l'authenticité de ce que l'on vient de leur offrir... Cette hache d'obsidienne, est-elle vraie ou contrefaite ? « Au seuil de ce monde nouveau », se rappelle Alfred Métraux, ce porte-parole improvisé de la communauté rapanui leur apparut tel « Satan venu nous induire en tentation<sup>12</sup> ». Malgré leur méfiance, ils se feront en effet rouler plus d'une fois par ces habiles artisans et Métraux reconnaissait qu'il avait ainsi acquis une splendide collection de vieux hameçons en pierre qui étaient en fait des copies modernes<sup>13</sup>. Mais tout finit par se savoir dans le petit village d'Hanga Roa ; il se trouve toujours quelqu'un pour les prévenir de leur crédulité : « Heureusement qu'ils sont aussi bavards que malins et il est rare qu'une pièce fausse ne me soit pas dénoncée dans les vingt-quatre heures comme telle. Ils déploient dans ces falsifications un art étonnant qui prouve bien que le génie artistique des Pascuans est loin d'être mort<sup>14</sup>. »

En acceptant ces premiers cadeaux des Pascuans, « étonnés et ravis<sup>15</sup> » de ces marques de considération aussi rapides, les deux compagnons entrent, sans en prendre encore la pleine mesure,

dans un cycle sans fin de dons/contre-dons dont il leur faudra très vite comprendre toutes les subtilités afin d'en dominer les règles. Leur insertion dans ce « réseau subtil d'obligations réciproques<sup>16</sup> » va contraindre et fortement codifier la générosité, les échanges entre les deux Blancs et les autochtones. Ce n'est pas sans rappeler à Alfred Métraux les principes que Marcel Mauss dégagea dans son *Essai sur le don*. Il constate sur le terrain toute leur force opératoire et leur pertinence. Dans une lettre qu'il envoie à Marcel Mauss un mois avant leur départ vers la Polynésie française, il lui précise avec humour, en *post-scriptum*, que « la vie dans une société à Potlatch est une des choses les plus désagréables qui soient. Prévoyant la distribution des objets inutiles de mon équipement, je suis écrasé par les « dons ». On m'“attaque” à coup de cadeaux et je ne sais comment me défendre<sup>17</sup> » ! Plus généralement, mettant à profit les enseignements de son maître, il rendra compte avec minutie du rituel du *koro*, variété de potlatch à la pascuane. Conscient d'amener de nouvelles preuves inédites au « bon Mauss », il lui écrit en ces termes : « Je vous réserve une bonne surprise : le seul point d'ethnographie sur lequel je suis arrivé à des résultats complets et j'espère définitifs est précisément l'institution du *koro*, les dons obligatoires et rotatifs dont vous vous êtes occupé. Je dois dire que le souvenir de vos cours m'a été un guide précieux<sup>18</sup>. » Plus d'une fois, Alfred Métraux bénéficiera sur l'Île de Pâques des préceptes et méthodes de travail que Mauss dispensait dans ses cours d'*Instructions d'ethnographie descriptive* à l'Institut d'ethnologie<sup>19</sup>. Il le tenait du reste pour le « meilleur initiateur à l'étude de cette civilisation si différente de celles auxquelles l'Amérique [l'] avait habitué<sup>20</sup> ».

De fait, rompu au contact des populations amérindiennes, Alfred Métraux avoue qu'il fut au début « complètement désaxé lorsqu'il se trouv[a] au contact des Pascuans. On ne saurait imaginer deux mentalités plus différentes », ajoute-t-il. « Chez les Indiens une intelligence assez lente, une ténacité incroyable, un traditionalisme forcené, chez les autres une intelligence vive et éveillée, une extraordinaire mobilité d'esprit et un goût pervers du changement. Dans l'ordre moral le contraste est tout aussi grand. Les Indiens, du moins ceux que j'ai traités, sont honnêtes, humbles, dévoués sans arrière-pensée et contents de peu. Les Polynésiens sont prodigieusement malhonnêtes, d'une vanité enfantine et mégalomane et insatiable. Il m'a fallu quelques douloureuses expériences pour m'habituer à leur manière d'être<sup>21</sup>. » Alfred Métraux n'a pas affaire à une population réservée et taciturne, comme les Uro-Chipaya boliviens ; les Pascuans se montrent ouverts et coopératifs, voire un peu trop pour la tranquillité d'esprit de l'ethnographe, qui redoute leur mythomanie. La première journée dans le village d'Hanga Roa, pendant laquelle l'ethnologue suisse établit les premiers contacts avec les villageois, semble confirmer ses appréhensions : « à la nuit, Métraux rentra harassé, nerveux, inquiet », témoigne Lavachery. « L'Île de Pâques lui semble oublieuse de son passé. Que va-t-il découvrir que d'autres n'ont

pas trouvé et publié avant lui<sup>22</sup> ? » Pessimiste, il écrit à Yvonne Oddon que « ceci en dit long sur leur sauvagerie : ce que je crains ce n'est pas de ne pas trouver des documents ethnographiques, mais au contraire d'en avoir trop. Hier, j'ai été assailli par des informateurs qui s'offraient les uns vantant leurs mérites comme linguistes, les autres comme mythographes. On me promet des contes palpitants, riches en incidents, de me dicter la grammaire pascuane, sans expressions de Tahiti (sic). Enfin un vrai scandale. De ma vie je n'ai vu une population plus intelligente et vive d'esprit. Ils me déconcertent par leurs connaissances, leur sens de l'observation et les réflexions déconcertantes qu'ils me font<sup>23</sup>. »

### Tepano, Alfredo et Enlique

Ce sont surtout les conversations qu'il a dans les premiers jours avec Juan Tepano qui le désespèrent et lui font redouter que son enquête ethnographique ne tourne au fiasco. Fils de la plus vieille femme du village encore en vie dont il tire sa légitimité, se faisant lui-même passer pour « l'homme le plus ancien de l'Ile<sup>24</sup> » – il prétend avoir près de quatre-vingts ans, mais en a soixante –, Tepano a derrière lui une belle expérience d'informateur quasi professionnel qui en fait l'interlocuteur idéal pour Alfred Métraux. Les anciens du village se sont confiés à lui, il les a écoutés. Son oncle Rue fut l'un des derniers hommes-oiseaux. Il tire fierté de « sa réputation de *maori* dans l'ancien folklore<sup>25</sup> ». La première fois que Métraux le vit, il se tenait « assis sur un rocher, un bonnet de coton sur la tête, la pipe au bec, tout comme un vieux marin d'une estampe romantique<sup>26</sup> ». Il fut frappé par son « air malicieux », et lui trouva « quelque ressemblance avec certains vieux artistes parisiens dont il avait un peu le caractère »<sup>27</sup>. Vingt ans se sont écoulés depuis sa collaboration étroite avec Katherine Routledge ; certes, l'homme a vieilli, ses cheveux ont un peu blanchi, mais il est sec, il semble « robuste et jeune<sup>28</sup> ». Tepano ne s'est pas précipité sur le môle pour les accueillir, il connaît par les villageois les raisons de la présence de ces deux étrangers ; tous ont répété son nom, ils leur ont recommandé de s'adresser à lui. Tepano a attendu, ménageant ses effets. Métraux, qui le rencontre en allant au village le deuxième jour, veut, quant à lui, se ménager ses bonnes grâces. Il le flatte, reconnaît son statut d'homme sage :

Tepano retire sa pipe pour exprimer dans un large sourire la satisfaction que mes propos lui causent : « Toi, Alfredo, me dit-il de sa voix sentencieuse, tu vas tout savoir sur l'Ile. Les autres qui sont venus avant toi n'ont pas su toutes les paroles, mais toi tu les sauras toutes. Moi je sais », ajoute-t-il, se gardant bien d'être précis sur l'objet de sa science. Il continue : « Les paroles des anciens ont été tordues, mais toi tu les auras droites »<sup>29</sup>.

Depuis une bonne dizaine d'années, il n'est plus le contremaître de la Compagnie. Est-il encore le *jefe* du village ?, c'est peu probable, maintenant qu'un « gouverneur » chilien fait office d'autorité civile. Mais c'est toujours un homme d'autorité, par son savoir dont sont avides les Blancs, par l'originalité de ses sculptures. Alfred Métraux, quant à lui, goûte fort peu ses créations, qui s'apparentent au genre ancien des *manu uruku* (figuration de dieux ou d'êtres mythologiques), même s'il doit reconnaître que « Tepano est [...] un artiste et s'il se contente de produire des œuvres médiocres ou même franchement laides, il tire joie et orgueil de son travail<sup>30</sup> ». Moins bridé par l'obsession de la pureté ethnologique, le jugement d'Henri Lavachery est plus nuancé, plus connaisseur aussi, puisqu'il voit en Tepano un « grand artiste pascuan moderne. [...] Il s'habille un peu comme Ossip Zadkine. Lui aussi taille des images de bois et a confiance dans son génie<sup>31</sup>. » Loin du jugement péjoratif de Métraux, sa description des œuvres de Tepano dénote un œil averti : « Elles ont le caractère à la fois fantastique et primesautier des gargouilles de cathédrale. C'est toute une humanité monstrueuse et comique, une zoologie furieuse ou bonhomme qu'il fait sortir de ces blocs de bois dont la forme primitive lui inspire la masse générale de sa création<sup>32</sup>. » Les bosquets de lilas perse, au pied desquels s'établissent les campements, fournissent une matière première idéale à l'activité créatrice de Tepano qui peut se servir librement, sans avoir à se faufiler subrepticement dans la zone interdite (ill. 15).

Tepano est donc tout prêt à suivre la mission pendant son tour archéologique de l'île, moyennant un salaire. Ce Pascuan surprend Métraux par sa vivacité d'esprit, sa mémoire et ses talents de conteur ; à dire vrai, sa personnalité le déconcerte. Métraux considère qu'« il a même des aptitudes surprenantes pour l'ethnographie et un véritable training, le seul malheur dans tout cela est qu'il doit ses qualités au fait qu'il a été l'informateur de Mrs. Routledge et de Brown Macmillan, sans parler des autres savants venus dans l'île. Il a même accompagné Thompson en 1890<sup>33</sup>. Il parle d'abondance mais ses paroles ont déjà été pieusement publiées. Cette constatation m'a si fortement démoralisé que j'ai passé les quinze premiers jours dans une angoisse et un état de prostration impossibles à décrire<sup>34</sup>. » Alfred Métraux est cependant trop aguerri à l'enquête ethnographique et ses difficultés pour ne pas se rendre compte qu'il reste du travail à accomplir dans plusieurs domaines qui n'ont pas retenu l'attention des autres observateurs, moins bien formés que lui. Une lecture attentive et critique de la bibliographie vient le conforter dans cette opinion et lui laisse entrevoir de sérieuses lacunes dans le corpus ethnographique ; une étude ambitieuse de la linguistique et du folklore pascuans reste encore à faire. Les villageois s'expriment en effet presque tous en tahitien et oublient peu à peu leur ancienne langue, qui n'est plus parlée que par quelques locuteurs âgés. « Le vieux pascuan meurt, mon devoir de Saint Bernard de l'ethnographie m'obligeait à le sauver<sup>35</sup> », estime Alfred Métraux. Les mythes, les

contes, les légendes pascuans n'ont pas été non plus compilés ni retranscrits, traduits, avec soin. On peut raisonnablement en espérer des indications importantes sur le système symbolique et religieux des habitants de Rapa Nui, sur leur conception du monde.

C'est un travail indéniablement ingrat, voire « obscur<sup>36</sup> », requérant rigueur et patience, qui attend l'ethnographe – rigueur dans la méthode et patience dans l'écoute des indigènes qui peuvent se laisser entraîner par leur verve. Contemplant son compagnon à l'œuvre, Henri Lavachery fait part de ses impressions à Paul Rivet : « Je le vois tous les jours au travail avec les indigènes qu'il a conquis avec un doigté et une méthode que je ne puis assez admirer. Je suis certain que malgré les difficultés énormes d'une enquête chez des gens qui ont lu Routledge, Macmillan Brown et qui sont à peine des primitifs, il arrivera à ordonner (ce que les autres n'ont su faire) les connaissances éparses que nous possédons sur la vie matérielle, sociale, morale, religieuse de l'île<sup>37</sup>. » (doc. 19) Il faut faire preuve de beaucoup de discernement et d'esprit critique pour ne pas se laisser influencer par certains propos et interprétations des Pascuans, soucieux de répondre à leur façon aux attentes de leurs interlocuteurs. C'est ainsi que, « en 1934, quelques-unes des théories de Macmillan Brown avaient déjà été adoptées par les indigènes qui les récitaient comme des légendes et traditions “connues de leurs ancêtres”<sup>38</sup> ! »

Après une dizaine de jours à Mataveri, Henri Lavachery et Alfred Métraux entreprennent le tour archéologique des côtes de l'Île de Pâques à partir du 8 août 1934, en commençant par le Nord (ill. 16). Ils sont accompagnés de Juan Tepano et de sa femme actuelle, âgée de quarante-cinq ans et d'ascendance noble, Maria Ika Tetono, qui fera office de mauvaise cuisinière selon leurs dires (Alfred Métraux se mettra souvent derrière les fourneaux) mais se révèlera une très bonne chanteuse et une compositrice de refrains inventifs bien sentis. Sont aussi du voyage leurs enfants Toma et Viviana Tepano, Nikola Pakomio et son fils Ruiz (ill. 17), Margarita Aoha (surnommée Mata, leur petite servante), et une ou deux personnes qui les accompagnent pour une étape ou plus, des enfants ou des jeunes filles désœuvrées. Toute cette petite troupe pascuane assure les fonctions de porteurs, de muletiers, de cuisinière, de boucher, mais il y a aussi quelques blanchisseuses au village qui rapportent leur linge propre le dimanche. Leurs visiteurs réguliers, comme les membres de la famille élargie de leurs compagnons pascuans, le catéchiste Timoteo Pakarati, le gouverneur ou bien le vieux Français Vincent Pons, leur amènent des œufs, des légumes et fruits frais du potager pour varier la monotonie « d'un régime de couvent ou de maison centrale<sup>39</sup> », composé invariablement de mouton et de légumineuses. Leurs compagnons de voyage reçoivent des visites le soir, aiguillonnées par le désir de marchander leurs objets et par la curiosité de voir ces « hommes d'Occident qui vivent sans femmes et déterrent les

morts<sup>40</sup> ». Pakomio est l'homme à tout faire de Lavachery, également chargé de l'intendance du camp, de veiller sur le matériel, et du délicat problème de l'approvisionnement en eau douce, dans une île où la roche est poreuse et retient peu les eaux pluviales. Est-ce la conséquence de la réputation d'assassin qu'il traîne depuis sa jeunesse ? Pakomio, fils de la prophétesse Angata, est en tout cas un homme courageux qui saura éloigner les voleurs, c'est ce qui décide Métraux et Lavachery à l'embaucher car ils craignent les vols. Paradoxalement, Pakomio est aussi réputé pour posséder la plus belle garde-robe de toute l'île. Tel un dandy, il ne se prive pas le dimanche d'arborer fièrement l'un de ses beaux costumes d'officier de marine chilien<sup>41</sup>. Les salaires des deux hommes ont été strictement établis, afin de ne pas créer une concurrence dans le prix de la main d'œuvre pour les administrateurs écossais et de ne pas envenimer les relations entre ces derniers et les Pascuans. Pakomio a vainement tenté d'obtenir plus (ill. 18). Ce sera donc cinq pesos et demi par jour, pas plus, c'est le taux salarial le plus élevé qu'accorde la compagnie anglaise pour les travaux délicats, et un mouton tous les quatre jours. Selon Lavachery, cette rémunération dépasse de beaucoup celle accordée aux *peones* sur le continent chilien (un peso). Ne sont pas inclus dans cette rémunération les dédommagements en nature et autres petits cadeaux venant récompenser une découverte intéressante, ni les dons au départ de la mission. Il n'empêche que les deux compères se plaindront régulièrement et amèrement d'être salariés et non pas payés à la pièce (« car ce qu'ils trouvent nous appartient de droit<sup>42</sup> »). Ils auront l'impression d'être lésés par rapport aux autres villageois qui viennent proposer leurs trouvailles au coup par coup et tentent de les négocier au mieux, sous leur regard sourcilieux puisqu'ils surveillent les enchères sans piper mot et ne se privent d'ailleurs pas, une fois le vendeur parti, de le dénoncer si une pièce s'avère fausse ou de la dénigrer si elle est laide.

(ill. 19) Pendant trois mois, les camps vont régulièrement se succéder : Ahu Tepeu, Puna Marengo, Vai Tara Kai Uva (proche de la belle plage d'Anakena, berceau de la civilisation pascuane), Hanga Hoonu, Rano Raraku. Le mauvais temps va malheureusement les accompagner tout le long de leur périple : il pleut quasiment tous les jours ou il bruine, il vente. L'eau qui s'infiltre partout, les douleurs rhumatismales qui raidissent les membres, la difficulté à allumer le feu d'un dîner rarement appétissant : toute cette accumulation de petites complications au quotidien finira par peser sur le moral. Alfredo et Enlique, ainsi que les appellent les Pascuans, adoptent rapidement une routine de travail qui structure toutes leurs journées, dimanche excepté. La petite troupe parcourt à pied chaque étape, afin de mieux repérer et inventorier les sites archéologiques. Une fois installés au campement, le rythme des journées change peu. Métraux accompagne Lavachery dans les inspections préliminaires des nouveaux sites, et c'est immanquablement l'occasion pour Tepano d'embrayer sur les événements,

légendaires ou historiques, liés à chaque endroit. « Tepano nous ravit par la richesse de ses souvenirs qui s'éveillent devant les paysages. Rien ne lui plaît mieux que ces promenades archéologiques<sup>43</sup>. » (ill. 20) De prime abord, Lavachery et Métraux sont séduits par l'enthousiasme et la volubilité de Tepano pendant ces promenades, qui, en retour, est flatté, heureux, de l'intérêt passionné qu'il suscite. Il aime les faire rire en imitant les voix des *tatañe* [sorcières] avec lesquelles sa mère converse pendant des heures, il les impressionne en psalmodiant d'un ton chevrotant les incantations des prêtres possédés par un dieu<sup>44</sup>. Tepano s'installe avec jubilation dans son rôle de passeur de mémoire, d'« oracle<sup>45</sup> », de professeur interpelant ses élèves : « Note bien, Alfredo », « Voyons, Enlique, tu vois bien ce que c'est », « Beaucoup, beaucoup de travail pour toi, Enlique, me dit-il en riant de ce rire où il semble toujours se féliciter lui-même [...] Prends ton papier et viens avec moi »<sup>46</sup>. Il leur apprend à regarder et déchiffrer des ruines archéologiques, dont l'explication lui inspire à chaque fois des évocations précises :

Tepano attire mon attention sur ces cercles. Il en a long à conter sur ce sujet. Je m'installe près de la tente, crayon à la main. Tepano prend son morceau de bois, son herminette, et tout en parlant se met à dégrossir le bloc. C'est en sculptant qu'il nous dira quelques-uns de ses plus beaux contes [...] Tepano a une façon de décrire ces fêtes, les mouvements de foule, la couleur de celle-ci, qui lui est bien personnelle. Au début, il faut le presser de questions. Il semble qu'on lui arrache les souvenirs comme on creuserait avec un pic dans un sol rocheux. Puis, peu à peu, il s'anime. [...] Tepano s'excite, se lève, mime les danses, oublie le fil de son récit pour avancer et reculer, balançant rythmiquement une imaginaire rame à danser. Est-il complètement sincère ? Nous nous le serons demandé souvent. Il existe chez Tepano un côté cabotin, dont il n'est du reste pas plus maître qu'un enfant. Il a du plaisir à provoquer notre étonnement, il finit par s'étonner lui-même. J'en serai dupe plus facilement que Métraux, dont l'enthousiasme n'est jamais facile. Il vérifiera plus tard la plupart des dires de Tepano. Tout ce qu'il a dit est vrai<sup>47</sup>.

Les premiers repérages établis, seul Henri Lavachery parcourt soigneusement le site, mesure, note et dessine tout ce qu'il peut, aidé de Pakomio, ravi, qui soulève les pierres, dégage la terre qui les recouvre, marque à la chaux les pétroglyphes découverts pour faire ressortir leur tracé, etc. (ill. 21) Au grand dépit de Tepano qui goûte fort ces promenades archéologiques, Alfred Métraux reste généralement au camp, assis sous la tente ou en plein air, selon le temps, et il le questionne longuement sur la langue et la mythologie pascuanes qu'il retranscrit sous sa dictée. Le malentendu va naître précisément là, de cette illusion que Tepano allait arpenter l'île, comme avec Katherine Routledge. Ignorant au départ de la nature du travail ethnographique, Tepano « enrage de me voir prendre la route chaque matin avec Pakomio<sup>48</sup> », raconte Henri Lavachery. Parfois, Tepano ruse parce qu'il connaît un endroit où il y a quelque chose d'important à montrer : alors, il « nous emmène en promenade, trop heureux

de retarder le moment où il faudra s'asseoir en face de Métraux et dicter, dicter les vieux contes pendant des heures<sup>49</sup> ».... Mais, la plupart du temps, il doit rester avec Métraux au campement pour lui enseigner tout ce qu'il sait. Au demeurant, il est très désireux de collaborer, de transmettre, même si ce travail de remémoration est parfois ardu : « Sa mémoire n'était pas toujours fidèle, relève Métraux, attentif. Il hésitait sur quelques noms propres ; il oubliait même quelques détails, mais il avait conservé de façon surprenante la mémoire des principaux faits. Il s'excusait de ses défaillances et, le soir, lorsque nos séances d'enquêtes étaient finies, il s'éloignait pensif et tout triste de ne nous avoir laissé qu'une image imparfaite des exploits de ses ancêtres. Tepano aimait ces récits légendaires ; il y croyait et rien ne lui paraissait trop merveilleux ou exagéré<sup>50</sup>. » Les séances de travail qu'impose Métraux à son collaborateur (privilégié car unique) sont quotidiennes, longues, fastidieuses même du point de vue de Tepano qui se retrouve « coincé » au campement. Là aussi, il va finir par mettre en place une stratégie qui lui permet de contourner un peu la rigueur de l'inquisition ethnographique. « C'était un travail intellectuel extraordinairement fatigant pour un homme habitué aux travaux manuels et aux conversations puériles et passionnées du village polynésien. Aussi Métraux devait-il abandonner de temps en temps son enquête. Aussitôt libéré, Tepano se mettait à sculpter. Plus tard, lorsqu'il fut mieux entraîné à répondre aux questions dont le pressait mon compagnon avec une méthode implacable, il sculpta même en parlant. Et c'est ainsi que plusieurs de ses ouvrages, que nous avons emportés, sont l'illustration d'un de ses contes<sup>51</sup>. » (ill. 22)

Mais parfois, il arrive que Tepano se lasse de ces longs entretiens qui finissent par l'ennuyer tant ils sont répétitifs, malgré sa verve de conteur et son envie de faire connaître intimement à Métraux l'histoire de son île. Inlassablement, Métraux revient à la charge, et « presse littéralement son indicateur comme un citron. Tepano n'a pas été habitué à un tel régime avec Brown. Aussi se fatigue-t-il de répondre. Il use alors d'une formule écrasante pour l'ethnographe, qui croit recueillir une matière vierge. – Tu trouveras tout cela dans le livre de Catarina [Katherine Routledge]. Mais c'est le plus souvent Brown qui est invoqué. Rien ne peut être plus décourageant pour quelqu'un qui, naturellement porté au pessimisme, voit toutes ses appréhensions se confirmer<sup>52</sup>. » Depuis qu'en 1925, les livres de Katherine Routledge et Macmillan Brown lui ont été offerts à la demande de leurs auteurs<sup>53</sup>, Tepano a eu le temps de les faire siens, de mieux comprendre le rôle qu'il a joué comme catalyseur de savoir, à telle enseigne qu'il parle du livre du Néo-Zélandais comme du sien. « Il lui arrive de parler de "son" livre, du livre qu'il "a fait", du livre qu'il "fera" avec nous, dans une candeur parfaite<sup>54</sup> », note amusé – et sans doute un peu choqué devant ce qu'il doit prendre pour de la vantardise – Lavachery, sans saisir ce que cela peut signifier, de façon existentielle, pour Tepano

qui vit dans et de ce rôle interstiel dont il a fait son identité. Malgré l’appréhension de Métraux qui redoute de ne rien apprendre qui n’ait déjà été scrupuleusement enregistré, la moisson ethnographique s’avèrera très riche –mais il l’ignore encore à cause de son pessimisme foncier et de sa connaissance encore insuffisante de la littérature ethnographique océaniste.

Les deux hommes entretiennent de bonnes relations avec les insulaires, qui viennent souvent les voir le dimanche, à condition que leur camp ne soit pas trop éloigné de Hanga Roa (ill. 23). C'est également un jour de repos pour tous les membres de la mission et leurs collaborateurs, qui reçoivent la visite de leur famille. Leur campement constitue une distraction de choix pour les Pascuans, qui observent tous les détails de leur installation, en buvant un thé. Ironique, Alfred Métraux raconte à Yvonne Oddon que, ce jour-là, leur « campement devient une foire car nous sommes la grande attraction de l’île. Il faut dire que nos hôtes payent la satisfaction de nous voir vivre en liberté par de menus présents. Tous ces gens-là, des fripons invétérés, sont assez plaisants dans leurs manières et d’une intelligence déconcertante<sup>55</sup> ». Le commerce va alors bon train et les échanges s’intensifient. C'est aussi le dimanche que l'on se pare de ses plus beaux atours, le vêtement étant « à la fois le signe de la richesse et la preuve d'un esprit distingué<sup>56</sup> ». À ce titre, l'apparence vestimentaire d'Enlique et d'Alfredo n'échappent pas au regard critique ou admiratif des villageois. « Les habits que nous mettons sont l'objet de discussions passionnées », rapporte Lavachery. « On nous félicite de certains costumes, de certaines cravates, comme d'une qualité personnelle. »<sup>57</sup> Fidèles à la tradition polynésienne, les Pascuans ne tardent pas non plus à les affubler de surnoms, ce qu'ils n'apprendront que bien plus tard, à quelques jours de leur départ. Ils possèdent chacun deux sobriquets : Enlique est « Tuna » (thon en espagnol), à cause de sa corpulence, et « Wi-wi », parce que ce son revient très souvent dans sa bouche pendant ses conversations avec Métraux, aux propos duquel il acquiesce sans réserve... Son compagnon Alfredo est surnommé « Marengo » (le pelé), à cause de son crâne qu'il rase fréquemment par crainte des poux ou de la gale, ou bien encore « Pipitun », parce qu'il ressemble à un officier chilien ainsi surnommé au village<sup>58</sup>. De manière générale, les indigènes préfèrent traiter avec Enlique, qui « passe pour moins ferme que Métraux dans les échanges<sup>59</sup> » et se laisse plus facilement abuser. L'ethnographe est davantage rompu à ces marchandages avec les indigènes, il sait qu'il faut toujours laisser planer un certain mystère sur les richesses supposées mirifiques des Blancs, qu'on doit examiner attentivement chaque objet présenté pour donner le change à ses interlocuteurs, avant d'en négocier fermement le prix. Alors que le chapardage est solidement ancré dans les mœurs des Pascuans, les membres de l'expédition n'auront pas à se plaindre de ce genre de larcins pendant ces visites dominicales. Malgré leur hantise, ils resteront jusqu'à la fin de leur séjour « à l'abri [des] pillages coutumiers<sup>60</sup> » dont sont

victimes les bateaux et leur équipage accostant sur l'île. Le seul incident qu'ils eurent à subir survint le jour même de leur arrivée, lorsqu'une jeune femme déroba à Lavachery son paquet de cigarettes et s'enfuit prestement avec. Loin de les alarmer, l'événement les rassura : en partageant la même expérience que La Pérouse en 1786, ils avaient la confirmation d'une certaine continuité des mœurs<sup>61</sup>. Qu'ils n'aient pas été victimes de vols pendant leur séjour révèle aussi que leur présence a été plutôt bien acceptée, et que leur façon de faire avec les Pascuans était admise.

(ill. 24) Ces dimanches constituent un temps privilégié d'échanges, de partage du savoir entre l'ethnographe et les insulaires, qui récupèrent ainsi des bribes de leur passé ancien, se constituent une mémoire, personnelle et collective, qu'ils bricolent à partir de ce que leur racontent les savants de leur histoire, grâce à la consultation de la littérature de voyage et scientifique qui s'est accumulée depuis cent cinquante ans, et qu'ont emmenée pour partie dans leurs bagages Métraux et Lavachery. Ce sont bien évidemment surtout les dessins, les photographies qui les frappent. Métraux est très sensible à cet aspect de ses relations avec les Pascuans, c'est une façon pour lui de leur restituer un peu de cette connaissance qui s'est accumulée à leur insu, bien qu'il s'agisse d'une connaissance forcément médiatisée par le prisme occidental. Bien plus que les photographies de monuments, de ruines archéologiques, qui appartiennent à un passé révolu qui n'est plus relié au quotidien des Pascuans et qui ne signifient rien pour eux, ce sont les portraits et les représentations de leurs ancêtres qui suscitent l'intérêt : « Une jeune fille [...] reconnut dans le livre de Thompson la photographie de son père, mort lorsqu'elle était fort jeune ; elle n'en versa pas moins des larmes amères à cette vue. Lorsqu'il lui arrivait de nous rendre visite, elle disait : "Montrez-moi l'image de mon père pour que je pleure", et quand la photographie de son père lui était présentée, elle sanglotait à fendre l'âme<sup>62</sup>. » La relation de La Pérouse, riche en illustrations, est particulièrement goûtee des Pascuans :

Un dessin célèbre, paru dans les *Voyages de La Pérouse*, représente les Pascuans assis au pied des grandes statues et chipant les effets des officiers et marins français. Telle fut la seule vengeance des menus ennuis que les indigènes causèrent au célèbre navigateur. Pour que cette petite vengeance rétrospective fût efficace, j'emportai à l'Île de Pâques une reproduction de cette image : elle eut le plus grand succès. Les indigènes modernes jugèrent les exploits de leurs ancêtres dignes de la plus grande admiration. Il ne fut pas nécessaire d'ajouter des commentaires pour qu'ils saisissent tout le piquant de la scène, et ce furent rires et plaisanteries sur le compte de ces bons nigauds qui se laissaient voler leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Je dois à la vérité de dire que, plus encore que les hauts faits de leurs pères, ils louaient les formes généreuses de leurs grands-mères. Le dessinateur du bord, en contemporain de Fragonard, leur avait prêté le gentil minois des marquises et bergères de son temps. « Comme nos mères étaient jolies, que leurs seins était

durs et leurs nombrils profonds », s'exclamaient les femmes en touchant mélancoliquement leur poitrine prématûrément fanée. Combien de fois, par la suite, n'ai-je reçu la visite de jeunes filles qui venaient me demander : « Montre-moi le portrait de ma grand-mère ». Elles le regardaient longuement et ajoutaient généralement : « Comme nous sommes devenues laides et noires !<sup>63</sup> »

Pour autant, les Pascuans n'admirent pas inconditionnellement leurs ancêtres : bons chrétiens, ils pointent avec horreur leur cannibalisme. S'ils ignorent la raison d'être des *moai* et ne savent pas expliquer le transport des statues, ils refusent cependant tout net, quand Métraux le leur explique, d'« admettre que les lames d'herminette en pierre qu'ils trouvent à chaque pas avaient été utilisées pour tailler les images en bois. Ces insulaires, dans leur zèle à assimiler une nouvelle culture, ont rejeté jusqu'au souvenir du passé<sup>64</sup> », croit pouvoir expliquer l'ethnographe.

Si ces visites rompent agréablement la semaine de travail, Lavachery et Métraux retournent bien vite à leurs occupations, qui archéologiques, qui ethnographiques (ill. 25). Mais, au fur et à mesure des semaines, Alfred Métraux commence à s'inquiéter de la lassitude grandissante qui gagne Tepano devant ses questions sans fin sur les récits de ses ancêtres, et le rythme de travail intense qu'il lui impose. Agacé et interloqué, Tepano lui lance : « Mais il n'y a donc pas d'histoires dans ton pays que tu viens chercher les nôtres ? » Il ne se prive pas non plus de lui faire remarquer que Macmillan Brown le traitait bien mieux que Métraux ne le fait : il ne travaillait pas plus de deux heures par jour, et le Néo-zélandais le régalaît de pain blanc, de café, de *corned beef* – autant de denrées qui n'ont pas été prévues dans les provisions amassées par Watelin à Paris<sup>65</sup>. Tepano n'est d'ailleurs pas le seul à s'étonner du labeur de ces Blancs un peu bizarres, inhabituel d'après l'expérience des Pascuans. Ils sont nombreux à penser qu'ils travaillent trop, s'occupent à des activités curieuses, et qu'ils les délaissent sitôt le repas achevé pour retourner à leur besogne, en sacrifiant le plaisir de la conversation avec leurs visiteurs<sup>66</sup>. Après plus de dix semaines d'enquête, Métraux sent que le vent tourne, il est de plus en plus alarmé face au manque d'entrain, à la lassitude affichée ostensiblement par Tepano. Soucieux de le ménager, il le prend au mot et décide de raconter un mythe célèbre de son pays<sup>67</sup>. Inspiré, Métraux choisit *L'Odyssée* et se met à narrer le périple et les aventures d'Ulysse, puni par les dieux à errer sans fin et à subir leur courroux. Les veillées ont lieu au camp d'Hanga Hoonu, sous la grande tente qui fait office tout à la fois de magasin, de salle à manger et de bureau. Elles réunissent une petite dizaine de personnes, y compris Lavachery et Métraux. Captivés par le récit de Métraux, tous ont le visage tendu vers lui ; « Tepano seul ne regarde pas le conteur ; il a le front plissé, penché vers la terre, comme si le récit était présenté à sa critique. Métraux, poursuit Lavachery, raconte les voyages d'Ulysse avec un sens, je dirai "ethnographique", de son auditoire. » Ulysse est ainsi devenu, pour les besoins de la

prononciation, *Ulite*, et il est *ariki*, c'est-à-dire noble. Il ne retrouve plus son île et vogue sur son canot d'une terre à l'autre. Habilement, l'ethnographe ménage ses effets en ne racontant qu'un épisode par soirée pour maintenir l'attention de son auditoire, qui va crescendo. Il instille des éléments polynésiens dans la trame du récit afin de le rendre compréhensible : Circé est devenue la Tatané Tirté, qui change les compagnons d'*Ulite* en cochons. Cette aventure et celle du Cyclope ravissent les indigènes qui, à leur tour, propagent dans le village les fortunes et infortunes d'*Ulite*. Tout le monde à Hanga Roa finit par connaître le personnage d'Homère, et un petit garçon sera même baptisé *Ulite*.

Cependant, la solution trouvée par Métraux pour apaiser le climat n'a fait que retarder la crise, qui couvait depuis le passage du *Baquedano*, à la mi-septembre. La visite annuelle du bateau chilien a effet sensiblement changé la donne et transformé les relations avec les Pascuans ; Henri Lavachery dira même qu'elle les a empoisonnées<sup>68</sup>. Les marins ont été généreux, comme seuls les gens de passage savent l'être, ils ont offert sans compter. Des vêtements réunis par l'évêque de Santiago ont aussi été distribués. Argent, savons, accessoires de beauté, chemises, foulards de soie noire, ponchos, costumes, sont ainsi passés des mains des Chiliens aux mains des insulaires. À la différence des marins, Lavachery et Métraux sont là pour plusieurs mois, ils doivent ménager leurs réserves, et garder de quoi récompenser les belles pièces à venir. Il s'agit aussi pour eux de préserver leur réputation, leur statut, en se montrant exigeants et sourcilleux<sup>69</sup>. Pendant le séjour des marins, le travail au camp avait cessé, personne ne voulant rater une occasion de recevoir un cadeau. Une fois le *Baquedano* parti, Tepano fait délibérément étalage devant ses patrons de ses nouveaux trésors, témoignages des largesses des Chiliens. Ont-ils d'aussi belles choses à offrir pour le dur travail que Tepano et Pakomio fournissent ? Le doute ne tourne pas à la faveur des Blancs, accusés de pingrerie, le pire des défauts pour un Pascuan<sup>70</sup>. Le manque de crédulité de Lavachery et Métraux, leur fermeté dans les échanges trouvent bientôt son point final avec la communauté villageoise, quand Lavachery retourne à ses destinataires, qu'il voyait pour la première fois, de superbes faux hameçons en os de baleine. C'est Pakomio qui a vendu la mèche, d'une formule révélatrice à la fois de l'opinion courante et de sa loyauté envers ses employeurs : « Le vieux ne veut rien dire, mais, vous savez, ils sont neufs<sup>71</sup>. » Les relations « commerciales » sont alors définitivement rompues avec ces fournisseurs habitués à traiter avec des gens moins connaisseurs<sup>72</sup>. Dorénavant, les Pascuans ne viendront plus leur proposer d'objets à échanger ; ils estiment qu'ils ne sont pas négociés à des conditions favorables, qu'Enrique et Alfredo ne sont pas assez généreux. À l'avenir, le reste de leurs collections archéologiques et ethnographiques seront uniquement complétées par leurs propres moyens et ceux de leurs collaborateurs réguliers qui ont compris que c'était « le vieux » qui les intéressait.

Au moment de lever l'avant-dernier camp et d'aller s'installer au pied du célèbre volcan Rano Raraku, ultime étape de leur tour archéologique de l'Île de Pâques, la crise éclate. Tepano refuse de les suivre plus loin, s'emporte dans un torrent d'invectives et de reproches. Il veut rentrer au village et vivre dans sa maison, entouré des siens. Il en a assez de la vie de campement spartiate, deux mois et demi de ce régime sont venus à bout de sa résistance. La mission a perdu l'attrait de la nouveauté, le rythme de travail est trop monotone. « Il est évident », reconnaît Lavachery, « que notre méthode de travail où il y a surtout de la patience et de l'attention lasse nos instables Pascuans. Cet Alfredo qui note des histoires tout le jour ! Cet Enlique qui mesure des pierres et les dessine ! On n'a guère d'agrément à les accompagner. Ils n'ont même pas de choses agréables à manger. Ils se nourrissent comme des Pascuans. Sauf leur thé et leur tabac <sup>73</sup>... » Ce raisonnement, sorti de la bouche de Tepano, impose de revoir le mode de fonctionnement de la petite équipe. Métraux ne peut pas se permettre de perdre la précieuse collaboration de son informateur privilégié. Les deux compagnons doivent se séparer (ill. 26). Lavachery va rester seul au camp de Rano Raraku, avec le fils de Nikola Pakomio comme assistant, et Métraux va s'installer à Mataveri, chez l'administrateur écossais. De là, il pourra aller tous les jours à Hanga Roa et ainsi continuer à travailler avec Tepano dans de meilleures conditions pour tous les deux. Il pourra aussi observer de plus près le mode de vie des villageois, et se faire une idée plus complète de l'ethnographie pascuane.

### Le petit monde clos et cancanier d'Hanga Roa

À Hanga Roa, « petit monde clos et cancanier <sup>74</sup> », Alfred Métraux se familiarise avec les différentes maisonnées du village, il observe les villageois vaquer à leurs occupations quotidiennes, s'occuper de leurs jardins (ill. 27). À la façon de Malinowski aux Trobriand, il s'intéresse aux potins, à ce qui se murmure sur les uns ou les autres. Il observe les rapports intra-familiaux, l'autorité presque despotique de Tepano ou de Charli Teao sur leurs enfants <sup>75</sup>. Surtout, il a la possibilité de diversifier son panel d'informateurs. Fait assez inhabituel pour une enquête ethnographique menée par un homme, il se rapproche des femmes du village, chose que n'avait pas faite Katherine Routledge, et encore moins Macmillan Brown. Il est le premier ethnographe à séjourner réellement au village, il y passe deux mois, faisant le chemin de Mataveri matin et soir. C'est avec Victoria Rapahongo qu'il tisse la collaboration la plus fructueuse. Jeune femme de trente-six ans, issue de la vieille noblesse, Victoria connaît bien la langue de ses ancêtres et parle mieux l'espagnol que Tepano, ce qui est très précieux pour le travail de traduction. Elle a vécu plusieurs années avec le manager Henry Edmunds, parti l'année précédente,

dont elle a eu plusieurs enfants. Passant pour être la femme la plus riche de l'île, Métraux profite de son hospitalité tous les jours, et déjeune chez elle. Elle héberge deux femmes plus pauvres, qui ne peuvent subvenir à leurs besoins, « perpétuant en cela] à l'Île de Pâques les traditions de noblesse et de culture de la vieille aristocratie polynésienne<sup>76</sup> ». Comme elle possède un gramophone, on se réunit chez elle le dimanche pour y danser. Avec Victoria, « collaboratrice inespérée<sup>77</sup> », Métraux revoit un à un tous les contes que lui a dictés Tepano et qu'il a notés dans ses petits carnets, il peut les recouper et les mieux traduire. Installé dans la journée dans la salle à manger de son hôtesse, « le travail avance et il est satisfait, ce qui n'arrive pas souvent<sup>78</sup> ». Il progresse dans la connaissance du vieux pascuan et se familiarise davantage avec l'ancien folklore. Elle l'aide dans la reconstruction des vieilles techniques, dans les jeux de ficelle, elle l'initie au mode de vie traditionnel qui disparaît en lambeaux. Ce rapprochement avec Victoria est-il la cause ou la conséquence de la brouille – brève – entre Tepano et Métraux ? C'est d'autant plus difficile de trancher que pas un mot de l'incident ne transpire dans les écrits de Métraux et de Lavachery. C'est Jorge, le fils de Tepano, qui le confiera à l'un des archéologues norvégiens accompagnant Thor Heyerdahl, en 1955. Jorge lui aurait dit que Métraux, qui défiait souvent la mémoire de son père, aurait été jeté hors de sa maison par Tepano, « profondément irrité et en colère » contre la méfiance de l'ethnographe<sup>79</sup>. Est-ce bien la raison de cette altercation ? On pourrait tout aussi légitimement supposer que Tepano aurait mal vécu de se voir supplanté dans ses attributions privilégiées par une jeune femme, qui maîtrisait mieux que lui l'espagnol, et auprès de laquelle Métraux vérifiait tout ce qu'il lui avait dit. Il est difficile d'expliquer à ses collaborateurs que ces croisements d'informations font partie de l'enquête ethnographique – ils viendront d'ailleurs confirmer l'intégralité des propos de Tepano. (ill. 28)

Tout à l'observation de l'ingéniosité des Pascuans à survivre et à trouver des expédients de fortune assurant leur subsistance, Alfred Métraux estime que c'est ce « remarquable talent d'assimilation [qui est] sans nul doute responsable en partie, de la disparition de l'ancienne culture. Alors qu'ils sont le peuple le plus isolé du monde, les Pascuans sont constamment à l'affût des nouvelles idées, des nouvelles modes – et aussi de nouveaux vices. Cette faculté extraordinaire à exploiter n'importe quelle faiblesse ou intérêt chez leurs visiteurs produit quelques résultats amusants<sup>80</sup>. » L'activité la plus rentable consiste en effet à rouler les archéologues amateurs qui, profitant de la venue annuelle du navire chilien, s'offrent une virée sur l'île. Les Pascuans troquent alors en des termes avantageux, ils grugent leurs visiteurs – les beaux coups réalisés aux dépens de ces candides font le tour du village, Alfredo et Enlique sont invités à partager leur amusement. Combien de Chiliens ne se vantent-ils pas de posséder des statuettes, des tablettes d'écriture « authentiques » (en pierre !), qui ne sont jamais que

d'admirables copies façonnées par les mains habiles d'artisans faussaires ? Tous les insulaires vivent du commerce des statuettes, qui s'effectue deux fois par an, aux passages du *Baquedano* et du bateau de la Compagnie venu charger la laine. Chaque famille a son petit stock de statuettes, prêtes à être échangées. À chaque fois, une centaine de pièces passe de main en main, les *monos*<sup>81</sup> sont vendus aux marins contre deux morceaux de savon – ils les revendront à leur tour une fois arrivés à Santiago. De fait, note Henri Lavachery, « la production des statues en bois [est] la seule industrie de l'île ; elles servaient de monnaie d'échange, selon le principe polynésien des échanges-cadeaux avec les rares visiteurs<sup>82</sup>. » Les Pascuans, ayant compris que les marins leur achetaient leurs statues non pas pour leur qualités esthétiques mais parce qu'ils les trouvaient bizarres et laides, en accentuent délibérément l'aspect grotesque, ridicule, pour leur plaisir<sup>83</sup>. C'est ainsi que s'échangent des *moai kava kava* (ancêtres décharnés) affublés d'une casquette de marin, ou faisant le salut militaire, ou bien encore, telle la madone, tenant dans leurs bras une miniature de *moai kava kava*... Une bonne partie de ces statuettes proviennent de l'atelier d'une dizaine d'artisans que dirige le sculpteur Gabriel Beri Beri, qui voit d'un mauvais œil la visite que lui rendent Henri Lavachery et Alfred Métraux ; il n'est pas loin de les considérer comme des « ennemis », redoutant qu'ils mettent en péril son commerce et ses relations privilégiées avec des collectionneurs chiliens<sup>84</sup>. Déçus par la vulgarité de sa production, ils ne lui achètent rien, et commandent plutôt à Juan Araki, le charpentier de la Compagnie, qui a la réputation d'être très adroit, des fac-similés de statuettes anciennes, en lui fournissant des photographies issues du livre de Katherine Routledge<sup>85</sup>. Ces fac-similés superbes susciteront la convoitise d'un collectionneur chilien qui tenta de circonvenir le charpentier afin qu'il les lui vende, en vain... (ill. 29)

Dans un article au titre explicite (« L'art vivant de l'Ile de Pâques »), Henri Lavachery procède à un historique de l'évolution de la sculpture sur bois depuis l'époque de la découverte de l'île en 1722. Il fait cesser le style décadent en 1925, date où Tepano reçoit un exemplaire des ouvrages de Katherine Routledge et de Macmillan Brown. Ces derniers sont compulsés avidement par tous les sculpteurs auxquels Tepano fait payer une redevance d'un peso chilien pour avoir « le droit de contempler les illustrations<sup>86</sup> ». Le résultat ne tarde pas à se faire sentir, renouvelant en partie l'inspiration et la qualité du travail des sculpteurs qui se remettent à fabriquer des modèles qui avaient disparu de leur répertoire artistique, comme les *moai kava kava*, les *rei miro*, les *tahonga*, les *ua* (canne à tête de Janus). Les images de la statuaire ancienne « semblent avoir provoqué une véritable renaissance, non pas tellement du style ancien, mais du souci du détail et du fini des pièces. [...] On dirait réellement que l'instinct créateur s'est réveillé chez les Pascuans<sup>87</sup>. » On constate à quel point les échanges avec l'extérieur ont des répercussions quasi immédiates, dans un sens comme dans l'autre. Alfred Métraux estime par

exemple que l'absence d'exigence esthétique chez les marins a provoqué une décadence stylistique dans l'art de la sculpture sur bois. Il tente, pour sa part, de restaurer la tradition classique, en montrant aux artisans des photographies d'objets anciens des collections européennes. En vain, selon lui (mais on peut en douter car il aurait fallu pouvoir observer les œuvres fabriquées ultérieurement à son séjour). Les sculpteurs reconnaissent franchement que leurs productions sont laides, mais elles satisfont leurs clients qui ne savent pas faire la différence et les apprécient. Métraux reconnaît que ce commerce a le mérite de maintenir vivants des techniques et des savoir-faire anciens, de fournir du travail aux hommes, et de procurer de l'argent à une communauté qui en manque cruellement<sup>88</sup>.

Le dépit professionnel que ressent Métraux de se trouver parmi une société oublieuse de sa culture traditionnelle se teinte néanmoins d'une incontestable admiration pour une population qui fait preuve de beaucoup de ressources et de capacités d'adaptation face à l'intrusion d'une autre culture dont elle ne maîtrise pas tous les codes. Au cours des multiples conversations qu'il aura dans les années ultérieures avec ses collègues – les océanistes Peter Buck et Kenneth Emory, les anthropologues Alfred Kroeber, Robert Lowie, Melville Herskovits, etc. –, il se rendra compte qu'il n'a pas été suffisamment attentif à ce phénomène d'acculturation<sup>89</sup>, pourtant capital à la survie de cette société. À vrai dire, cette étude du changement culturel et de l'adaptation, du passage d'un « culture pattern » à un autre ne faisait pas partie des objectifs qu'il s'était assignés au départ ; il plaçait nettement ses travaux sous les auspices d'une ethnographie de sauvetage tant les rapides changements sociaux à l'œuvre sur l'île menaçaient de plonger dans l'oubli son histoire ancienne, ses us et coutumes. Mais au contact des questions vives de l'anthropologie boasienne, il va développer un « complexe d'infériorité » dont il souffrira beaucoup pendant la rédaction de sa monographie à Honolulu, confiant à Yvonne Oddon : « À l'Ile de Pâques je n'ai pas travaillé comme je l'aurais dû. J'en suis malheureux outre mesure<sup>90</sup>. » Car cela fait plus de deux siècles et demi que l'île est en contact avec l'Occident ; la majeure partie de sa population a été massacrée, déportée puis rapatriée ; l'emprise du christianisme sur la population est forte et sincère : autant de facteurs qui rendent difficile une ethnographie du mode de vie traditionnel des anciens Pascuans. « Si peu du passé est connu qu'il est impossible de déterminer si les comportements suivis par les indigènes actuels sont une survivance d'un « pattern » ancien ou une adaptation causée par une modification des conditions<sup>91</sup>. » En 1934, il ne lui reste plus qu'à « étudier les épaves d'un grand naufrage », une société qui a « pourri au milieu d'une misère sans issue »<sup>92</sup>, consécutive à la destruction de son ordre social et à son assujettissement colonial. « Jamais je n'aurai fait de l'ethnographie dans des circonstances aussi difficiles. Ce que je recueille ce sont des balbutiements d'agonisants<sup>93</sup> », rapporte-t-il à son maître en ethnographie, Marcel Mauss. À Paul Rivet, il évoque les « conditions extrêmement

défavorables » dans lesquelles il a poursuivi ses recherches, « l'état de décomposition et de pourriture dans lequel se trouve la population semi-indigène de l'île »<sup>94</sup>.

(ill. 30) Le seul aspect de l'ancienne culture qui, selon lui, ait été préservé par la population moderne de l'île de Pâques est son folklore, son corpus de mythes et légendes<sup>95</sup> – et Alfred Métraux, d'un naturel dubitatif, s'en étonnerait presque quand il le compare aux difficultés de son enquête sur les autres aspects de la vie sociale des anciens Pascuans<sup>96</sup>. La tradition orale relatant la migration vers l'Île de Pâques, les épisodes plus ou moins légendaires du voyage du héros civilisateur, Hotu Matua, son installation avec ses compagnons, les guerres entre clans, les événements saillants de la vieille histoire, le cannibalisme des vainqueurs, la liste des rois successifs : Tepano, Victoria, et d'autres lui racontent dans le détail ces moindres péripéties, avec ce sens de la répétition, de la litanie qui fait les délices de la narration polynésienne, de son auditoire – mais épouse l'ethnographe... Vers la fin de son séjour, les villageois lui ont maintes fois répété qu'ils lui avaient tout dit, qu'il connaissait tous les mythes, toutes les légendes. « Je n'ai aucune raison de douter de leur sincérité, précise Alfred Métraux, car ils ont toujours manifesté le plus grand désir de m'aider à enregistrer les anciennes traditions. Que je transcrive les textes indigènes était pour eux la garantie que leur folklore serait préservé à jamais<sup>97</sup>. »

Ce dont il ne pouvait être conscient – et dont n'étaient pas conscients non plus ses collaborateurs indigènes –, c'est qu'il enregistrait en fait la vision du monde et de leur passé que les Pascuans s'étaient forgée au début des années 1890<sup>98</sup>, sous l'influence des catéchistes polynésiens qui avaient accompagné les pères missionnaires, une fois apaisées les secousses du cataclysme qui avait broyé leur société dans les années 1860. C'est tout le paradoxe de l'entreprise scientifique d'Alfred Métraux : alors qu'il pense sauver de l'oubli de précieux et rares vestiges pour documenter l'histoire et l'ethnologie anciennes d'un monde révolu, il fait réellement œuvre d'ethnographe, mais à son insu, en enregistrant la réinvention de l'histoire traditionnelle, fruit du travail de reconstruction, de réappropriation et d'adaptation mené par une poignée de Rapanui dans les années 1890. Il en va ainsi du cannibalisme de leurs ancêtres, tant décrit et décrié par les Pascuans modernes christianisés : il est « totalement narratif et non archéologique<sup>99</sup> ». Si les Pascuans de 1934 semblent collaborer volontiers avec Métraux, ils gardent néanmoins par-devers eux leurs livres sacrés, composés et écrits dans les années 1890, où sont couchés ces mythes et légendes illustrés de motifs *rongorongo*, d'où le nom de « livres *rongorongo* » ou « manuscrits rapanui »<sup>100</sup> qui leur sera donné lorsque leur existence sera portée à la connaissance des membres de la mission archéologique norvégienne, en 1955-1956. Révérés par les Pascuans autant que la bible, ces manuscrits étaient précieusement conservés hors de la vue des *tangata hiva*, des étrangers.

Les leur montrer aurait été tabou, ce qui révèle que, si le sens et la signification des *rongorongo* s'étaient perdus, leur *mana* était encore bien réel.

### L'homme *rongorongo* et les bois parlants

Dans ces conditions, il devient extrêmement difficile, si ce n'est illusoire, de se mettre en quête d'une quelconque tablette d'écriture, qui aurait miraculeusement échappé à la pourriture due à l'humidité ou au feu. Cependant, ramener un *rongorongo* fait partie des objectifs qu'a assignés à la mission un Paul Rivet totalement ignorant de la réalité pascuane. Les musées de Washington, Londres, Berlin, Vienne, Santiago, Saint-Pétersbourg, peuvent se targuer de posséder une ou plusieurs tablettes, alors que les musées français ne possèdent aucun spécimen de l'écriture de l'Île de Pâques dans leurs collections. Paul Rivet espérait bien pouvoir réparer cette lacune, et il chargea les membres de la mission « d'essayer, par tous les moyens, de [se] procurer une tablette. La tâche s'avérait sans grand espoir <sup>101</sup> », selon l'opinion d'Alfred Métraux, mais il ne veut pas que l'on puisse lui faire grief de ne pas avoir mis tout en œuvre dans ce but. Dès leur arrivée, il lance un appel, qu'il réitérera plus d'une fois, et promet une récompense de mille pesos à quiconque lui signalerait l'existence d'un *rongorongo* ; « une somme dont le montant restait indécis devait être le prix de l'objet lui-même. Une telle promesse provoqua une émotion profonde dans la population indigène <sup>102</sup>. » De son côté, Métraux aborde le sujet des tablettes à chaque nouvelle rencontre qu'il fait à Hanga Roa. Obnubilé par cette quête qui est la raison d'être de la mission, s'estimant responsable du succès ou de l'échec de cette dernière, il se démène pour en dénicher la trace et comprendre le mystère de cette écriture. Frappés par son comportement, les villageois disent de « Métraux [qu'il] deviendra fou s'il continue à ne penser qu'aux tablettes <sup>103</sup> ». Son entêtement lui vaut même le surnom d'« homme *rongorongo* ». Malgré lui, il est captivé par l'énigme des tablettes et leur impossible déchiffrement. La beauté de ces morceaux de bois gravés de symboles mystérieux le fascinent, « l'art graphique des primitifs a[yant] rarement atteint une telle perfection <sup>104</sup> ».

L'importance de la récompense déclenche plusieurs chasses aux tablettes, dans les falaises, dans les anfractuosités naturelles des roches au sol, puis dans les grottes. « De nombreux individus se mirent à rêver de grottes et de tablettes. Chaque jour », raconte Alfred Métraux, « quelqu'un venait nous trouver pour nous annoncer qu'il avait eu pendant la nuit la révélation surnaturelle d'une cachette contenant un ou plusieurs de ces objets <sup>105</sup> ». Chacun parle des rumeurs qu'il a entendues. On dit qu'il

y a tout juste deux ans, un homme a découvert une tablette dans une grotte, et tous les membres de sa famille sont morts les uns après les autres... En 1934, les « bois parlants » suscitent encore de la révérence ; le moulage de la tablette Mamari que Métraux a emmené depuis Paris pour la leur montrer remplit ceux qui la voient de crainte. Personne ne voudrait dormir dans sa maison avec un *rongorongo* près de lui ; c'est tabou, il en mourrait. Mais les Blancs ne craignent rien, les mauvais esprits ne peuvent rien contre eux. Une véritable « folie des grottes », comme la qualifie Lavachery, s'empare des hommes valides, qui se lancent à l'assaut des falaises, mais reculent devant les sites les plus inaccessibles. Les membres de la mission eux-mêmes se laissèrent convaincre une fois de tenter l'escalade d'une falaise, un peu ébranlés par l'assurance de Tepano qui disait avoir reçu des confidences sur l'emplacement d'une grotte fabuleuse. Las, ils n'y trouveront que des hameçons et fragments d'os.

Cette présence au long cours de la mission perturbe la routine des relations entre les insulaires et la Compagnie, qui délaissent leurs activités habituelles, le travail et la fréquentation de l'église, pour aller fureter dans les falaises, se faufiler dans les grottes, à tel point que cela finit par déplaire au catéchiste, « le bon Pakarati » qui en parle à son « prône du dimanche » : « Nous sommes présentés, d'après des rapports officieux, comme des corrupteurs, car les objets merveilleux que nous offrons en échange des antiquités éloignent les jeunes gens de l'exercice de la piété. Les administrateurs de la compagnie anglaise ne sont pas éloignés de partager les vues du catéchiste. Ils voient des bandes d'indigènes munis de l'autorisation gouvernementale [...] envahir les prés à moutons pour gagner les falaises riches en trésor. Déjà Mr. S.[mith] s'en est plaint discrètement à Métraux [...] Ainsi nous sommes devenus dans l'île un élément de trouble réel. Qu'importe ? Le résultat le plus certain n'est-il pas l'enrichissement de nos collections <sup>106</sup> ? », conclut Lavachery, qui semble plutôt ravi de rompre l'ordonnancement monotone des journées des villageois. Il n'empêche, le manager voit d'un mauvais œil tous ces insulaires qui s'agglutinent devant leur baraquet à Mataveri pour marchander, l'accès à l'endroit leur étant normalement interdit, et ces chasses au trésor à flanc de falaise.

Une conversation avec Charli Teao met Alfred Métraux sur ce qu'il pense être une piste pour le déchiffrement du *rongorongo*. L'homme s'est chargé du transport de leurs quatre-vingt-dix caisses de matériel lors de leur difficile accostage et en a été généreusement récompensé. Il est le neveu de Te Haha ou Tomenika en tahitien, qui avait fréquenté l'école où l'on apprenait le *rongorongo*, et qui mourut en 1914 à la léproserie, après avoir pu murmurer quelques vagues formules à Katherine Routledge. Peu avant d'entamer leur tour de l'Île, alors qu'ils se familiarisent encore avec le village d'Hanga Roa et ses habitants, Alfred Métraux revoit Charli Teao et, comme à tous ceux qu'il a rencontrés avant lui,

il lui demande s'il n'aurait pas une tablette à leur vendre. Ce dernier répond par la négative mais leur raconte que son oncle a fréquenté une école de *rongorongo*. Emporté par son récit, il leur décrit l'école, l'attitude des élèves, ce qu'on y apprenait. Non, il ne connaît pas la signification des mystérieuses figures de la vieille écriture, mais il se rappelle que « le maître apprenait aux enfants à construire des figures au moyen de ficelles. À chaque signe correspondait une chanson qu'il fallait apprendre par cœur<sup>107</sup> », chaque figure étant elle-même identique à une inscription présente sur les tablettes. Malgré l'avertissement de Tepano qui lui conseille de se méfier de Charli Teao – son « ennemi<sup>108</sup> », un « “jeune” homme sans connaissance du passé », qui « répète mal ce qu'a dit son grand-père »<sup>109</sup> Tomenika –, Alfred Métraux voit là un début de réponse à l'épineux problème posé par l'écriture de l'Île de Pâques. (ill. 31) Ce qu'on croit être une écriture ne serait donc qu'un aide-mémoire aux chants récitatifs... La parenté avec la riche cité-État de Mohenjo-Daro s'évanouit dans les brumes du Pacifique... Désabusé, Alfred Métraux prévient son compagnon : « Je vous assure, Lavachery, trouver des solutions trop simples donne l'air d'un imbécile. Mieux vaut pour sa gloire découvrir un mystère de plus<sup>110</sup>. » Pour le moment, il lui est difficile de creuser plus en avant cette hypothèse de travail car, de conserve avec Lavachery, ils doivent commencer le tour archéologique de Rapa Nui. Pendant ce périple, l'ethnographe va mettre à profit sa collaboration avec Tepano pour « recueillir tout ce qui dans les traditions de l'île [peut le] condui[re] à découvrir la vraie nature de cette écriture<sup>111</sup> ». De retour à Hanga Roa fin octobre, il reverra plusieurs fois Charli Teao, qui devient son principal informateur sur cette question, Tepano ayant dit dès le début qu'il ne savait rien sur le *rongorongo*.

C'est dans les lettres qu'il envoie à ses correspondants parisiens que l'on voit se former les premières conclusions auxquelles est parvenu Alfred Métraux sur la nature de l'écriture pascuane et sa fonction. Il est bien conscient que ces cinq mois de mission ne lui ont pas encore permis de mener une étude approfondie de cette énigme, mais ils lui ont néanmoins suffi à se forger une opinion, étayée par une enquête de terrain sérieuse. Ayant refusé dès le départ de céder aux sirènes du mystère, sceptique sur la découverte de Hevesy, Alfred Métraux est resté fidèle à ses premières convictions. À Marcel Mauss, il explique franchement – et sans précautions de style –, qu'il est « convaincu que ce n'est pas une écriture, mais un moyen mnémotechnique pour retenir des hymnes religieux. [...] Les quelques études que j'ai pu faire sur les *rongorongo* dont je possède des reproductions m'ont convaincu que le nombre des signes est très limité. Je me suis amusé à examiner les fameux parallèles d'Hevesy : ils me semblent bien douteux et un grand nombre sont à éliminer. La méthode même me paraît plus qu'hasardeuse. Il y a là une question de pourcentage discrètement escamotée. Je ne crois pas au mystère de l'Île de Pâques [...] On m'a lancé dans les problèmes du Pacifique : je ne les abandonnerai pas mais

il est peut-être fâcheux pour toute cette auréole romantique dont on a entouré l'Île de Pâque que l'on m'aït lancé sur cette piste <sup>112</sup>. » S'il peut se permettre une certaine liberté de ton avec Mauss et attaquer frontalement Hevesy, il n'en va pas de même avec Paul Rivet, avec lequel il lui faut composer et adopter un profil bas (doc. 20). Il est fort probable que Alfred Métraux ait fait part de ses doutes à Paul Rivet quant à la plausibilité de la thèse de Hevesy dès avant son départ, et qu'il n'ait pas ébranlé d'un iota les convictions de son aîné. Le premier aurait alors dit au second qu'il fallait chercher la solution des énigmes que posait l'Île de Pâques dans l'aire polynésienne, et non dans la vallée de l'Indus <sup>113</sup>. Maintenant, fort de son expérience de terrain, en avançant progressivement les éléments qui l'ont amené à se déterminer, et en se réfugiant derrière un « nous » collégial douteux, il avance sa propre opinion. Dans la dernière lettre qu'il écrit à Paul Rivet de Rapa Nui, début décembre, Alfred Métraux commence prudemment en ces termes le passage concernant la question de l'écriture pascuane : « il est possible que je m'abuse, mais j'ai l'impression d'avoir découvert ce que devaient être au juste les *rongorongo*. [...] Sur ces bases Lavachery et moi nous [avons] entrepris l'étude graphique des signes et nous nous sommes aperçus que tous ceux qui sont reconnaissables représentent des animaux ou des objets de l'île, d'autres sont simplement des stylisations plus ou moins poussées de certains dessins. [...] Je suis convaincu dès maintenant qu'il ne peut s'agir d'une écriture. J'ai ici un travail d'Hevesy et malgré les apparences je n'ai pu me rendre à sa théorie. Naturellement je ne me prononcerai que lorsque j'aurai les éléments complets du problème [...] <sup>114</sup>. »

Il lui faudra attendre plusieurs mois avant de pouvoir confirmer et étayer ses premières impressions sur cette délicate question. Pour le moment, il peut juste dresser un premier bilan de la mission et présenter schématiquement les résultats du travail de Lavachery et les siens. Manquant de recul, fatigués par ces cinq mois de terrain difficile où ils ont souffert constamment de l'humidité et d'un régime alimentaire exécrable, Alfred Métraux a du mal à être objectif et serein. Au total, il a quand même constitué un solide corpus de mythes et légendes, étudié la technologie et les coutumes de cette société, établi un dictionnaire du vieux pascuan et recueilli une collection de jeux de ficelle, de chants et de poésies – sans compter les collections d'objets qu'ils ramènent pour leur musée respectif. Toujours aussi pessimiste, il confie à Yvonne Oddon que ces résultats scientifiques n'ont « rien de sensationnel et tous très loin des espoirs insensés qui étaient à la base de cette mission <sup>115</sup> ». Mais à Paul Rivet, Georges Henri Rivière et Marcel Mauss, « le mot d'ordre est à l'optimisme et à la joie. [...] D'ailleurs Lavachery est dans la joie et profondément satisfait de son travail. Il est possible qu'il ait été à des champs plus féconds et singulièrement fatigué, j'exagère la note modérée <sup>116</sup>. » (doc. 21) En effet, son compagnon s'estime content du travail qu'ils ont accompli, et il ne partage pas ses réserves. Dans

la lettre qu'il envoie à Paul Rivet à la même date, il résume son travail archéologique et détaille certains acquis : c'est la première fois qu'une étude ambitieuse des pétroglyphes est réalisée (ill. 32) ; grâce à Tepano, il a découvert qu'une pièce en nacre était logée dans l'orbite des yeux des *moai*, accentuant l'intensité de leur regard. Puis, à la fin de sa missive, très soucieux de s'ouvrir à Paul Rivet de ses impressions sur son compagnon de mission, il lui consacre un long passage, révélateur à la fois de la bienveillance de Lavachery et de la qualité de la relation que les deux hommes ont su nouer à l'Île de Pâques. Il se fait l'avocat de Métraux, dont il admire le professionnalisme, et tente de sensibiliser Paul Rivet à son sujet, car il est inquiet :

[...] c'est cette admiration, et l'amitié que je lui porte aussi bien, qui me permettent d'observer en lui, bien qu'il tente de les dissimuler, certains symptômes dont je ne puis pas ne pas vous parler.

Métraux vit dans une inquiétude macabre à propos de son avenir, et a des journées d'abattement profond, des nuits de veille cruelle ou des cauchemars affreux. Certes un homme du Nord ne vit pas impunément cinq années de sa plus active jeunesse sous un climat tropical, et dans l'impasse d'une université sud-américaine. Il sait pourtant bien que ces jours pénibles sont finis, mais malgré tout l'inquiétude maladive le poursuit. Or précisément un champ vaste, nouveau, riche s'ouvre à son activité. L'étude de Rapanui est une merveilleuse introduction à celle de toute la Polynésie. On peut même dire que cette dernière en est le complément obligatoire. Car comment avoir raison de ces pseudo-mystères de l'Île de Pâques sans s'en référer constamment et sans cesse à ce que nous savons déjà des autres îles occupées ou conquises par les Polynésiens. Le voyage du *Mercator* nous offre l'opportunité, rarissime, d'une vue à vol d'oiseau de certains de ces faits. Mais il importe que celle-ci soit approfondie par une fréquentation assidue de la littérature du sujet. Je considérerai donc comme absolument nécessaire au parachèvement du succès de la mission que Métraux, autant que moi, puisse durant une année au moins rester en contact avec des bibliothèques sérieuses et riches. Il importe que tous ses amis l'y aident, dans l'intérêt de la science, comme dans celui de sa simple santé<sup>117</sup>. (ill. 33)

## Cap sur les mers du Sud

Ce souhait formulé par Henri Lavachery verra le début de son accomplissement à Tahiti, la deuxième des escales polynésiennes sur le trajet de retour du voilier belge le *Mercator*, venu chercher les membres de la mission et leurs collections. Car ces derniers ont quitté Rapa Nui le 3 janvier 1935. Discrètement, deux jours auparavant, Alfred Métraux et Henri Lavachery avaient fait leurs adieux à leurs amis sous un hangar à bateau. Ces ultimes embrassades sont déchirantes, Alfred Métraux « regard[e] choses et

gens comme si j’entrais en agonie. » Victoria le sait d’expérience : « On ne revient pas à l’Île de Pâques. Quand on se quitte ici, c’est comme si l’on mourait ».

Le bon Tepano tirait sur sa pipe un peu nerveusement et disait : « Alfredo, tu as tous les contes de l’Île. » [...] Nous nous éloignâmes lentement, poussés par les alizés. Nous faisions à rebours le voyage de Hotu Matua. Nous vîmes l’île pendant presque toute la journée. À notre réveil l’océan était vide et je perdis alors toute familiarité avec elle. Elle redevint pour moi ce petit point obscur et inquiétant au milieu des eaux.

Un soir, alors que je cherchais des crânes dans un mausolée, Tepano m’avertit : « Quand tu seras mort, ton âme reviendra, chargée de tous ces crânes. Avant d’aller où Dieu t’envoie, tu devras les remettre tous dans la tombe où tu les as pris. » Ces paroles dites à la tombée de la nuit dans ce cadre sépulcral me causèrent une forte impression. J’y ai souvent pensé depuis, et je souhaite aujourd’hui que cette prophétie se réalise. Je voudrais qu’avant de partir dans la Nuit mon fantôme errât encore dans les sites désolés que j’ai tant aimés.

Une fois ma tâche accomplie, que les alizés me portent vers Marae-ranga, vers le Soleil couchant<sup>118</sup> !

Victoria a raison : ni l’un ni l’autre ne reviendront à l’Île de Pâques (ill. 34). L’émotion du départ est néanmoins balayée par la joie d’être à bord d’un superbe voilier et de cingler vers la Polynésie, enfin. Cette croisière leur permettra de prendre une première mesure de l’ancrage polynésien de la société pascuane, et de continuer l’enrichissement des collections. Pitcairn, Tahiti, Tuamotu, les Marquises et Hawaï seront les étapes majeures de cette croisière. L’île de Pitcairn, où les mutinés de la *Bounty* se réfugièrent, est leur première escale. Elle fait l’effet à Métraux d’une « robinsonnade suisse, c’est-à-dire avec force lectures de bibles dans une île paradisiaque<sup>119</sup> ». Le *Mercator* stationne plus longuement à Tahiti, une dizaine de jours. Cette halte « dépasse nos prévisions, même les plus optimistes », jette Alfred Métraux à la hâte sur une carte postale à Yvonne Oddon<sup>120</sup>. « Pour ces dix jours seuls », lui écrira-t-il plus tard, « je ne regretterai pas ce long voyage<sup>121</sup> ». En effet, il y fait des rencontres qui vont s’avérer décisives pour son avenir professionnel. De retour d’un terrain à Mangareva, l’ethnographe océaniste Peter Buck est de passage à Tahiti. Il est attaché au Bishop Museum, à Honolulu, dont il doit devenir l’année suivante le directeur. Ce musée abrite également un centre de recherches très réputé, spécialisé dans l’ethnographie polynésienne. Avant même de rencontrer Peter Buck, Alfred Métraux avait conçu à l’Île de Pâques le projet de séjourner un an ou deux à Honolulu, afin d’exploiter son matériel ethnographique et linguistique dans de bonnes conditions et dans un environnement propice à la recherche, entouré d’une bibliothèque, d’un musée et d’un groupe de savants chevronnés. La rencontre avec Peter Buck dépasse ses espérances : celui qui est « la plus grande autorité en matière

d'ethnographie polynésienne s'est montré fort intéressé de ce que j'avais fait à l'Île de Pâques », raconte-t-il à Yvonne Oddon, « et c'est grâce à lui que j'ai pu réaliser que je rapportais un matériel très important, nouveau et qui complétait définitivement le cycle de recherches entreprises par le Bishop dans les Mers du Sud. J'ai été sincèrement étonné de découvrir que cette expédition n'avait pas été aussi vaine que je ne l'avais craint<sup>122</sup>. » Du coup, Alfred Métraux redevient optimiste et réalise que son projet peut devenir réalité s'il obtient l'appui de Paul Rivet et Marcel Mauss pour le recommander auprès du Bishop – ce dont il ne doute pas. Fin février, le *Mercator* touche les côtes d'Hawaï. À Honolulu, Alfred Métraux fait connaissance avec l'équipe du centre et son directeur, Herbert Gregory. L'ethnologue suisse lui fait une très bonne impression<sup>123</sup>, et il l'accueille favorablement, lui faisant comprendre qu'il a ici une place toute trouvée pour mener à bien la rédaction de sa monographie pascuane. De son côté, Peter Buck serait particulièrement content d'avoir Métraux comme collègue, alors qu'il doit commencer à dépouiller et ordonner le matériel ethnographique qu'il a ramené de Mangareva, l'île la plus proche de Rapa Nui<sup>124</sup>. Le comparatisme entre ces deux îles serait sans nul doute fructueux, et il en espère beaucoup. Quant à Alfred Métraux, son rêve de « passe[r] deux ans à proximité d'une bonne bibliothèque<sup>125</sup> », pour enfin écrire et se remettre de ces six années sur la brèche, n'a jamais été aussi près de se concrétiser.

Avec raison semble-t-il, Alfred Métraux craignait que les promesses de Paul Rivet de lui trouver un poste stable à Paris ou de l'envoyer en mission dans les colonies françaises ne soient vaines. Le retour dans la capitale en avril 1935 ne lui donne pas tort. Malgré le dévouement professionnel dont il fait preuve vis-à-vis du musée – la préparation de l'exposition, le traitement de ses collections américanistes et océanistes –, cela ne débouche pas sur une promesse d'engagement. Il faut dire que la grande majorité du personnel scientifique du Trocadéro est bénévole, provenant du vivier que constitue l'Institut d'ethnologie, ou encore de la bonne société parisienne que GHR séduit par son charme et son enthousiasme. Vraisemblablement, ce sont les embarras de Paul Rivet à tenir ses engagements, dans une conjoncture alors peu propice à l'obtention de crédits et de créations de postes au bénéfice des institutions scientifiques et de leur personnel, qui expliqueraient qu'il n'ait pas fait de difficultés à voir un de ses protégés partir à Hawaï. Il écrit en ce sens à Peter Buck et Herbert Gregory, leur recommandant très chaudement son jeune collègue. Tenu au courant du projet de Métraux, il « considère cette idée comme excellente et de nature à avancer considérablement la solution du problème de l'Île de Pâques et j'apporterai », ajoute-t-il, « tout l'appui que je puis lui offrir en ce sens. » Il ne fait pour lui aucun doute que le Bishop Museum est le « milieu le plus propice au monde à une telle étude », et que Métraux y trouvera des « éléments de travail inégalables »<sup>126</sup> (doc. 22). On

peut aussi s'interroger sur les motivations moins aisément avouables de Paul Rivet, même si rien dans les archives ne vient documenter cette supposition. Il ne doute pas que Métraux ne produise une bonne monographie de l'Île de Pâques, ses travaux antérieurs ont amplement démontré ses qualités scientifiques. Mais il sait aussi que Métraux n'est pas un partisan de la théorie de Hevesy et donc, par ricochet, de ses propres travaux d'inspiration diffusionniste sur les Océaniens. Or, c'est bien là que réside le noeud du problème. À plusieurs reprises, lors d'« incidents désagréables<sup>127</sup> », les deux hommes se sont heurtés. L'ethnographe a avancé ses preuves, issues de son expérience de terrain, Paul Rivet en a alors invoqué d'autres, cité d'autres auteurs ; vainement. Ils ne se sont pas convaincus mutuellement. Il était inconcevable pour Paul Rivet de renier ce qui faisait le substrat même de son cours à l'Institut d'ethnologie depuis deux ans sur « Les races et les civilisations de l'Asie méridionale et de l'Océanie », lui-même prolongement de ses recherches menées depuis 1924 sur les parentés entre les civilisations américaines et océaniennes. Il croyait fermement en l'existence d'une civilisation néolithique commune à toutes ces immenses régions, et que son foyer d'origine se trouvait quelque part en Asie, en Indochine peut-être – et ce, pour la plus grande gloire de la France... De fait, dans ses articles ultérieurs sur les Océaniens et le peuplement tripartite du continent américain, Paul Rivet ne fera jamais référence au travail de Métraux sur l'Île de Pâques, mais citera d'autres recherches, n'entrant pas en contradiction avec sa sensibilité scientifique – tout comme il ne mentionnera plus l'hypothèse de Hevesy. En 1956 encore, il persistait dans cette voie, citant les travaux pour le moins incertains de Thor Heyerdhal, mais pas ceux d'Alfred Métraux<sup>128</sup>. Dans ces conditions, n'aurait-il pas « laissé » partir Alfred Métraux, afin de ne pas abriter au sein de l'institution qu'il dirige un ferment de contestation ? La question reste et restera entière.

Pour Paul Rivet, l'essentiel est cependant sauf : la mission a fait une belle moisson d'objets au profit du musée, l'exposition sur l'Île de Pâques a tenu toutes ses promesses et Métraux publiera probablement – c'est ce qui est alors prévu – sa monographie dans la collection des *Mémoires et Travaux de l'Institut d'Ethnologie*. Malgré les raisons discutables qui décidèrent de l'existence de la mission, les résultats matériels et les acquis scientifiques sont largement à l'honneur du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Ce n'est pas la moindre ironie de l'histoire que ce soit un farouche opposant à la théorie de Guillaume de Hevesy, le « père spirituel » de la mission, qui ait sauvé du naufrage scientifique l'expédition. Car on peut légitimement se demander ce qu'elle serait devenue s'il ne s'était agi que de procéder à des fouilles archéologiques, conduites par un savant orientaliste sur le retour et un néophyte plein de bonne volonté, absolument pas préparés à un difficile séjour de cinq mois parmi les Pascuans. Que serait-il alors advenu de « la grande et fameuse expédition à la recherche des Sumériens<sup>129</sup> » ?

Lucide, Alfred Métraux est conscient « d'avoir rendu à Rivet de grands services<sup>130</sup> ». De toute son autorité scientifique et institutionnelle de professeur d'anthropologie au Muséum, de secrétaire de l'Institut d'ethnologie et de directeur du florissant Musée d'ethnographie, ce dernier l'appuie donc sans réserve auprès du Bishop Museum.

Fin juillet 1935, la confirmation de la nomination de Métraux est une chose entendue. À compter de janvier 1936, et pour un contrat de deux ans, il est « ethnologist in charge » à Honolulu. Reconnaissant à Paul Rivet de l'avoir appuyé dans « un tournant de [s]on existence », il lui écrit pour lui exprimer sa gratitude, l'assurant qu'il quittera Paris « avec un immense regret. J'y ai vécu très heureux dans l'atmosphère exceptionnelle que vous avez su créer autour de vous. J'y ai connu comme un avant-goût de ce que sera le travail dans une société plus harmonieuse que la nôtre et où la recherche scientifique sera devenue une œuvre collective poursuivie dans l'enthousiasme et la joie<sup>131</sup>. » Alfred Métraux aura souvent la nostalgie du Trocadéro, de « ce bouillon de culture effervescent<sup>132</sup> » qu'avaient su agiter GHR et Paul Rivet. D'Hawaï, il espère bien pouvoir être le « trait d'union entre cette institution océanienne et le Trocadéro<sup>133</sup> ». Début novembre, il s'embarque pour l'Amérique, avec sa femme et son fils. Il fait halte dans quelques-unes des grandes villes universitaires des États-Unis : New York, Washington, Philadelphie, Chicago et Berkeley. Robert Lowie et Alfred Kroeber sont ses hôtes dans cette prestigieuse université. Parmi eux, Alfred Métraux se sent à son aise ; ce sont des hommes de terrain, comme lui. Bien évidemment, il leur parle de sa récente mission à l'Île de Pâques. La controverse sur la nature du *rongorongo* est inévitablement au centre de leur discussion. Tous trois, en effet, ont « beaucoup parlé de Mohenjo Daro, de Hevesy et de Rivet. Jusqu'ici », commente-t-il en jubilant à Yvonne Oddon, « je n'ai trouvé personne qui accordât à ces théories le moindre crédit. Au contraire<sup>134</sup>... » Cette attitude n'est pas pour lui déplaire et doit le libérer d'un certain scrupule vis-à-vis de l'initiateur de l'expédition. Dorénavant affranchi de la responsabilité de la mission, rassuré sur son avenir professionnel proche, Alfred Métraux va pouvoir dépouiller minutieusement l'ensemble des données qu'il a recueillies à Rapa Nui, les ordonner, et mettre tous les paramètres de la controverse sur l'écriture de l'Île de Pâques à plat. Le temps de l'étude et de la polémique a sonné.

**Notes :**

1. C'est l'un des romans que Métraux emporta avec lui lorsqu'ils firent le tour de l'île (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 28-30 juillet 1934, AYUL). Dans ses bagages, il a également pris des romans de Joseph Conrad, de Stendhal (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 12 septembre 1934, AYUL). Le soir, Lavachery lui lit à haute voix des passages du *Prince de Machiavel*, dont il s'est muni comme livre de chevet – ce qui lui vaut les moqueries de Métraux. Ils puissent également dans la bibliothèque de l'administrateur écossais. Plus encore qu'aux romans policiers, qu'à Conrad et Washington Irving, leur préférence va à la revue américaine *Punch*, dont leur hôte possédait tous les numéros depuis vingt ans (Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 210). ↗
2. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 24. ↗
3. Alfred Métraux, « Voyage autour de l'Île de Pâques », *La Revue de Paris*, 15 juillet 1935, p. 385. ↗
4. *Ibid.*, p. 388. ↗
5. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 12. ↗
6. *Ibid.* ↗
7. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 32. Métraux, peut-être plus observateur, remarque quelques jolis minois et distingue « quelques femmes ravissantes et faciles à en juger par leurs petits manèges au débarquement. » (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 28 juillet 1934, AYUL). ↗
8. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 12. ↗
9. *Ibid.* ↗
10. *Ibid.* ↗
11. Lettre d'Eva Métraux à Georges Henri Rivière, 11 septembre 1934 (Archives BCM, 2 AM 1 K65d). ↗
12. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 11. ↗
13. Alfred Métraux, « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944*, *op. cit.*, p. 439. ↗
14. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL). ↗
15. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 78. ↗
16. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 15. Henri Lavachery décrit lui aussi ces « magnifiques et terribles principes de la générosité polynésienne » (*Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 78-79). ↗
17. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 5 décembre 1934 (fonds d'archives Marcel-Mauss, IMEC, MAS.9.12). ↗
18. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 11 septembre 1934, *op. cit.* À Yvonne Oddon, il raconte : « En sociologie j'ai fait quelques découvertes et surtout une importante en ce qui concerne le potlatch. J'ai une série de faits inédits qui vont m'attirer l'amitié éternelle du bon Mauss. » (12 septembre 1934, AYUL). ↗
19. Rappelons qu'Alfred Métraux fut le premier diplômé de l'Institut d'ethnologie. ↗
20. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 11 septembre 1934 (fonds d'archives Marcel-Mauss, IMEC, MAS.9.12). ↗
21. Alfred Métraux, « Première communication à la Société des américanistes après le retour de l'Île de Pâques », pp. 5-6 (fonds d'archives Métraux, Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, dossier 110). Par la rubrique

« Mélange et Nouvelles » du *Journal de la Société des américanistes*, on apprend que cette communication fut prononcée le 7 mai 1935 et qu'elle était intitulée : « Notes et impressions d'un voyage en Amérique et à l'Île de Pâques ». ▶

22. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 42. ▶
23. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, 28-30 juillet 1934 (AYUL). ▶
24. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 22. ▶
25. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 3. ▶
26. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 21. ▶
27. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 18. ▶
28. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 22. ▶
29. *Ibid.* ▶
30. *Ibid.*, p. 21. ▶
31. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 84. Voir sa description de Tepano au travail in « Sculpteurs modernes de l'Île de Pâques », *Outre-Mer*, 1937, 4<sup>e</sup> trimestre, p. 5-9 du tiré à part. ▶
32. Henri Lavachery, « Camp royal à l'Île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 18 février 1935. ▶
33. Un doute plane sur cette affirmation, John Macmillan Brown affirme que c'est le père de Tepano qui fut le guide de Thompson. ▶
34. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL). ▶
35. *Ibid.* ▶
36. *Ibid.* ▶
37. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 5 août 1934. ▶
38. Lettre d'Alfred Métraux à Thomas Barthel, 9 janvier 1957 (cité in Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 621, note 2). ▶
39. Henri Lavachery, Île de Pâques, *op. cit.*, p. 81. ▶
40. Henri Lavachery, « Camp royal à l'Île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 18 février 1935. ▶
41. Les marins du *Baquedano* ont pris l'habitude de se défaire de leurs vieux costumes en les troquant contre des souvenirs. ▶
42. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 97. ▶
43. *Ibid.*, p. 64. ▶
44. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 102 et pp. 113-114. ▶
45. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 21. ▶
46. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, respectivement p. 87, p. 83, p. 146. ▶
47. *Ibid.*, pp. 77-78. ▶
48. *Ibid.*, p. 64. ▶

49. *Ibid.*, p. 146. ↴
50. Alfred Métraux, *L'Ile de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 164. ↴
51. Henri Lavachery, « Sculpteurs modernes de l'Ile de Pâques », *op. cit.*, p. 5 du tiré à part. ↴
52. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 75. ↴
53. Henri Lavachery, « L'art vivant de l'Ile de Pâques », *Journal de la Société des océanistes*, V, 1949, p. 168. ↴
54. Henri Lavachery, « L'exploration de l'Ile de Pâques. Sur les routes pascuanes », *Le Petit Parisien*, 9 janvier 1935. ↴
55. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL). ↴
56. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 51. ↴
57. *Ibid.* ↴
58. *Ibid.*, p. 151. ↴
59. *Ibid.*, p. 138. ↴
60. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL). ↴
61. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 32. ↴
62. Alfred Métraux, *L'Ile de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 81. Manifestement, Métraux commet une erreur et confond Thompson (qui fait le voyage dans les années 1880) avec Macmillan Brown. ↴
63. Alfred Métraux, *L'Ile de Pâques* (1941), *op. cit.*, pp. 37-38. ↴
64. Alfred Métraux, *L'Ile de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 137. ↴
65. L'ethnographe lui-même regrettait, dans une lettre à son amie bibliothécaire, de n'avoir pas été plus attentif aux réserves alimentaires constituées par Watelin : « je me suis trouvé en présence de stocks imposants de lentilles, de fayots, de macaronis sans aucun assaisonnement, d'où un régime immonde [...] » (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Hanga Roa, 7 décembre 1934, AYUL). ↴
66. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 115. ↴
67. Ce paragraphe est inspiré d'Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, pp. 151-154. ↴
68. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 136. ↴
69. Alfred Métraux va ramener plus des trois quarts des 20 000 francs dont la mission avait été dotée pour mener à bien ses travaux archéologiques et ethnographiques. Il expliquait ce gros reliquat par le fait qu'il n'avait pas été possible de fouiller, ce qui avait épargné des dépenses importantes. Dans sa lettre du 5 décembre 1934 à Paul Rivet, il lui écrivait qu'il avait une « bonne nouvelle : le séjour dans l'île ne nous a pas coûté grand-chose [...]. Vous voyez que j'ai su me débrouiller. » (archives BCM, 2 AP 1 C) ↴
70. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 136. ↴
71. *Ibid.*, p. 137. ↴
72. Thomas Lavachery relate que son grand-père a regretté toute sa vie de ne pas avoir gardé par-devers lui ces « faux somptueux » pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire de belles pièces d'artisanat pascuan (*Île de Pâques* 1934-1935, *op. cit.*, p. 22). ↴

73. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 165. ↗
74. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 9. ↗
75. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 98. ↗
76. *Ibid.*, p. 4. ↗
77. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 237. ↗
78. *Ibid.*, p. 197. ↗
79. Jo Ann Van Tilburg, *Among Stone Giants*, *op. cit.*, p. 233. ↗
80. Alfred Métraux, « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944*, p. 439. ↗
81. « Mono » veut dire « singe ». Les marins chiliens appellent ces sculptures ainsi à cause de leur laideur. ↗
82. Henri Lavachery, « L'art vivant de l'île de Pâques », *op. cit.*, p. 166. ↗
83. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 249. ↗
84. Henri Lavachery, *L'Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 251. Sur la visite de l'atelier de Gabriel Beri Beri, voir pp. 132-133 et, sur la statuaire en bois, Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, pp. 249-263. ↗
85. Henri Lavachery, « Sculpteurs modernes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 12 du tiré à part. Voir les photographies de ces reproductions in Francine Forment & Heide-Margaret Esen-Baur, *L'Île de Pâques, une énigme ?*, *op. cit.*, p. 325-335 et, dans le même ouvrage, Heide-Margaret Esen-Baur, « Réflexions sur la création artistique contemporaine de l'île de Pâques », pp. 167-175. ↗
86. *Ibid.*, p. 168, note 19. ↗
87. Henri Lavachery, « L'art vivant de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 168. ↗
88. Alfred Métraux, « Stone Images from South America », *Man*, 129-131, 1937, p. 104 et, du même auteur, « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944*, p. 439. ↗
89. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 4 et p. 97. ↗
90. Lettres du 27 mars 1936, Honolulu (AYUL). ↗
91. *Ibid.*, p. 97. ↗
92. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, pp. 46, 10, 45. ↗
93. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 11 septembre 1934 (fonds d'archives Marcel-Mauss, IMEC, MAS 9.12). ↗
94. Lettre à Paul Rivet, Hanga Roa, 5 décembre 1934. ↗
95. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 362. Voir sa retranscription de ce patrimoine oral, p. 362-389. ↗
96. « Curiously enough, the oral tradition of the migration to Easter Island has been preserved remarkably well even down to the present. » (Alfred Métraux, « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944*, *op. cit.*, p. 448). ↗
97. Alfred Métraux, *Ethnology of Easter Island*, *op. cit.*, p. 363. ↗

98. Voir *infra*, (p. 68) ; Nicolas Cauwe, *Île de Pâques. Le grand tabou*, Louvain-la-Neuve, Versant Sud, 2011, p. 105 et Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, pp. 147-148. ↳
99. Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 55. Alfred Métraux titre son chapitre V de *L'Île de Pâques* « Une société cannibale », et une sous-partie du chapitre VIII sur les rapports sociaux « Guerre et cannibalisme ». ↳
100. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, pp. 113-114 et *Island at the end of the world*, *op. cit.*, p. 148. ↳
101. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, p. 152. ↳
102. *Ibid.* ↳
103. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 55. ↳
104. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'Île de Pâques », *La Revue de Paris*, 17, 1er septembre 1939, p. 202. ↳
105. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1951), *op. cit.*, pp. 152-153. ↳
106. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 96. ↳
107. *Ibid.*, p. 59. ↳
108. *Ibid.*, p. 57. ↳
109. *Ibid.*, p. 60. Steven Roger Fischer souligne qu'Alfred Métraux se rendra compte plus tard que Tepano avait raison de le mettre en garde contre les informations de Charli Teao, qui n'étaient pas fiables (*Rongorongo*, *op. cit.* pp. 158-160). ↳
110. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, *op. cit.*, p. 60. ↳
111. Alfred Métraux, « Les primitifs. Signaux et symboles », *op. cit.*, p. 15. ↳
112. Lettre d'Hanga Roa, 5 décembre 1934 (fonds d'archives Mauss, IMEC, MAS 9.12). ↳
113. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, Hanga Roa, 5 décembre 1934. ↳
114. *Ibid.* ↳
115. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Hanga Roa, 7 décembre 1934 (AYUL). ↳
116. *Ibid.* ↳
117. Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, Mataveri, 6 décembre 1934. ↳
118. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques* (1941), *op. cit.*, p. 197 pour toutes les citations. ↳
119. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, tout près de Tahiti, 19 janvier 1935 (AYUL). Il en tirera une série inspirée d'articles pour *Paris-Soir*, parue entre les 8 et 11 mai 1935 : « Dans une île du Pacifique, des marins en révolte ont fondé une race nouvelle ». Ce récit fut repris dans l'hommage que consacra *L'Homme* à Alfred Métraux, *op. cit.*, « Les révoltés de la "Bounty" cent cinquante ans après », pp. 33-48. Il évoquera aussi l'histoire de cette île dans une radio-conférence prononcée le 30 avril 1935 sur le poste de Radio-Paris. Je remercie Jean Jamin de m'en avoir communiqué le texte. ↳
120. Carte postale d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Papeete, 26 janvier 1935 (AYUL). ↳
121. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon en mer avant Hawaï, 20 février 1935 (AYUL). ↳

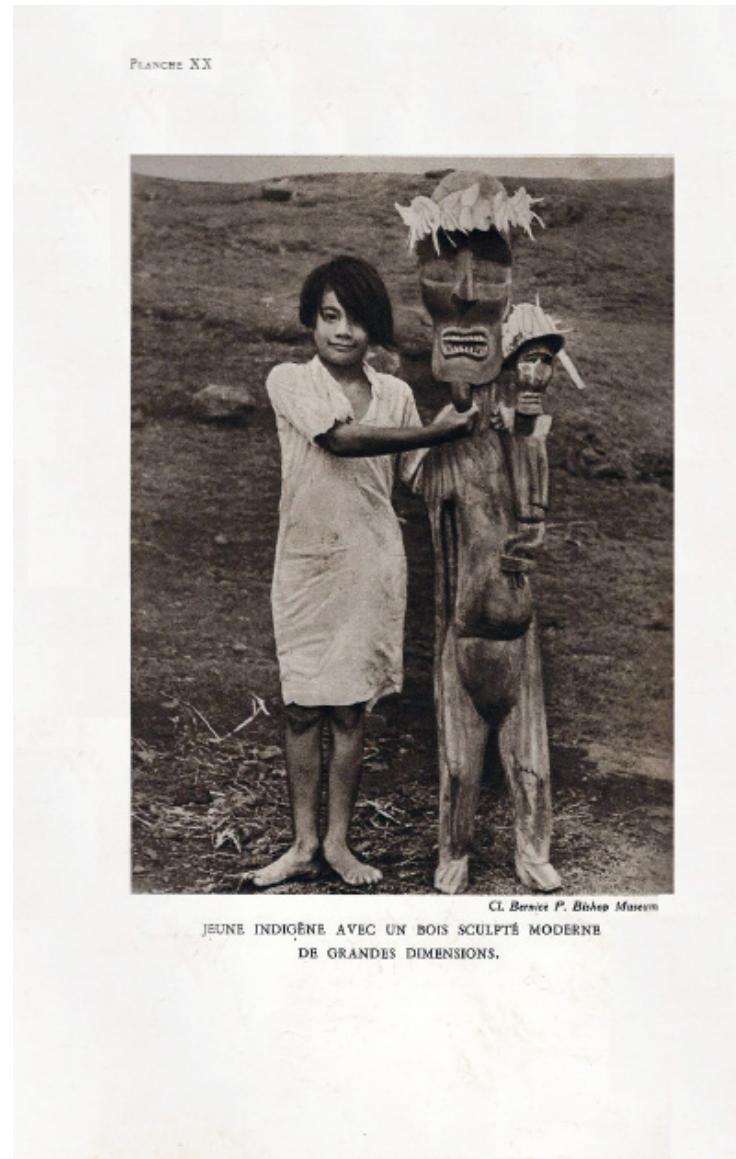
122. *Ibid.* ↪
123. Lettre de Peter Buck à Paul Rivet, 22 juin 1935 (Archives BCM, 2 AM 1 K49d, dossier « Honolulu »). ↪
124. *Ibid.* ↪
125. Lettre d'Alfred Métraux à Georges Henri Rivière, Hanga Roa, 4 décembre 1934 (archives BCM, 2 AM 1 K 65d). ↪
126. Lettres de Paul Rivet à Herbert Gregory et Peter Buck, 23 mai 1935, pour toutes les citations (archives BCM, fonds Paul-Rivet, 2 AP 1 D). ↪
127. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, sans date [1937] (AYUL). ↪
128. « L'écriture idéographique des Indiens kuna et katio de Colombie, des Chaké du Venezuela et des Indiens quichua et aymára du haut plateau péruano-bolivien présente des analogies avec le système d'écriture des insulaires de l'île de Pâques, comme Eric von Hornbostel l'a suggéré pour l'écriture kuna et Thor Heyerdhal pour l'écriture chaké. » (Paul Rivet, « Relations anciennes entre la Polynésie et l'Amérique, *Diogène*, 16, 1956, p. 8 (pagination du tiré à part)). ↪
129. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Hanga Roa, 7 décembre 1934 (AYUL). ↪
130. *Ibid.* ↪
131. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, Les Mayens (Valais), 2 août 1935. ↪
132. Georges Henri Rivière, « Témoignage », in Solange de Gany & alii (éd.), *Ethnologiques. Hommage à Marcel Griaule*, Paris, Hermann, 1987, p. X. ↪
133. Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, Les Mayens (Valais), 2 août 1935. ↪
134. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Berkeley, 11 décembre 1935 (AYUL). ↪



ill. 12 : La baie d'Anakena (FAM.IP.MT.02.03 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/  
Fonds Archives photographiques). [»](#)



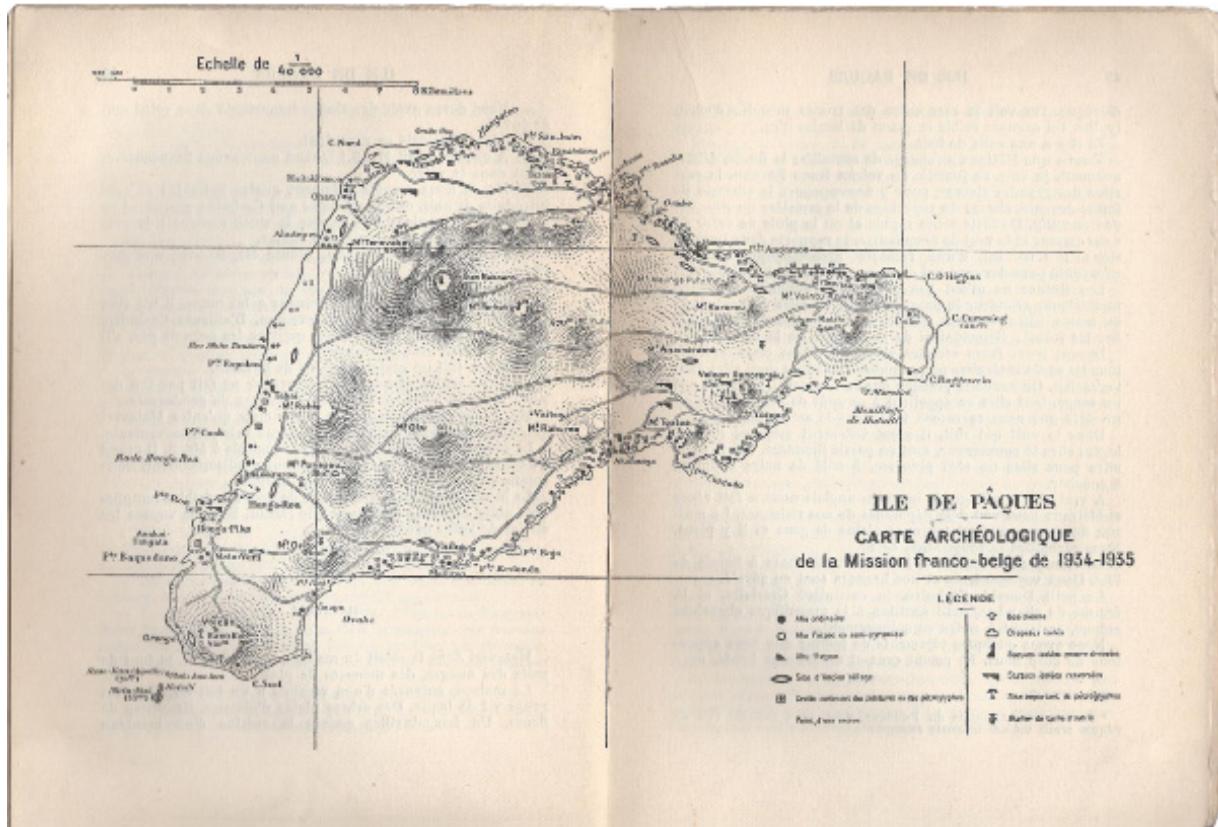
ill. 13 : Les Pascuans venus les accueillir à leur arrivée, le 28 juillet 1934 (archives privées). ➤



ill. 14 : Planche XX de *L'Île de Pâques* d'Alfred Métraux (1941), insérée page 163 : « jeune indigène avec un bois sculpté moderne de grandes dimensions ». Cette photographie a disparu de la version de 1951 (archives privées). ➤



ill. 15 : Sculpture de Juan Tepano (71.1935.61.211© Musée du Quai Branly). 



ill. 16 : Carte archéologique de la mission franco-belge à l'île de Pâques, in *Île de Pâques* d'Henri Lavachery, Paris, Grasset, pp. 40-41. ■



ill. 17 : Dessin de Ruiz Pakomio par Henri Lavachery (archives privées). 



ill. 18 : Henri Lavachery, accompagné de Ruiz Pakomio, se prépare pour un premier repérage du site du Rano Raraku, dès le surlendemain de leur arrivée, le 30 juillet 1934. Ils louent des chevaux au gardien de la Compagnie Williamson & Balfour. Alfred Métraux ne les accompagne pas, il a préféré rester à Hanga Roa pour prendre langue avec les villageois (archives privées). ➤



ill. 19 : Un campement, avec les tentes Picot (archives privées). 



ill. 20 : Tepano adossé à un *pukao* de *moai* à l'*ahu* Te Pito Te Kura (FAM.IP.MT.02.22 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 



ill. 21 : Nikola Pakomio à l'*ahu* Vaimata (archives privées). ☞



ill. 22 : Tepano sculptant (FAM.IP.MT.02.38 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/  
Fonds Archives photographiques). ☎



ill. 23 : Veronica Atan de profil, dessin dans le carnet de terrain n° III d'Henri Lavachery (archives privées). 



ill. 24 : Une visiteuse du dimanche : Victoria Rapahongo entouré de Ruiz Pakomio et Henri Lavachery (archives privées). 



ill. 25 : Reconstitution d'une cérémonie rituelle à un *ahu*, d'après les indications de Tepano. Dessin d'Henri Lavachery (archives privées). ■



ill. 26 : Henri Lavachery au travail parmi les *moai*, volcan Rano Raraku. Cliché de John Fernhout (archives privées). ↗



ill. 27 : Pascuane battant la *tapa* (FAM.IP.MT.02.32 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 



ill. 28 : Victoria Rapahongo à cheval (FAM.IP.MT.02.35 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 



ill. 29 : Jeune Pascuan tenant deux sculptures contemporaines (FAM.IP.MT.02.39 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 



ill. 30 : Victoria préparant le *mahute* (FAM.IP.MT.02.37 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). 



ill. 31 : Groupe de Pascuanes s'adonnant au jeu de ficelles (FAM.IP.MT.02.34 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). [»](#)



ill. 32 : Pétroglyphes de l'homme-oiseau à Orongo (FAM.IP.MT.02.49 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). ↗



ill. 33 : Surimpression de deux photographies : Alfred Métraux et Henri Lavachery regardent attentivement un pétroglyphe que leur a fait découvrir Juan Tepano. En surimpression, des crânes mis à jour sur un site archéologique (archives privées). ➤



ill. 34 : Dessin de Victoria à Puna Marengo, par Henri Lavachery (archives privées). ↗

## UN SUISSE SANS IMAGINATION AU TRAVAIL<sup>1</sup>

JE TRAVAILLE dans des conditions idéales de paix, de sérénité et de plaisir. Le Musée est assez provincial, mais extrêmement riche et la bibliothèque de premier ordre. Le travail est parfaitement organisé et je reçois beaucoup d'aide de P. Buck et d'Emory. Comme toutes les îles heureuses, Hawaï n'a pas d'histoire. On travaille, on se baigne et on va au cinéma et les jours passent rapides<sup>2</sup>.

En résumant ainsi sa situation, Alfred Métraux ne force pas le trait. Il est bien logé, l'île est superbe, et il a été remarquablement accueilli par ses collègues. Ses échanges avec Peter Buck, dont il partage le bureau, sont intenses et d'une rare qualité. Celui-ci fait office de mentor et introduit Alfred Métraux dans le monde polynésien, en lui dispensant d'une façon informelle une incomparable formation. Métraux a tout à apprendre de l'ethnographie polynésienne et il doit travailler d'arrache-pied pour être à la hauteur. S'il ne publie son œuvre maîtresse concernant l'Île de Pâques qu'en 1940, dans la collection du *Bulletin* du Bishop Museum, il n'a cependant pas attendu cette date pour s'atteler aux multiples questions et problèmes soulevés par l'histoire pascuane et publier le fruit de ses recherches. À partir de la fin 1936, de nombreux articles relatifs à Rapa Nui viennent émailler sa bibliographie, exclusivement américainiste jusqu'ici. Grâce à ces publications, Alfred Métraux va devenir le spécialiste incontesté de l'Île de Pâques et acquérir une réputation internationale de probité scientifique amplement méritée.

L'ethnologue conçoit la plupart de ses articles comme une réfutation en règle des élucubrations fantaisistes courant sur l'Île de Pâques. Méthodique, il consacre chaque publication à un problème précis (l'existence d'une soi-disant double numérotation, la royauté, les sanctuaires, les liens avec la Mélanésie, la culture sociale, etc.), qu'il prend le temps d'examiner soigneusement, avant de repousser les fausses notions afférentes s'il y en a. Ce sont d'abord sur des points d'histoire et d'archéologie qu'il intervient. Par exemple, dans sa première prise de position publiée par la revue britannique *Man* en 1936, il s'inscrit en faux contre l'idée selon laquelle il y aurait eu deux langues parlées sur Rapa Nui, la première, plus ancienne, étant d'origine extra-polynésienne. Ce raisonnement s'appuie implicitement sur une autre spéculation diffusionniste, celle du peuplement en deux vagues de l'Île de Pâques. La première migration serait l'auteur des grandes constructions lithiques et des statues, et aurait emmené avec elle depuis son foyer d'origine les tablettes d'écriture. À de multiples reprises, Alfred Métraux réaffirmera le caractère essentiellement polynésien de Rapa Nui, les profondes similitudes sociales avec

les autres îles de la ceinture orientale de l'archipel, et l'inanité de cette théorie du double peuplement qui satisfait à bon compte les partisans de l'existence d'une vieille et glorieuse civilisation, totalement étrangère à l'actuelle population de l'île – primitive et dégénérée. De la même façon, il démonte l'opinion selon laquelle ce seraient les mêmes hommes qui auraient construit les murs des palais de Cuzco, au Pérou, et, traversant d'un coup de rame sur un frêle esquif le Pacifique, auraient également construit les plates-formes cérémonielles des *ahu*s pascuans. Là encore, il n'y a rien de comparable, ce n'est pas la même technique de maçonnerie mise en œuvre, et, d'une petite phrase assassine, Métraux liquide cette divagation. Il n'est pas plus convaincu des origines mélanésiennes de la population pascuane, et il lui est bien difficile de croire que les chapeaux en tuf rouge couronnant les *moai* sont des réminiscences des cheveux teints en rouge des habitants des îles Salomon, comme le prétend John Macmillan Brown !

Sur la petite dizaine d'articles qu'écrit Alfred Métraux entre 1936 et 1938, aucun n'est destiné au public scientifique français. Il est vrai que la France ne possède pas de revue d'anthropologie générale ou océaniste de référence à l'époque. Ils paraissent tous dans des publications d'audience internationale telles *Man*, *Ethnos*, *Journal of the Polynesian Society*, *Mankind*, *Anthropos*. C'est cette dernière revue qui accueille l'article le plus retentissant de Métraux, celui qui constitue en quelque sorte l'acmé de son travail de réfutation des théories pseudo-scientifiques ; il s'agit en l'occurrence de la réfutation de la « découverte » de Guillaume de Hevesy qui est pour lui une mystification. Le choix de cette revue est à la fois curieux et provoquant, quand on sait qu'*Anthropos*, la revue dirigée par le père Schmidt, est l'un des organes de prédilection de l'école diffusionniste. Filons la métaphore et ajoutons simplement que c'était en quelque sorte introduire le loup dans la bergerie – et que la lutte a été coriace. Alfred Métraux a passé des heures à examiner à la loupe les symboles des tablettes, il s'est plongé dans l'étude de G. H. Hunter sur l'écriture de Mohenjo-Daro afin de comparer les deux graphies. Il a mobilisé toutes ses connaissances acquises sur le terrain, a comparé toutes les données avec les systèmes pictographiques existant dans d'autres parties du monde. Il pense être parvenu à un résultat, mais il reconnaît que « ces essais de déchiffrement sont tuants<sup>3</sup> » et demande un gros effort de concentration. Manifestement, Alfred Métraux semble satisfait de son travail et parfaitement conscient de la portée de l'article qu'il envoie à la revue allemande. Sûr de lui, il affirme à Yvonne Oddon qu'il a « démolí Hevesy en prouvant noir sur blanc qu'il était un faussaire. J'envoie un article assez salé à *Anthropos*. Tu vas voir le coup de théâtre. Quelle bande de crétins que tous ces partisans d'Hevesy<sup>4</sup>. »

*Anthropos* publie donc son article d'une vingtaine de pages dans sa livraison de février-avril 1938, sous le titre : « The Proto-Indian Script and the Easter Island Tablets. (A critical Study) ». Pour Métraux, la relation génétique postulée entre les deux écritures est totalement « hypothétique », car aucune preuve matérielle ne vient l'étayer – les distances temporelle et géographique n'étant pas les moindres des obstacles à surmonter pour se rallier à cette hypothèse. Alfred Métraux cite nommément dès la deuxième page les partisans les plus connus de la « découverte sensationnelle<sup>5</sup> » de Hevesy, au nombre desquels figurent Robert von Heine-Geldern et le professeur Paul Rivet. Clairement, il choisit ses adversaires et les nomme. Tout au long de l'article, il fait preuve d'un esprit « extrêmement vindicatif<sup>6</sup> », comme il le reconnaissait lui-même, ne mâchant pas ses mots et multipliant les attaques contre Hevesy. L'article, très précis, reprend les parallèles établis par le linguiste hongrois entre les deux écritures, et les réexamine d'un œil critique un à un. Alfred Métraux ne se prive pas de prendre en défaut Hevesy chaque fois qu'il estime qu'il aurait sciemment falsifié les données. Il l'accuse ainsi d'avoir « réajusté » plusieurs signes pour mieux les faire correspondre à leur équivalent dans l'autre écriture, d'avoir changé les proportions de certains éléments pour créer une apparente similarité. Il lui reproche un grave défaut de méthode pour un linguiste : Hevesy n'a pas tenu compte de la fréquence des signes, ni de leur variance stylistique, et n'a pas étudié les éléments qui revenaient le plus souvent dans les deux écritures. Acide, il insinue que Hevesy comptait trop sur la probabilité que ses comparaisons seraient hâtivement examinées<sup>7</sup>. Il reprend ensuite l'étude de quatre-vingts signes et repousse la majeure partie de ces comparaisons, qu'il estime ni représentatives ni significatives, ou bien encore « tirées par les cheveux ». Plus d'une fois, il ne se prononce pas, faute d'avoir pu trouver dans le répertoire de Hunter ou sur les tablettes l'un des deux termes mis en parallèle – ce qui le fait douter encore plus de la rigueur de la méthode utilisée par Hevesy. Une seule comparaison, « frappante », sur un symbole très répandu dans les deux écritures, remporte son adhésion pleine et entière. Ironique, Métraux se prend à souhaiter que Hevesy puisse toujours apporter des preuves aussi concluantes ! L'analyse des bois des tablettes ne lui semblent pas non plus de nature à corroborer la théorie du linguiste hongrois, quoique ce dernier prétende : la plupart des bois sont européens, l'âge de l'un des échantillons remontant à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle. On est loin des quatre à six mille ans supposés... De plus, les motifs du *rongorongo* sont clairement d'inspiration pascuane, ils s'inspirent d'une faune et d'une flore présentes sur l'île, et se retrouvent dessinés sur d'autres supports et ornements en bois tels que les pectoraux (*rei miro*), les pendentifs (*tahonga*), les rames (*rapa*), etc. Ils ne sont donc pas circonscrits aux tablettes, ni tombés dans l'oubli chez les Pascuans contemporains. En outre, selon Métraux, on ne peut considérer les signes de l'Île de Pâques comme une écriture ;

tout au plus peut-on admettre qu'ils constituent une pictographie. À ce titre, on peut comparer le *rongorongo* à n'importe quelle autre pictographie, celle des Indiens cuna par exemple, et trouver là aussi un certain nombre de ressemblances frappantes, qui constituent en fait un stock de figures géométriques commun à toutes les pictographies. Terminant son article, Alfred Métraux regrette que les partisans de Hevesy, qui ont déclaré ses comparaisons « irréfutables et refusé même d'en discuter le bien-fondé, n'en aient mieux vérifié l'exactitude avant d'adopter une opinion aussi arrêtée. Ces savants auraient dû garder présente à l'esprit la fable médiévale de l'enfant aux dents d'or. Malgré la virulence de la controverse, personne ne prit la peine d'ouvrir la bouche de l'enfant : il n'y avait pas de dents en or<sup>8</sup>. » À qui d'autre que Paul Rivet ce dernier passage peut-il donc s'adresser ? Pour qui sait lire entre les lignes, il ne peut y avoir de confusion : Alfred Métraux règle ses comptes, et « à travers Hevesy, c'est Rivet qu' [il] vise – d'où [l]a violence<sup>9</sup> » de la charge.

Au-delà de la querelle de personnes – dont il importe d'être conscient mais qu'il ne faut pas majorer outre mesure puisqu'elle est l'effet et non pas la cause de cette controverse scientifique –, l'article est riche d'enseignements<sup>10</sup>. Les importantes objections soulevées par Alfred Métraux font un sort définitif à la théorie défendue par Hevesy. Il n'y a pas de parenté ni de connexions possibles entre les deux graphies. Le *rongorongo* ne date pas de cinq mille ans, le peuplement de l'Île de Pâques remontant vraisemblablement au début du deuxième millénaire après Jésus-Christ. Ce n'est pas le moindre des mérites d'Alfred Métraux que d'avoir voulu combattre les outrances des diffusionnistes sur leur propre terrain, mais il n'est pas certain que l'impression première qui ressortit à l'époque de la prise de position de l'ethnologue suisse tournât à son avantage – le numéro de la fin de l'année 1938 de la même revue *Anthropos* en atteste. Alfred Métraux a peut-être eu le tort de quitter le terrain légitime de la dispute scientifique pour se livrer à une attaque *ad hominem* qui contrastait avec les habituelles joutes feutrées. Accuser Guillaume de Hevesy de forfaiture était un peu fort, il aurait dû prendre davantage de précautions. Ses adversaires vont profiter d'une négligence méthodologique pour la grossir et le combattre. C'est d'abord Guillaume de Hevesy qui monte au créneau, scandalisé par la vindicte de son accusateur, profitant de son droit de réponse pour se défendre dans une longue tribune de sept pages que la revue lui a généreusement accordée<sup>11</sup>. Présomptueux, il affirme que sa thèse est acceptée par le monde savant dans son entier, ce qui ne fut jamais le cas. Pour étayer sa défense, il produit la lettre *in extenso* que lui a écrite G. R. Hunter, le spécialiste mondial de l'écriture de Mohenjo-Daro, où ce dernier exprime le « dégoût » qu'il a éprouvé en lisant l'article de Métraux. Étudiant de près les comparaisons de Hevesy et les accusations de Métraux, Hunter a pris ce dernier en faute plusieurs fois : négligent, Métraux n'a pas consulté le répertoire complet des motifs

de l'écriture de la vallée de l'Indus et base toute sa charge sur une liste lacunaire. Après étude, Hunter estime que tous les parallèles établis par Hevesy sont fondés, et reproduisent fidèlement les signes de l'écriture proto-indienne. Sûr de lui, Hevesy dresse une liste de ses partisans les plus connus, au nombre desquels il mentionne Marcel Mauss qui « cro[it] vraisemblables [s]es démonstrations<sup>12</sup> ». Le linguiste se plaint encore qu'Alfred Métraux, ingrat, a refusé obstinément de le voir avant le départ de la mission – alors qu'il en est le père spirituel –, et ne l'a pas invité à la première conférence qu'il tint à son retour à la Société des américanistes. S'il est avéré qu'Alfred Métraux a évité tout contact avec Hevesy avant le départ, pour des raisons évoquées *supra*, ce dernier ment par omission lorsqu'il prétend qu'Alfred Métraux n'a jamais fait la moindre tentative pour le rencontrer par la suite. Il est vrai que Hevesy n'assiste pas à sa première conférence à la Société des américanistes le 7 mai 1935 – mais il n'est pas américainiste. Au cours de cette communication, Alfred Métraux ne consacre au demeurant que quatre petites lignes au « sujet trop complexe »<sup>13</sup> des tablettes, à la toute fin de son temps de parole. Tout juste avance-t-il que cette énigme trouvera sa résolution dans le cadre polynésien. On peut penser que, prudent, il ne souhaite pas en dire plus et ne veut pas s'opposer publiquement sur son propre territoire à Paul Rivet, l'âme de cette société savante depuis 1908. Par correction, Métraux contacte néanmoins Hevesy un peu plus tard, début juin 1935. Il doit prononcer une communication à la Société asiatique, où Hevesy est lui-même intervenu. L'ethnologue lui écrit une lettre très neutre et formelle, dans laquelle il l'avertit qu'il « compte faire très prochainement une communication à la Société asiatique “sur les principaux résultats de mon voyage à l'Île de Pâques”. Je parlerai entre autres choses des tablettes dont vous vous êtes occupé. Comme nos points de vue respectifs ne concordent pas toujours, je serai heureux si je pouvais avoir prochainement un entretien avec vous pour que nous puissions échanger nos idées et parvenir, je le souhaite, à harmoniser notre manière de voir<sup>14</sup>. » Inutile de préciser que cette entrevue n'a vraisemblablement jamais eu lieu, que Hevesy n'a pas répondu à cette invitation, évitant soigneusement cette rencontre. On peut aussi se demander si ce n'est pas Paul Rivet qui aurait incité Alfred Métraux à provoquer cette rencontre afin qu'il reconsidère sa propre position, car on peut légitimement douter de l'envie de Métraux d'en découdre de vive voix avec un homme qu'il estimait peu et dont il ne partageait aucune conviction. N'a-t-il pas avoué dans une lettre à Yvonne Oddon sa « ferme intention d'aller jusqu'au bout et d'éliminer le personnage de la scène scientifique<sup>15</sup> » ? De toute évidence, cette rencontre aurait-elle eu lieu que les deux hommes seraient restés figés sur leur position respective, comme le démontre à l'envi leur altercation par articles interposés dans *Anthropos*. Ils évoluent dans des paradigmes théoriques opposés, leurs postulats divergent totalement, ils ne raisonnent pas selon les mêmes termes, n'interprètent pas les mêmes

données de la même façon. L'un a adopté un raisonnement inductif, l'autre déductif. L'un cherche *a priori* à prouver une théorie, l'autre, plus pragmatique, fait appel aux données issues du terrain pour conclure. Le fossé est abyssal.

Mais le pic de la controverse autour du *rongorongo* est encore à venir, dans l'article et le postscriptum qui suivent la défense de Hevesy, ce qui fait dire à Steven Fischer que le volume de 1938 d'*Anthropos* est « inoubliable<sup>16</sup> » dans l'histoire de cette dispute scientifique. L'auteur, le baron Robert von Heine-Geldern, l'anthropologue le plus renommé d'Autriche et fervent diffusionniste, y publie en allemand une étude d'une petite centaine de pages intitulée : « L'écriture de l'Île de Pâques ». L'article fait date. Il s'y fait le champion de la thèse défendue par Guillaume de Hevesy, venant fort à propos en renfort à sa propre théorie sur le lieu d'origine des migrations asiatiques vers le Pacifique. Ce n'est pas tant le déchiffrement de l'écriture de l'Île de Pâques qui passionne le baron que son origine et ses connexions avec d'autres écritures. La portée de son article est limitée par sa propre allégeance au diffusionnisme, mais il n'en livre pas moins une remarquable étude très documentée sur l'historiographie du *rongorongo*, et propose plusieurs pistes de réflexion quant à sa nature<sup>17</sup>. Si l'essai de Heine-Geldern n'est pas une réponse à l'article de Métraux – il est le résultat de plusieurs années de recherche –, son « Postscriptum » d'une dizaine de pages écrit en anglais<sup>18</sup>, quant à lui, y fait expressément référence et se veut une réponse argumentée mais nuancée. Avec cette contre-attaque, « la guerre Métraux-Hevesy [prend] une virulence extrême », le baron ayant écrit, selon Métraux, « le plus violent article dont j'aie jamais été l'objet<sup>19</sup> ». Il lui reproche de méconnaître la source bibliographique fondamentale sur l'écriture de Mohenjo-Daro et d'instruire le procès de Hevesy sur des bases erronées, en déduisant que celui-ci a falsifié les données et triché si besoin était. Il juge ses accusations « atroces » et « je dois dire », ajoute-t-il, « que c'est la diffamation d'un savant la plus impudente dont j'ai jamais eu connaissance<sup>20</sup>. »

Il serait inutile d'entrer dans le détail de la réponse de Heine-Geldern pour être convaincu de la vigueur de la polémique qui se déclencha alors. Celle-ci se comprend mieux si l'on garde présent à l'esprit que la théorie de Guillaume de Hevesy eut un incroyable retentissement international parmi les tenants du diffusionnisme, dont beaucoup avaient des positions institutionnelles importantes. La publicité qui lui fut faite dans les années 1930 est considérable. Si la théorie de Hevesy est depuis tombée dans les oubliettes de l'histoire et s'est avérée une erreur, elle reste néanmoins « la meilleure sorte d'erreur qu'il puisse y avoir », comme le remarque pertinemment Steven Fischer<sup>21</sup>. En effet, elle eut l'heure de relancer et de stimuler les recherches, scientifiques cette fois, sur le *rongorongo*, domaine

abandonné aux esprits imaginatifs. Jusqu'alors, « l'indifférence des savants professionnels en face de cette [énigme avait été] rien moins qu'étonnante. On ne saurait leur reprocher d'avoir été à court d'hypothèses, mais le soin d'interpréter systématiquement ces documents avec l'aide des indigènes a été laissé à la bonne volonté d'amateurs pressés ou mal préparés pour cette tâche<sup>22</sup>. » Grâce à la dispute Métraux-Hevesy, les études sur le *rongorongo* changent de régime : elles ressortent dorénavant de l'esprit et de la méthode scientifiques. Et puis, cette controverse a un autre bienfait : elle donne au travail de Métraux un écho retentissant dans le milieu anthropologique international, détournant ainsi définitivement l'attention de l'hypothèse de la vallée de l'Indus. Alfred Métraux devient l'éminent spécialiste de Rapa Nui, et assoit grâce à cette querelle son autorité intellectuelle d'homme de science.

En septembre 1939, c'est-à-dire un an après l'épisode *Anthropos*, Alfred Métraux livre à la populaire *Revue de Paris* son article français sur « Les deux énigmes de l'Île de Pâques ». La direction du bimensuel, pour lequel il a déjà écrit plusieurs papiers, lui rapporte que celui-ci « a beaucoup de succès » auprès des lecteurs<sup>23</sup>. On peut y constater qu'il a partiellement pris acte de la défense de ses adversaires et il reconnaît implicitement son erreur sur le point précis des comparaisons. L'ethnographe n'accuse plus Hevesy de forfaiture, tout en maintenant intacte son opinion sur le *rongorongo*. Indubitablement, il a affiné sa réflexion et retenu la leçon d'*Anthropos*. « À quelques exceptions près », écrit-il, « la similitude entre une centaine de signes [...] était complète, indéniable. Seules les conclusions impliquées par ce rapprochement se heurtaient à l'ensemble de nos connaissances<sup>24</sup>. » Alfred Métraux a donc bien tiré un enseignement de cette controverse : il a abandonné la comparaison terme à terme des deux graphies – qui était une reconnaissance tacite du bien-fondé de la démarche diffusionniste de Hevesy –, et pose par principe son invraisemblance dans la mesure où le problème posé par le *rongorongo* ne peut trouver de résolution que dans son contexte d'émergence et d'existence. « Pour dissocier les tablettes du reste de la civilisation de l'Île de Pâques, pour voir en elles autre chose que le produit d'un art local, il faut être aveugle aux données du styles et sourd aux témoignages traditionnels les plus constants<sup>25</sup> », martèle un Alfred Métraux convaincu que Hevesy et ses aficionados ont fait fausse route. Au moment où il envoie cet article à la *Revue de Paris*, il est sur le point d'achever la rédaction de son « Ethnology of Easter Island », qui paraîtra non pas dans la collection des « Mémoires et Travaux de l'Institut d'Ethnologie », mais dans celle du *Bulletin* du Bishop Muséum. Paul Rivet en concevra une certaine amertume, mais il était difficile à Alfred Métraux de faire autrement, tant l'institution hawaïenne lui avait offert des conditions de travail exceptionnelles – sous peine de se montrer incorrect et de ruiner ses possibilités de trouver un poste aux États-Unis à la fin de son contrat. Et puis, une publication anglaise lui « importe infiniment plus qu'une édition française tant

du point de vue de [s]on prestige que des avantages pécuniaires<sup>26</sup> ». Métraux parvient à trouver un compromis en proposant de rédiger une version grand public de son travail et de l'éditer dans la nouvelle collection de Gallimard. À la *Revue de Paris*, il fait en quelque sorte parvenir en avant-première son chapitre sur les gigantesques statues *moai* et le *rongorongo*, les deux énigmes qui ont le plus fait couler d'encre. Il y présente donc le cheminement final de sa réflexion quant à la nature des tablettes et le résultat auquel il est parvenu. Voici résumées ses conclusions : ni tout à fait une pictographie, ni vraiment un aide-mémoire, le *rongorongo* participe néanmoins de leur nature. Aux mains des membres du corps sacerdotal, il est partie prenante du cérémonial sacré qu'ils animent. Aux yeux de l'auditoire, le *rongorongo* est en quelque sorte la manifestation concrète, matérielle, des compositions littéraires, des mélopées, des chants récitatifs que déclament les prêtres ou les bardes. C'est un ornement, au sens musical du terme, qui appuie les dires du barde, amplifie ses effets, scande sa récitation, illustre des passages, fait la transition entre d'autres. Ce serait l'équivalent pascuan du bâton de récitation strié de coches des Maori de Nouvelle-Zélande, de la corde à noeuds des îles Cook qui rythment les chants ou bien encore du paquet en tresses de fibres de cocotier dont se détachent des cordelettes à noeuds des Marquises – et qui remplit le même office. Métraux pense que le *rongorongo* a pu être un moyen mnémotechnique dans le passé, qui aidait à se souvenir des longues généalogies ou des récitations ; mais son usage a dégénéré et les spécimens de bois parlants connus tendraient à montrer qu'ils n'avaient plus qu'une fonction décorative et magique, dans les rituels.

Lucide et honnête, Alfred Métraux prévient qu'il « ne donne pas [s]on hypothèse comme un résultat acquis pour toujours. Je ne lui reconnaiss même qu'un seul mérite », continue-t-il, « celui de s'harmoniser avec les rares données transmises par l'histoire et la tradition et d'être conforme aux tendances profondes de la civilisation polynésienne<sup>27</sup> ». Quant au mérite de Métraux, il ne s'arrête pas à avoir proposé une solution raisonnable, et en accord avec les connaissances disponibles sur les sociétés océaniennes. Avec William Thomson et Katherine Routledge, il fait partie, selon la jolie formule de Steven Fischer, du « Triumvirat Rapanui » envers lequel tous les scientifiques travaillant sur l'Île de Pâques ont une dette intellectuelle. Plus que personne avant lui, Métraux les a amenés tout près d'une solution rationnelle grâce à son interprétation du *rongorongo*<sup>28</sup>. Il est en effet le premier à avoir identifié ce qu'il appelait des « signes primaires », et qui sont maintenant connus comme des « signes principaux ». Au cours de ses tentatives de déchiffrement des tablettes, il en dénombra une centaine. Il s'est également aperçu que chaque signe du répertoire *rongorongo* comprenait un grand nombre de variantes qui ne pouvaient pas être considérées comme des symboles indépendants. Enfin,

il fournit la première étude de la fréquence des signes en travaillant sur deux tablettes, et repère au sein des inscriptions des textes parallèles.

Mi-juin 1938, Alfred Métraux quitte Hawaï pour Berkeley, où il donne des cours tout l'été, avant d'être en poste à la rentrée à Yale. Il ne travaillera plus jamais avec constance sur l'ethnographie pascuane, ou la question des tablettes. L'ethnographe suisse retourne à ses terres de prédilection, l'américanisme et les Amérindiens, en particulier ceux du Chaco. La rédaction de plusieurs chapitres du prestigieux *Handbook of South American Indians* pendant la Seconde Guerre mondiale va particulièrement l'absorber. Dorénavant, il se contentera de suivre attentivement les nouvelles publications sur Rapa Nui, de se tenir au courant des dernières recherches. Il publiera encore plusieurs articles sur l'Île de Pâques, tant son acquis dans le domaine océaniste est important, mais ce sont des articles où il reprend et vulgarise avec talent ses travaux précédents (doc. 23). La seconde édition française de *L'Île de Pâques*, augmentée et légèrement remaniée en 1951, et sa version anglaise, publiée à Londres en 1957, prolongent durablement son magistère sur Rapa Nui.

Ce pourrait être la conclusion de cet article. La relation tumultueuse d'Alfred Métraux avec l'Île de Pâques pourrait en rester là – la chute serait bien commode pour l'auteur de ces lignes : un ethnographe refusant obstinément dès le départ de céder au romantisme de la fantastique Île de Pâques, tant célébrée par les artistes et les amoureux de l'aventure, mais qui pourtant, en faisant œuvre scientifique, consacre de splendides pages à son sujet en rassasiant la curiosité de son auditoire scientifique et populaire. L'aura de l'Île de Pâques n'y a rien perdu, au contraire : « Vouloir arracher à l'Île de Pâques son auréole de mystère n'équivaut pas à méconnaître la beauté et la grandeur de cette civilisation insulaire qui, plus que toute autre, nous révèle le génie et la force créatrice de cette race polynésienne aimée des dieux<sup>29</sup> », justifiait Alfred Métraux, emporté par une envolée lyrique trahissant bien son propre engouement. Le mystère des tablettes couvertes de signes incompréhensibles l'« a toujours hanté<sup>30</sup> », et il y reviendra jusqu'à la fin de sa vie.

Sa probité de savant va ainsi faire de lui l'un des tout premiers vulgarisateurs en langue française des thèses d'un jeune linguiste allemand, Thomas Barthel, et de celles de l'école russe de Saint-Pétersbourg, spécialisée dans la cryptographie, qui bousculent l'interprétation de Métraux sur la nature des tablettes, devenue entre-temps un dogme repris par une majorité d'océanistes. C'est en 1955 qu'il entend parler des essais de déchiffrement de Thomas Barthel, « avec un certain scepticisme<sup>31</sup> », avoue-t-il. Le linguiste allemand lui écrit pour lui présenter son interprétation du *rongorongo*, et il convainc son aîné. Avec un certain désintéressement, ce dernier lui fait parvenir en mai 1956 ses dix carnets de

notes de terrain où sont retranscrits en pascuan un certain nombre de textes du corpus mythologique rapanui, estimant qu'ils pourraient lui être profitables<sup>32</sup>. Dès 1958, Alfred Métraux fait état des progrès des études *rongorongo* grâce à ce savant, qui vient alors de publier ses *Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift (Rudiments de déchiffrement de l'écriture de l'Île de Pâques)*, marquant d'une pierre blanche mémorable ce domaine de recherche<sup>33</sup>. Le *rongorongo* serait en fait bien plus que le dernier avatar dénaturé d'une mnémotechnique : « les symboles [...] correspondent non à une pictographie, comme je l'avais cru, mais à une véritable écriture suffisamment développée pour qu'il ait été possible de donner une forme matérielle à une riche littérature orale<sup>34</sup>. » Il s'agirait certes d'une écriture à son stade embryonnaire, encore rattachée au système mnémotechnique, mais Thomas Barthel croit pouvoir y déceler les rudiments du phonétisme. En 1962, lors de la Journée d'étude de Synthèse consacrée à « L'écriture et la psychologie des peuples », Alfred Métraux, dans son exposé consacré aux formes embryonnaires de l'écriture chez les primitifs, revient à nouveau de manière plus détaillée sur les résultats obtenus par son collègue allemand et les résume. « Même si les conclusions auxquelles Barthel est parvenu étaient contestées, son livre restera la base de toutes recherches et hypothèses nouvelles sur la question », affirme-t-il. Il se livre dans cette communication à un exercice de retour critique sur son propre travail, le contextualisant et admettant que ses théories ont été « remises en question » par les avancées récentes de la recherche<sup>35</sup>. Sans prétendre tresser une couronne de lauriers à Alfred Métraux, il faut reconnaître son honnêteté intellectuelle et la rigueur scientifique dont il fait ici preuve en ne s'accrochant pas opiniâtrement à son hypothèse sur le *rongorongo*, ni en se formalisant de son dépassement par des théories novatrices. C'est d'ailleurs la dernière fois qu'il abordera le sujet des tablettes de l'Île de Pâques. Il se suicidera l'année suivante, en 1963.

La mission franco-belge Métraux-Lavachery a indéniablement constitué une étape importante sur le chemin de la connaissance scientifique de l'Île de Pâques. Mais elle fut également un repère pour le peuple rapanui, qui puise entre autres dans l'ouvrage de Métraux pour mieux connaître sa prestigieuse histoire et se forger une identité. À l'heure actuelle, il n'y a pas sur l'île de maison de sculpteur qui ne possède son volume écornaé d'*Isla de Pascua* d'Alfred Métraux (traduit en espagnol dès 1950) pour s'inspirer des illustrations et des récits mythologiques. Lui-même racontait qu'il avait appris lors de son dernier voyage au Chili en 1960 qu'aux yeux des Pascuans, il « apparai[ssait] comme une lumière pour le passé. » Amusé, il poursuivait en racontant que « à ceux qui les interrogent, les Pascuans répondent : "Bon, écoutez, il y a Métraux qui est venu voici vingt-cinq ans, il doit tout savoir, il a écrit un livre, nous le savons, nous avons lu son livre, alors lisez-le." C'est une curieuse expérience que d'être, de son vivant, une espèce de repère chronologique. On m'a dit que là-bas, on date les choses de l'époque de

mon voyage. Les gens disent : “À l'époque où il était là, il y avait telle chose..., on faisait telle chose, maintenant on ne le fait plus”<sup>36</sup>. » Cette expérience, d'autres ethnologues, sur d'autres terrains, l'ont également vécue. Pour quelqu'un dont l'un « des grands chagrins de la vie d'homme est d'avoir assisté à l'agonie de tant de petites sociétés<sup>37</sup> », devenir pour l'une d'entre elles un jalon de son histoire tourmentée peut être interprété comme un bel hommage au-delà de la mort (ill. 35).

**Notes :**

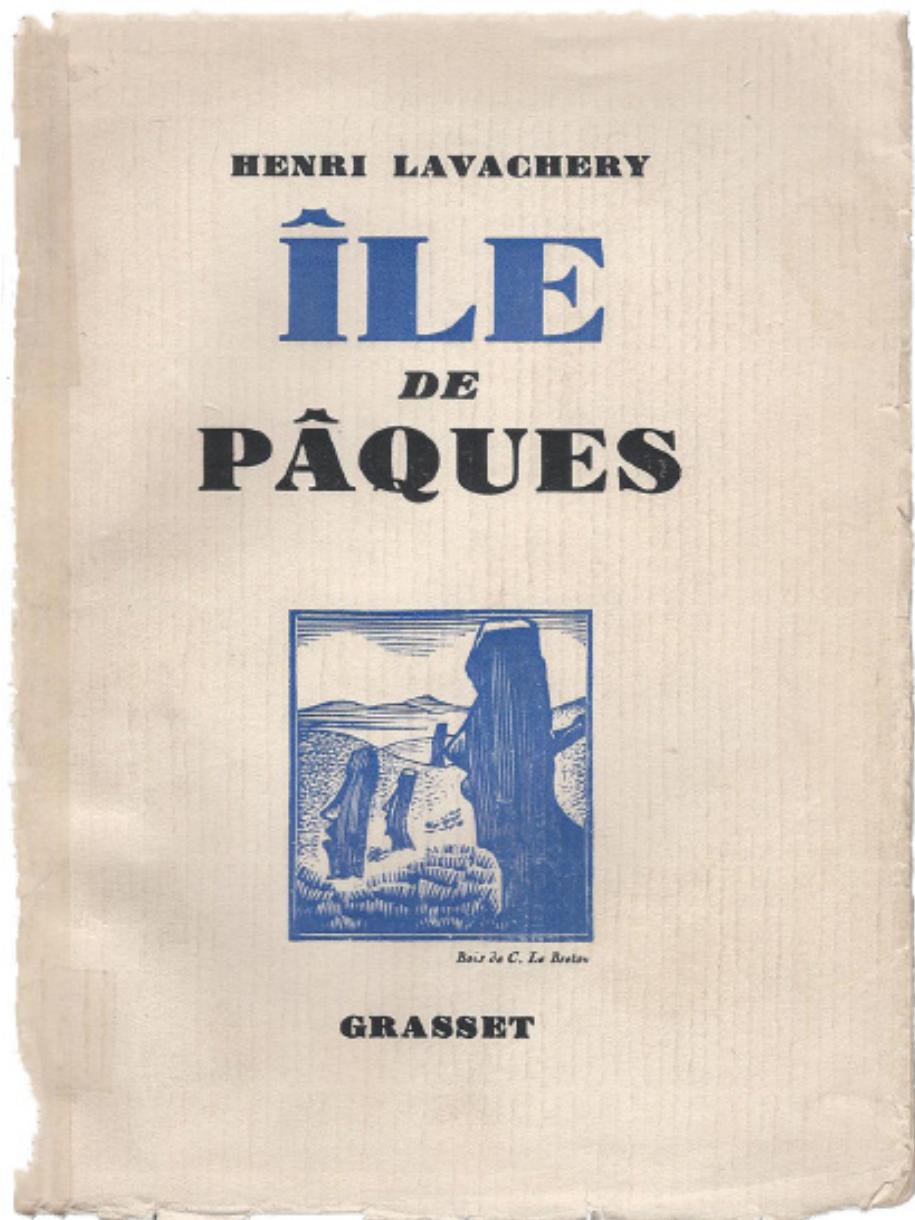
1. Se moquant de lui-même, c'est ainsi que Alfred Métraux se décrivait, anticipant les reproches que l'on pourrait lui faire à son retour de mission : « Aller dans la “mystérieuse” (*sic*) pour en rapporter des hameçons de pierre et des séries de burin ! Il faut un Suisse sans imagination pour un aussi piètre résultat. » (lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Île de Pâques, 12 septembre 1934, AYUL). [»](#)
2. Lettre d'Alfred Métraux à R. Grünewald, Honolulu, 5 mars 1936 (archives BCM, 2 AM 1 K49d). R. Grünewald est alors chargé du département Océanie du Trocadéro. [»](#)
3. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, sans date [1937] (AYUL). [»](#)
4. *Ibid.* [»](#)
5. Alfred Métraux, « The Proto-Indian Script and the Easter Island Tablets. (A critical Study) », *Anthropos*, 33, 1938, p. 225. [»](#)
6. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Los Angeles, 20 juillet 1938 (AYUL). [»](#)
7. Alfred Métraux, « The Proto-Indian Script and the Easter Island Tablets », *op. cit.*, p. 224. [»](#)
8. *Ibid.*, p. 239. [»](#)
9. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Los Angeles, 20 juillet 1938 (AYUL). [»](#)
10. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, pp. 150-153. [»](#)
11. Guillaume de Hevesy, « The Easter Island script and the Indus Valley Scripts (Ad a critical Study Mr. Métraux's) », *op. cit.* [»](#)
12. Marcel Mauss, Intervention à la suite d'une communication de Paul Mus à la Société française de philosophie en 1937, in *Oeuvres 2*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 157. [»](#)
13. Alfred Métraux, Première communication à la Société des américanistes après le retour de l'Île de Pâques, *op. cit.* (archives Métraux, bibliothèque Claude Lévi-Strauss du Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, dossier 110). [»](#)
14. Lettre d'Alfred Métraux à Guillaume de Hevesy, Paris, 3 juin 1935 (archives BCM, 2 AM 1 K48d). [»](#)
15. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Los Angeles, 27 juillet 1938 (AYUL). [»](#)
16. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 152. [»](#)
17. *Ibid.*, pp. 173-175. [»](#)
18. Robert Von Heine-Geldern, « Postscriptum », *Anthropos*, 33, 1938, pp. 899-909. [»](#)
19. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Yale, 8 novembre 1938, pour les deux citations (AYUL). [»](#)
20. Robert Von Heine-Geldern, « Postscriptum », *op. cit.*, pp. 900 et 904. [»](#)
21. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 153. [»](#)
22. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 202. [»](#)
23. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Mendoza, 7 décembre 1939 (AYUL). [»](#)

24. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 203. ↗
25. *Ibid.*, p. 205. ↗
26. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Asunción, 29 mai 1939 (AYUL). ↗
27. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 211. ↗
28. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 171. Les lignes qui suivent reprennent les conclusions de S. Fischer sur la pertinence et l'actualité des recherches de Métraux (*Rongorongo*, *op. cit.*, p. 168-169), sans rentrer dans le détail des critiques que l'on peut en faire, en regard des progrès accomplis par les études sur le *rongorongo* depuis les années 1950. ↗
29. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 212. ↗
30. Fernande Bing, « Entretiens avec Alfred Métraux », *L'Homme*, 4 (2), 1964, p. 24. ↗
31. Alfred Métraux, « Le déchiffrement des tablettes de l'Île de Pâques », *Revue de Paris*, juin 1951, p. 123. ↗
32. Steven Roger Fischer, *Rongorongo*, *op. cit.*, p. 600, note 5. ↗
33. *Ibid.*, pp. 210-239. ↗
34. Alfred Métraux, « Le déchiffrement des tablettes de l'Île de Pâques », *op. cit.*, p. 124. ↗
35. Alfred Métraux, « Les primitifs. Signaux et symboles », *op. cit.*, p. 16. ↗
36. Fernande Bing, « Entretiens avec Alfred Métraux », *op. cit.*, p. 27. ↗
37. *Ibid.*, p. 23. ↗

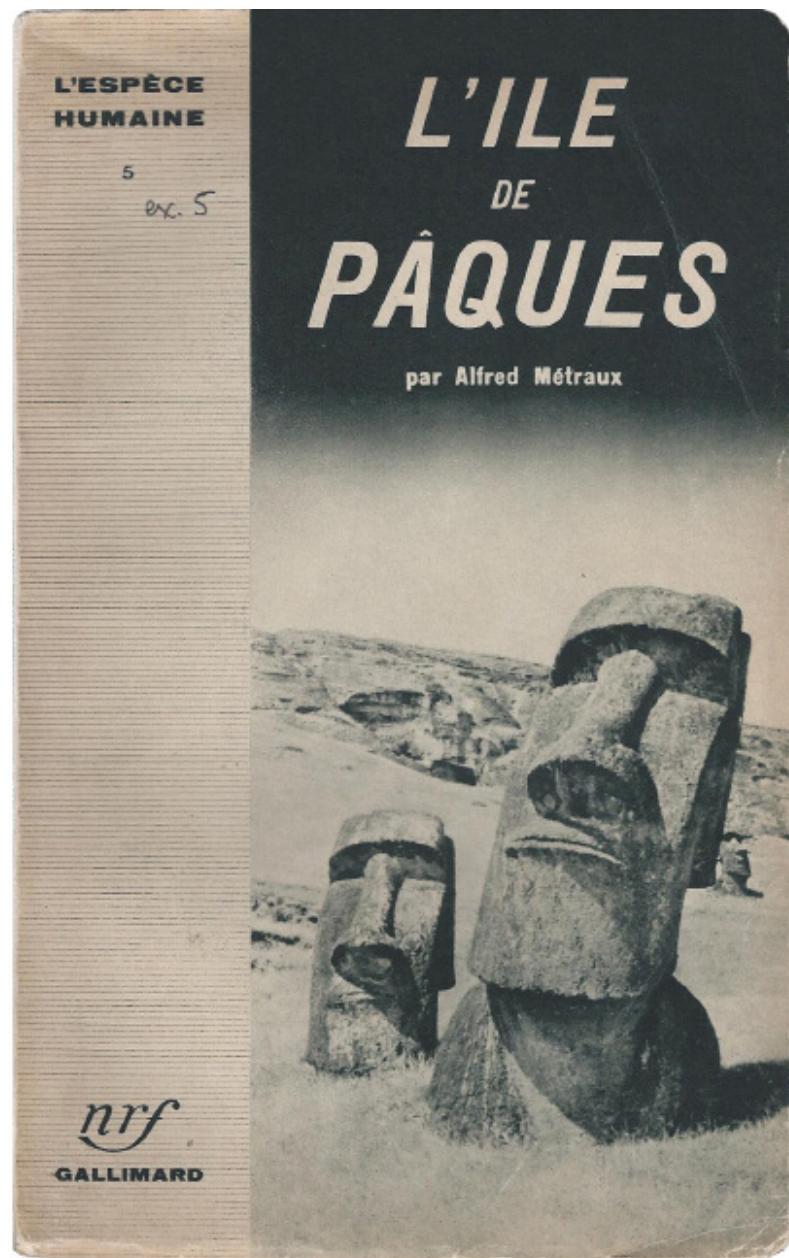


ill. 35 : *Moai* enterré au volcan Rano Raraku (FAM.IP.MT.02.09 © Collège de France. Archives Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Archives photographiques). ➤

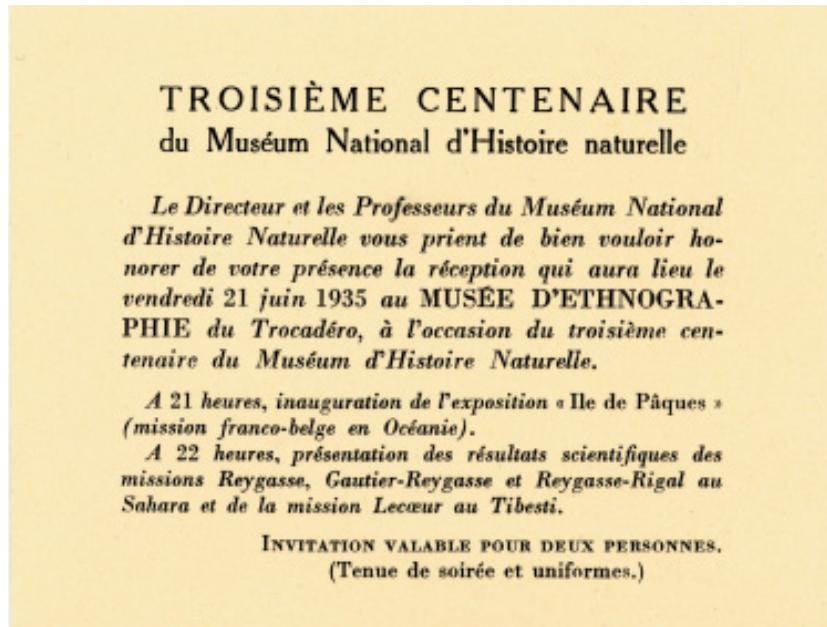
## **DOCUMENTS**



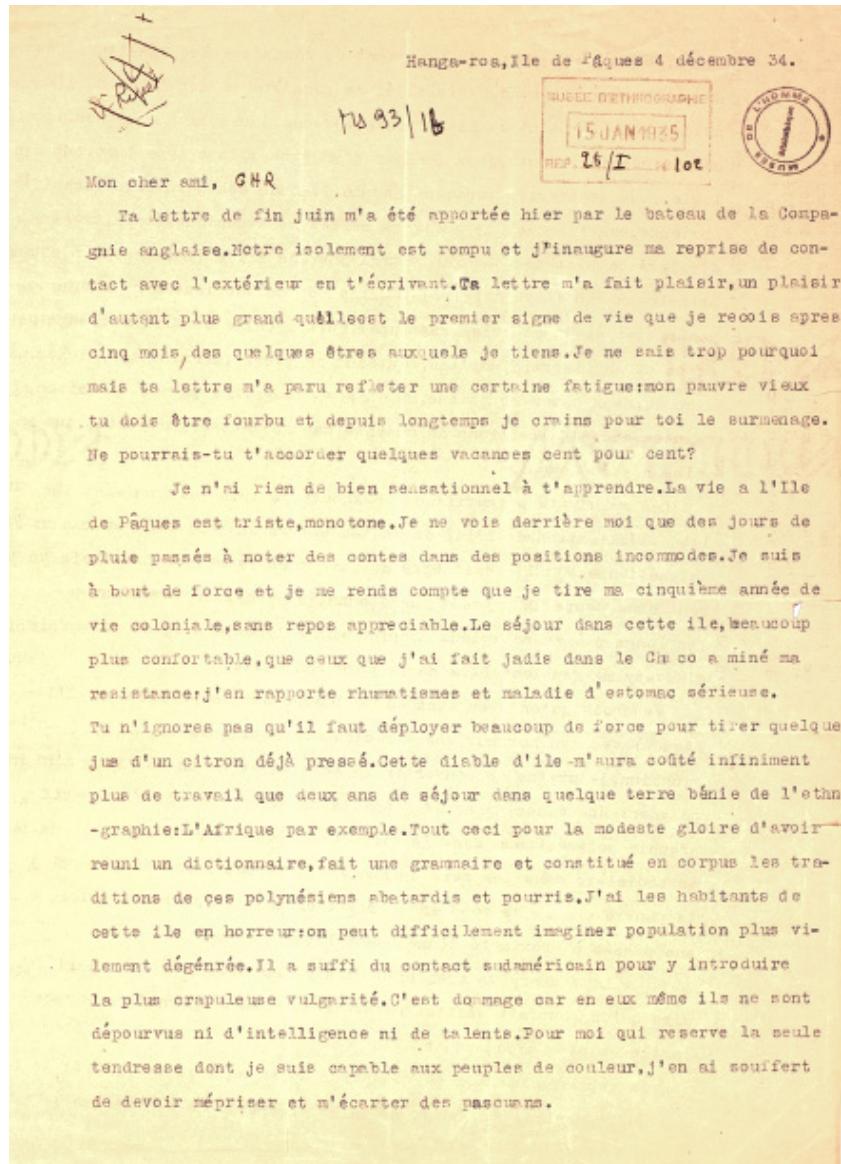
Doc. 1 : Page de garde d'Henri Lavachery, *Île de Pâques*, Grasset, 1935 (archives privées). ↗



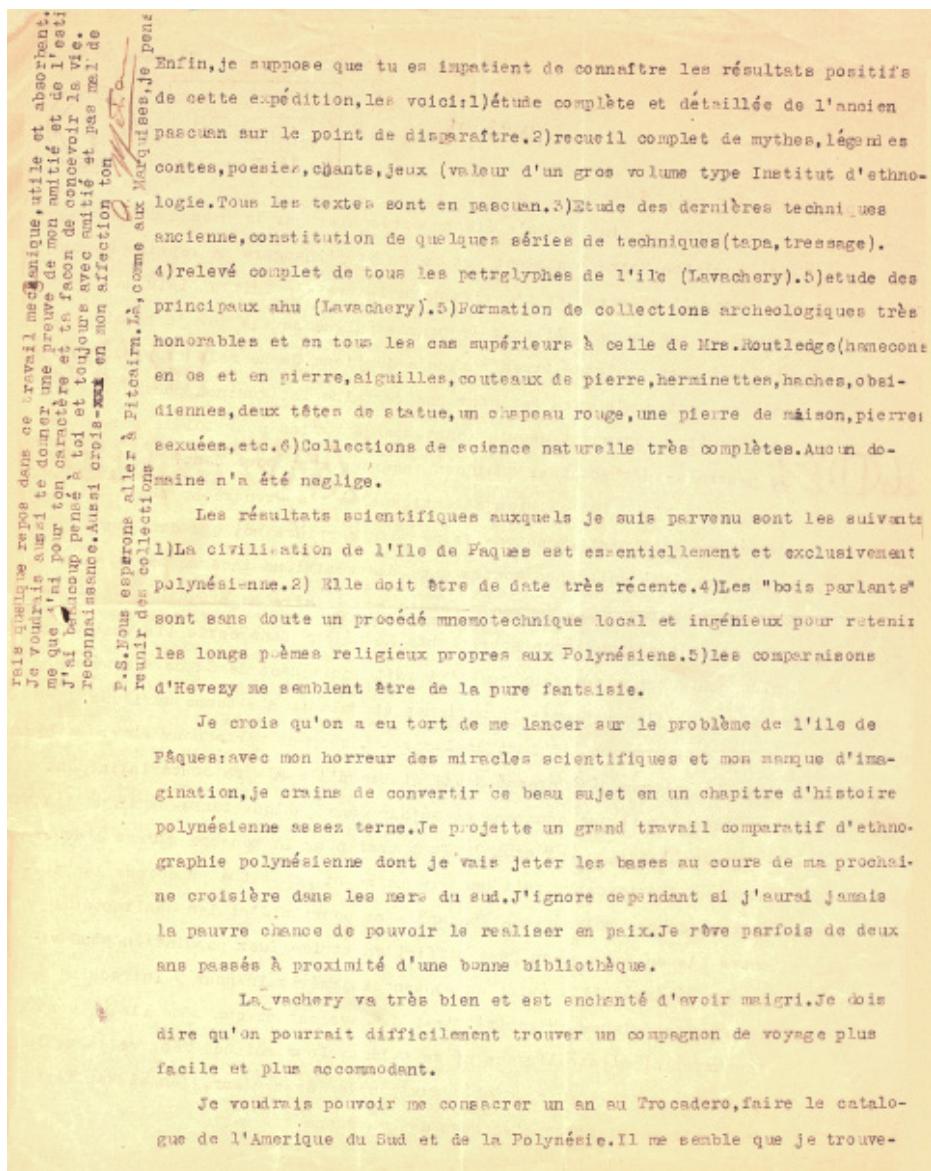
Doc. 2 : Page de garde d'Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, 1941 (archives privées). 



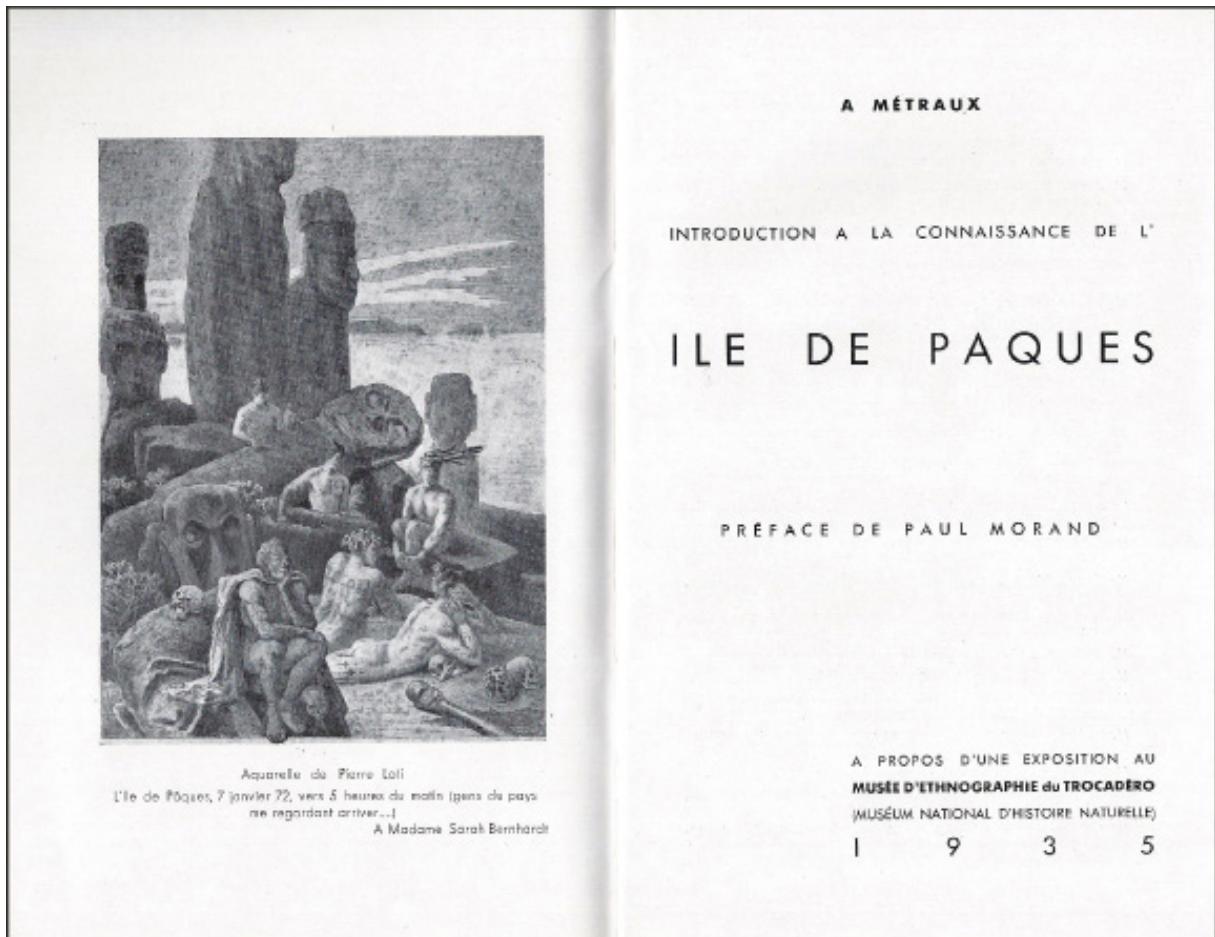
Doc. 3 : Carton d'invitation pour l'exposition (archives privées). ↗



Doc. 4, feuillet 1 : Lettre d'Alfred Métraux à George Henri Rivière, 4 décembre 1934, Ile de Pâques (2 AM 1 K65d © BCM). ■



Doc. 4, feuillet 2 : Lettre d'Alfred Métraux à George Henri Rivière, 4 décembre 1934, Île de Pâques (2 AM 1 K65d © BCM). ➤



Doc. 5 : Page de titre du catalogue d'exposition, avec Métraux comme auteur et Paul Morand pour la préface (archives privées). ↳

**BENJAMIN**  
Rue Brundt, 14, XVII<sup>e</sup>

25 AVRIL 1935

# L'île de Pâques

## perdra-t-elle son mystère ?

*Photo*

Voici un extrait — c'était exactement dans le numéro du 5 avril 1934 — nous signale... dans Benjamin le départ d'une mission archéologique française pour l'énigmatique île de Pâques. Les savants qui allaient visiter cette île, pourraient-ils éclaircir le mystère qui entoure sa civilisation et ses origines? Après treize mois d'absence, cette mission commandée par M. Métraux vient de rentrer en France. Le premier de tous les journalistes, notre collaborateur a été reçu par cet explorateur qui lui a parlé de l'île de Pâques.

C'est dans un appartement de Paris, dans le tranquille quartier des Ternes, que j'ai pu joindre l'autre jour, avec émotion, un Français qui revient, bronzé et basané, par un an de voyage, de l'île de Pâques. M. Métraux, qui a dirigé la mission scientifique partie de Lorient le 2 mars 1934 bord de l'aviso colonial *Rigault-de-Tenouilly*, me reçoit aussitôt.

— Qu'est-ce que l'île de Pâques ?

L'île la plus reculée du monde et la seule colonie chilienne. A 3.700 kilomètres à l'ouest, des côtes du Chili, elle compte 450 habitants, sur la race et l'origine desquels j'ai été chargé de me documenter. Trois mois de voyage furent nécessaires à notre mission



M. Métraux a rapporté de magnifiques statues.

ifique partie de Lorient le 2 mars 1934 bord de l'aviso colonial *Rigault-de-Tenouilly*, me reçoit aussitôt.

— Qu'est-ce que l'île de Pâques ?

pour s'y rendre, avec un long arrêt au Chili, au cours duquel nous eûmes à déplorer la mort de notre chef, M. Watelin. (Lisez la suite page 3.)

**Doc. 6** : Coupure de presse : « L'Île de Pâques perdra-t-elle son mystère » par Ch. De Carabas, Benjamin, 25 avril 1935 (2 AM 1 B8a © archives BCM). ▶



**Doc. 7** : Coupure de presse : « Les mystères de l'Île de Pâques » par Georges Henri Rivière, Beaux-Arts, 14 juin 1935 (2 AM 1 B8a © archives BCM). ➔

**LA NOUVELLE DEPECHE**  
Mardi 18 décembre 1934.

## La légendaire île de Pâques livre ses mystères

*Deux savants, MM. Metraux et Lavachery, viennent de passer six mois sur cette terre perdue, entourée du prestige farouche de ses volcans et de ses statues étranges*

Ils regagnent l'Europe, après avoir accompli une fructueuse mission, dont nous sommes en mesure de donner les premiers résultats.

Le 1<sup>er</sup> mars dernier, l'avis Rigaill-Germain quittait Lorient, transporté à son bord trois savants : MM. Metraux, archéologue connu pour ses fouilles dans le Proche-Orient, Lavachery, conservateur du musée du Cinquantenaire à Bruxelles, et Metraux, spécialiste des géosciences, directeur de l'Institut d'Étudeologie de Tarbes.

Ces trois hommes s'associent pour aller à l'île de Pâques tester d'arrache-pied les rumeurs qui ont envahi les géologues, à propos des habitats chameaux qu'avaient des savantes de cette île étrange de Polynésie dont la civilisation antique avait un devenir des statues gigantesques qui dépassaient une envergure inégalée.

MM. Metraux et Lavachery arrivent, peu à Pâques. Au large des côtes du Chili, il tomba malade et rentra. Le Rigaill-Germain dépose son corps à terre, peu fit érigea ses statues, où il laissa MM. Metraux et Lavachery.

**Six mois ont passé...**

Les deux savants étaient désormais maîtres du code du mode, dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit.

Six mois se sont écoulés. Un bateau est passé, il n'y a pas embarqué. Dans quatre ou cinq mois il sera de retour en France.

On vient seulement d'avoir de larges nouvelles. Metraux a écrit à sa femme, qui est à Paris et qui a bien veillé pour communiquer les documents qu'elle a reçus.

Rien n'est parvenu qui soit à propos à l'île de Pâques. Pierre Loti fut l'un des premiers à lui en rapporter une statue de petites dimensions et de belles proportions. Metraux en ramène une documentation qui paraîtra dans le monde scientifique.

**INVENTAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE**

« On accède à ce lieu farouche et étrange surprenant — écrit Metraux — en franchissant un chemin qui borde la mer. Tout au long, sur des terres rares, les chiens, qui sont de petits chiens aux statuettes, fondent les cendres de leur décente aux pieds des étranges.

Les faraunes étranges juchent au centre, cullinées, la face dans terre. Des rats en voit que le dos d'entre eux, poche sur le sol, dévoilent leur grand estomac, qui s'ouvrait comme pour un bâton.

Les abords du volcan sont arborés par un plus grand nombre de statues. Pas de brise-petits, on se trouve face à une femme dévêtue qui se dresse, courbée et sortant de l'herbe, quelques grêles bâtons de pierre.

On dirait des titans enterrés à mi-corps ou jusqu'au cou pour quelque crime contre les dieux.

Ces statues semblent avoir été taillées il y a des siècles sous l'œil curieux et sûr des îliens, lesquels, dirigeant encore les traces de coupe de hache, l'ont dévidées ou-à réellement passé sur ces statues ?

**UNE SPÉCIALITÉ HUMAINE  
étrange et inévoquable...**

Ils se sont penchés qu'une volonté indéfinie dévêtait de cette partie. Les îliens sont malins des diverses rives des terres qui ont fait escale dans l'île. Ils ne sont exceptionnellement dévêtus : « leur

fête et tous ceux qui sont fascinés par le prestige farouche de cette île possède de volonté et de statut étrange.

Des pièces de préhistoïre contre du roman...

Le moins apprécier avec elle quatre-vingt-cinq objets de moindre et de plus-value.

Comment les déboucher à travers une barre de pluviomètre de huit ? C'est une ardoante question qui se pose. Mais les indigènes accourent au leur barque.

Ces hommes qui, en paix, se suffisent pas d'épées — soit Metraux — finissent pour d'envie et une énergie supérieure pour déboucher nos colis. Pendant deux jours, en dépit de la barre, de la pluie et du gros temps, ils chargent tout ce qu'ils peuvent sur leur barque et les mènent à la côte. Ils s'occupent de leur dur travail en riant et en parlant insensiblement. C'est ainsi qu'ils que, jadis, ils venaient tout à coup de leur île lugubre pour faire les pêches et les chasser sur les îlots de la mer... »

La mission montre son caractère au pied d'un volcan. L'arrivée des deux étrangers est un événement sensassurant. Tous le regardent, tous le suivent. MM. Metraux et Lavachery assurent qu'ils sont acquéreurs d'autorité, une friandise d'archéologie s'empare des habitants.

Les pièces de préhistoïre, les statuettes, les petits objets affilés et sont échangés contre du savon, des parfums, de la poudre, des râteliers, qui peuvent être, pour les Paquises, les bons les plus précieux que l'en puisse posséder sur la terre.

**LES FAMEUSES STATUES**

Metraux et Lavachery se rendent à l'unique bout de l'île, sur les flancs du volcan Raua Raua, où les dernières statues qui restent debout montent la garde.

(Voir le malin au page 3 sous la rubrique « l'artiste ».)

On dirait des titans enterrés à mi-corps ou jusqu'au cou pour quelque crime contre les dieux... (Photo Metraux. Entomologiste et ethnologue. Archéologue amateur.)

rapporté d'après à quelque chose de pratique abstrait. Les îliens d'originaire et bien pris, leur infinie prédisposition à faire des tableaux très complètes d'ethnographie paquaise.

« Il a gardé un souvenir très précis de l'île — des feuilles et des racines de Ma Roulidje et de J. Moncada Brown.

« Les îliens de ces deux savants ont circulé dans l'île et lorsqu'on leur demande de quelque explication, ils vous renvoient soit le sol, soit le fond de l'eau, soit l'eau, soit l'herbe, soit l'arbre, soit l'animal. Ils ne se gênent pas pour traiter ces œuvres de fantaisies ou d'absurdité, vous prétendant des informations réelles... »

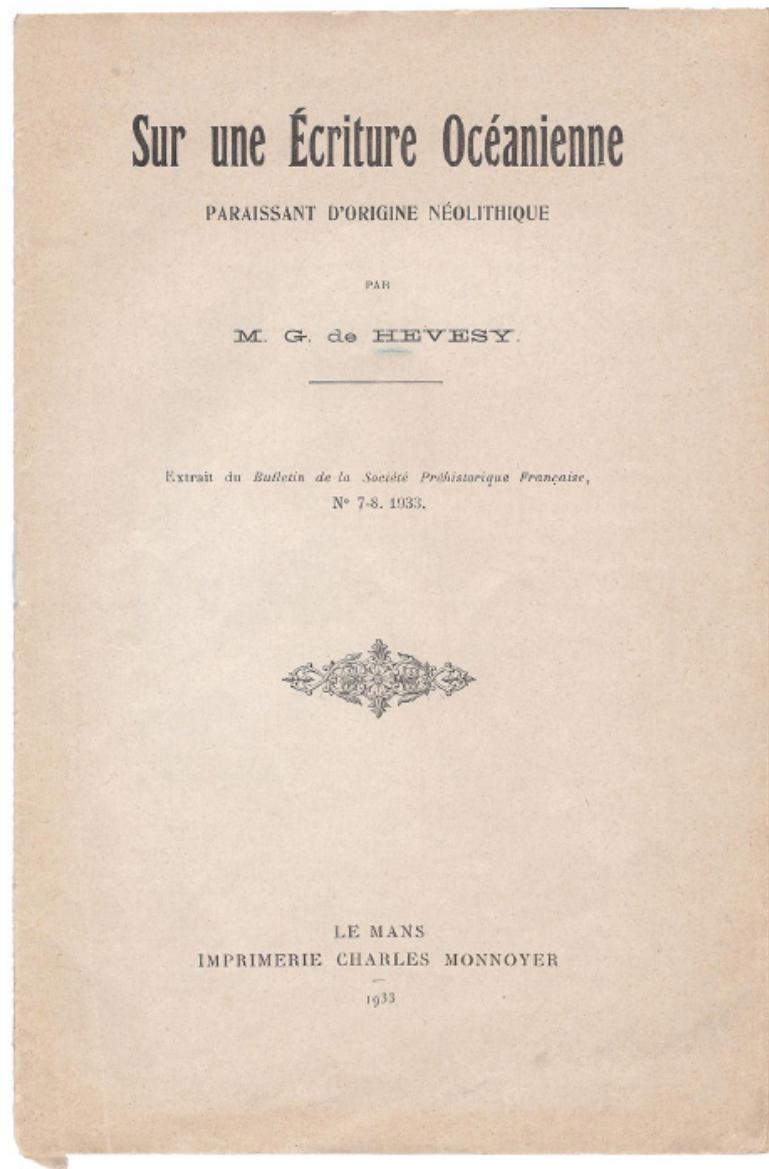
**Le mystère paquien**

Si l'il n'avait pas, tout doucement, des détails de l'île, il aurait été possible d'arriver à faire à l'île de Pâques l'honneur qu'il restait pour la mission un champ incomparable à dévouer.

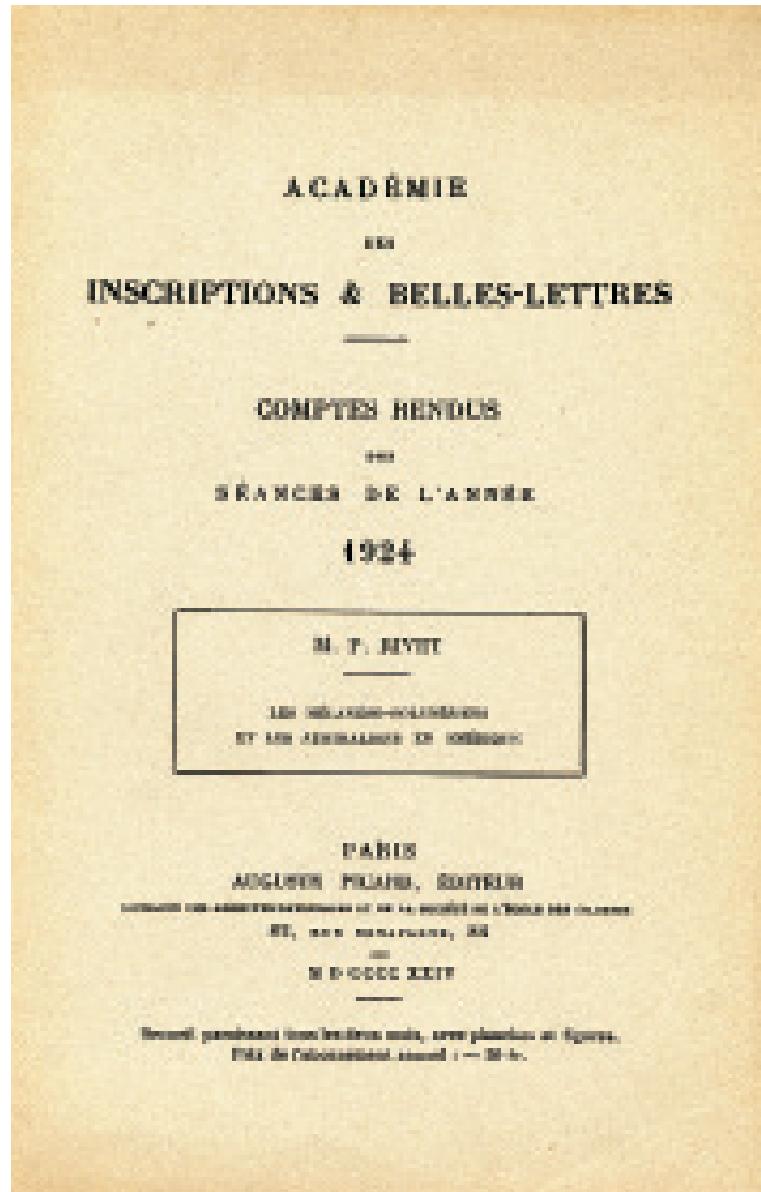
Metraux s'en était à étudier la linguistique et le folklore. Il a appris le langage des îliens, mais il n'a pas compris si il a entendu les îliens ou si la grande mythologie paquaise et les grandes dieux de la Nouvelle-Zélande. Il a communiqué avec patience et méthodes toutes l'île et il a fait le tour de l'île, collectant l'ethnographie considérable que l'île renferme dans le musée d'ethnographie qui a patrouillé sa mission.

Notamment, Metraux a fait, à ce

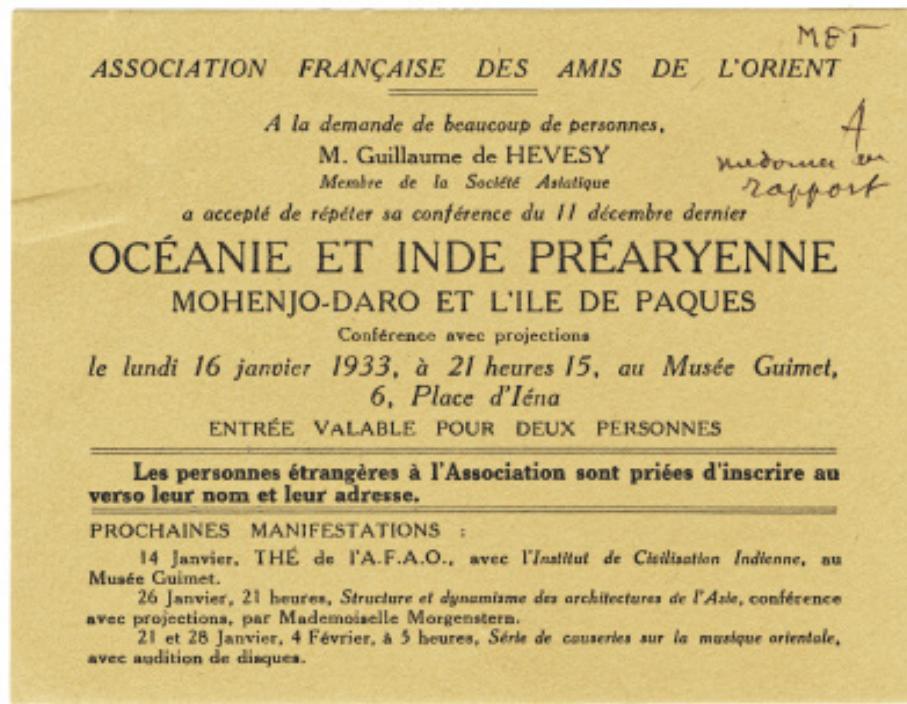
**Doc. 8 : Coupure de presse : « La légendaire île de Pâques livre ses mystères », *La Dépêche*, 18 décembre 1934 (2 AM 1 B8a © archives BCM).**



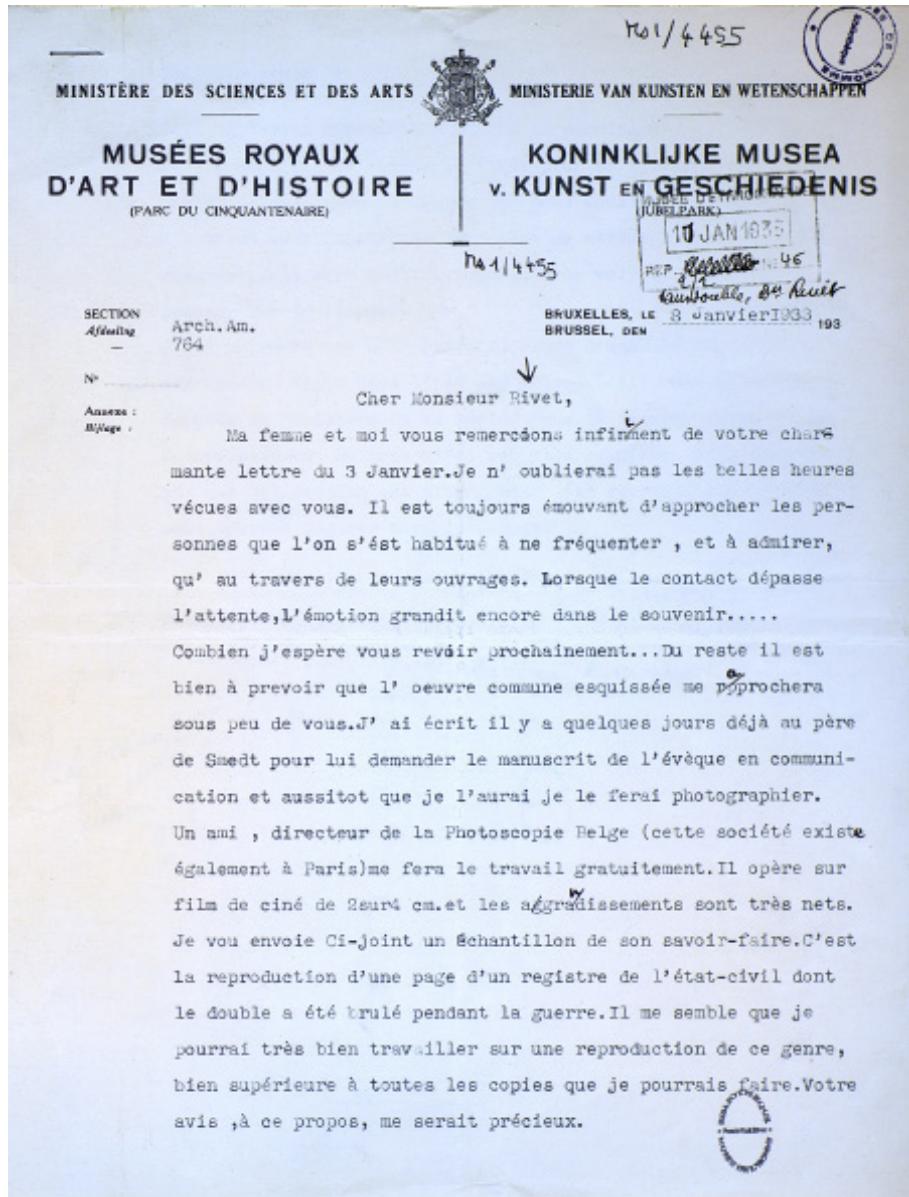
Doc. 9 : Page de garde du tiré à part de G. de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique » (archives privées). ↗



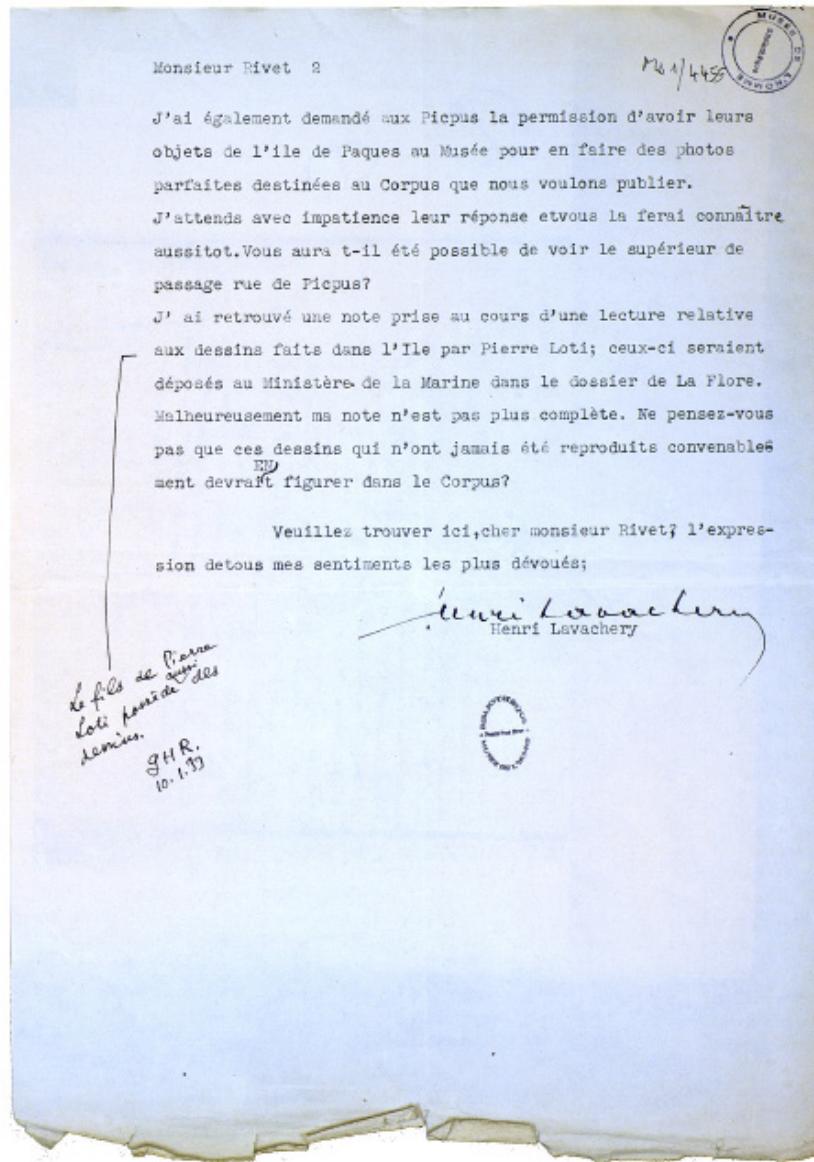
Doc. 10 : Page de garde du tiré à part de la conférence de Paul Rivet lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1924 (archives privées). ↗



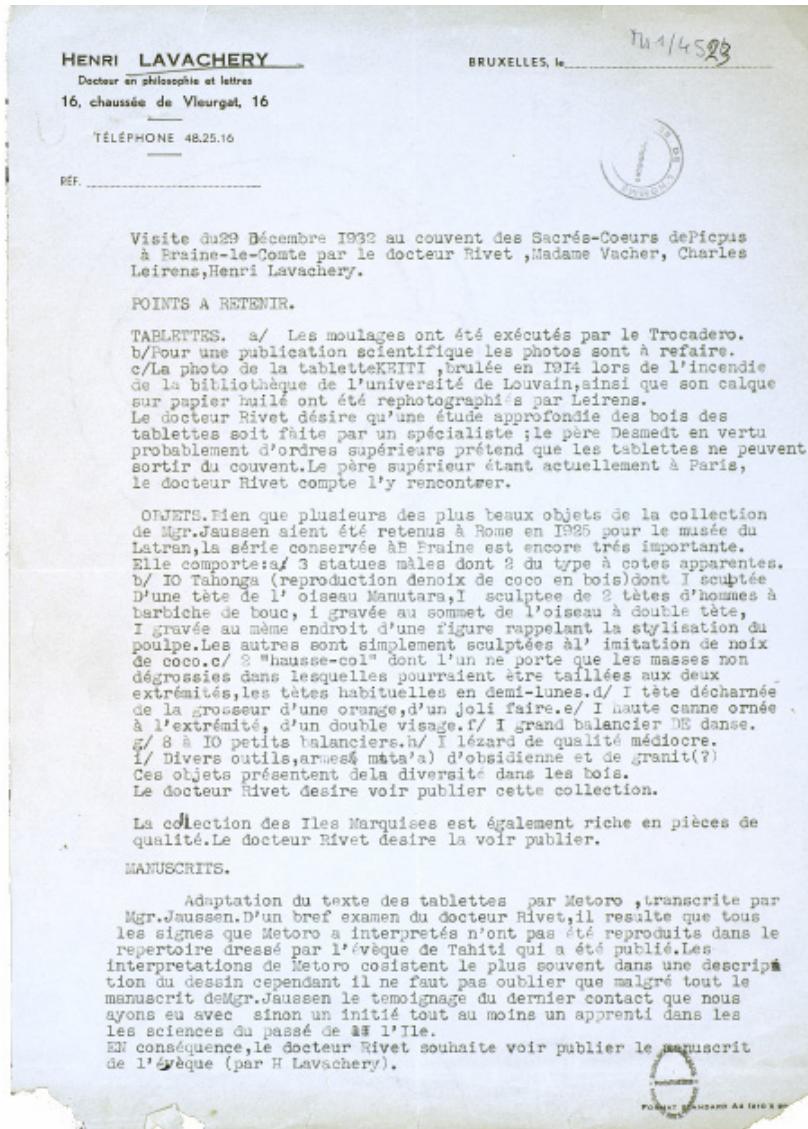
Doc. 11 : Carton d'invitation pour une conférence de G. de Hevesy (archives privées). ↗



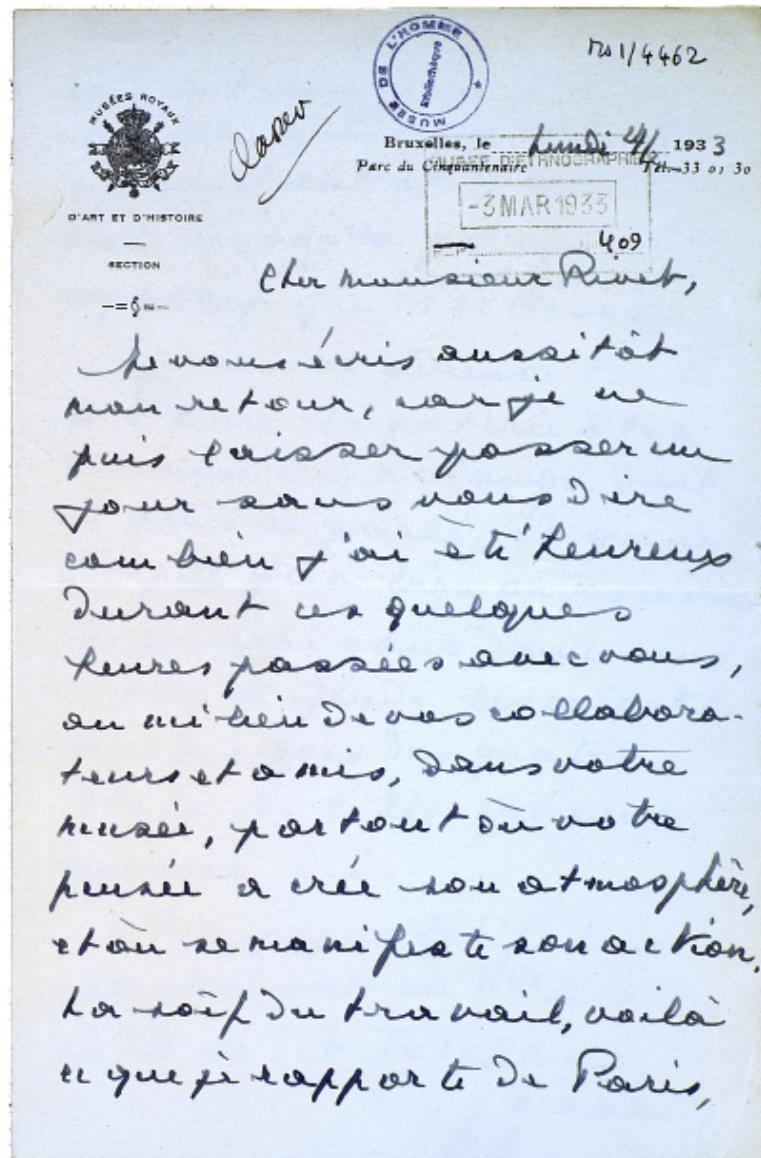
Doc. 12, feuillet 1 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 8 janvier 1933 (2 AP 1 C  
© archives BCM). ▶



Doc. 12, feillet 2 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 8 janvier 1933 (2 AP 1 C © archives BCM). ▶



Doc. 13 : Rapport d'Henri Lavachery sur leur visite au couvent des Sacrés-Cœurs de Picpus à Braine-le-Comte, 29 décembre 1932 (2 AP 1 C © archives BCM). ■



Doc. 14, feuillett 1 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 24 février 1933 (2 AP 1 C © archives BCM). ▶

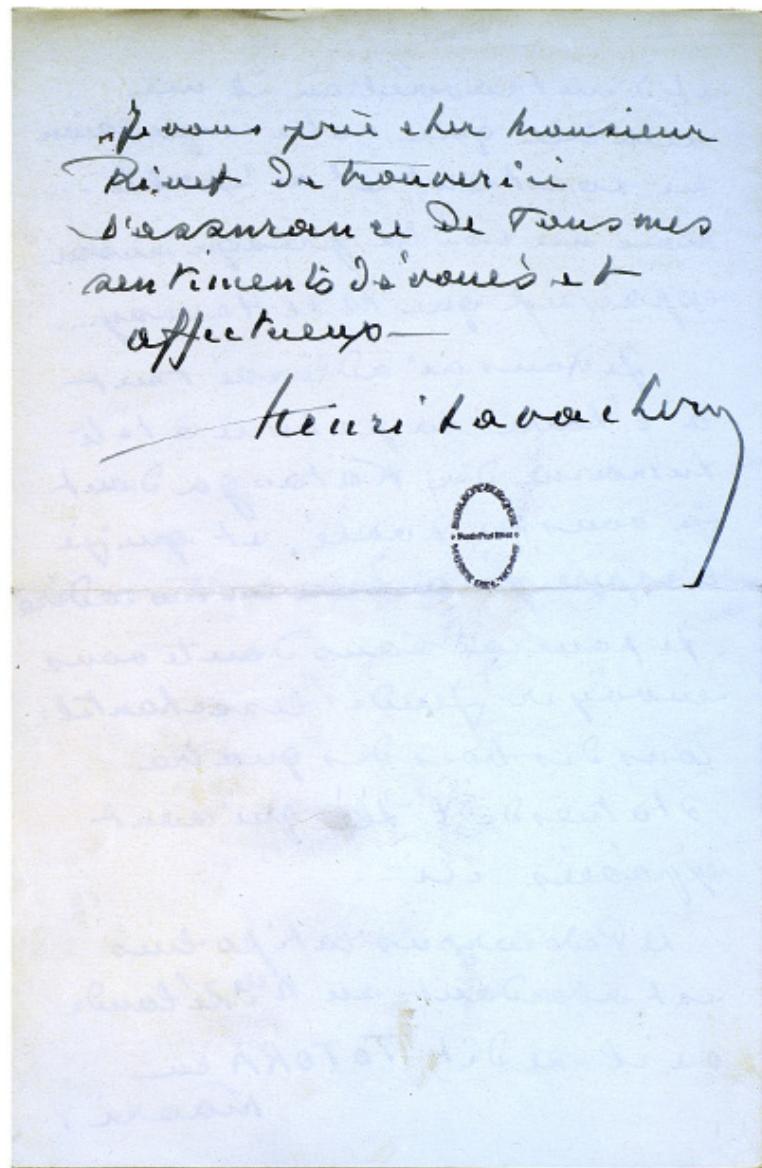
et d'un travail où il me semble que votre impression me soutient et me console... mais une fois la presse aussi expensif que M. De Hevesy....

Je vous ai adressé tout à l'heure la poterie à tête humaine du Katanga dont je vous ai parlé, et qui je l'espère sera bien au travers d'ici.

Je pourrai sans doute vous envoyer jeudi les échantillons des bois des quatre statues de l'île qui sont exposées ici...

Le *Podo* ou *pus latipo* l'is est abondant en Nouvelle Zélande où il se dit *TOTORA* en maori,

Doc. 14, feuillet 2 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 24 février 1933 (2 AP 1 C © archives BCM).



Doc. 14, **feuillet 3** : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 24 février 1933 (2 AP 1 C © archives BCM). ▶

copie pour Mr Lavachery

610

29 mars 1934

Monsieur le Ministre,

Vous aviez bien voulu autoriser l'embarquement à bord du "Rigault de Genouilly" pour les conduire à l'île de Pâques de deux ethnologues. Primitivement, cette mission devait comprendre un savant français Mr Watelin et un savant belge, Mr Lavachery, la Belgique participait à moitié aux frais de l'expédition et offrait d'assurer le retour des voyageurs à bord du bateau-école "Mercator". Le gouvernement belge et la Caisse Nationale des Services de Belgique n'ayant pas voté en temps utile les sommes nécessaires, pour sa participation, j'ai dû au dernier moment substituer à Mr Lavachery un de mes meilleurs élèves Mr Nétraux. Depuis lors, sur mon intervention, M. de Broqueville a pris l'affaire en main et je suis avisé que Mr Lavachery va recevoir les fonds nécessaires à sa participation à l'expédition et que le "Mercator" passera à l'île de Pâques dans les délais convenus pour y embarquer les explorateurs et leurs collections.

Dans ces conditions, je vous demande instantanément, Monsieur le Ministre, de bien vouloir autoriser Mr Lavachery à rejoindre le "Rigault de Genouilly" soit à Rio, soit à Buenos Aires, soit à Valparaiso soit au Callao et à y embarquer pour gagner l'île de Pâques.

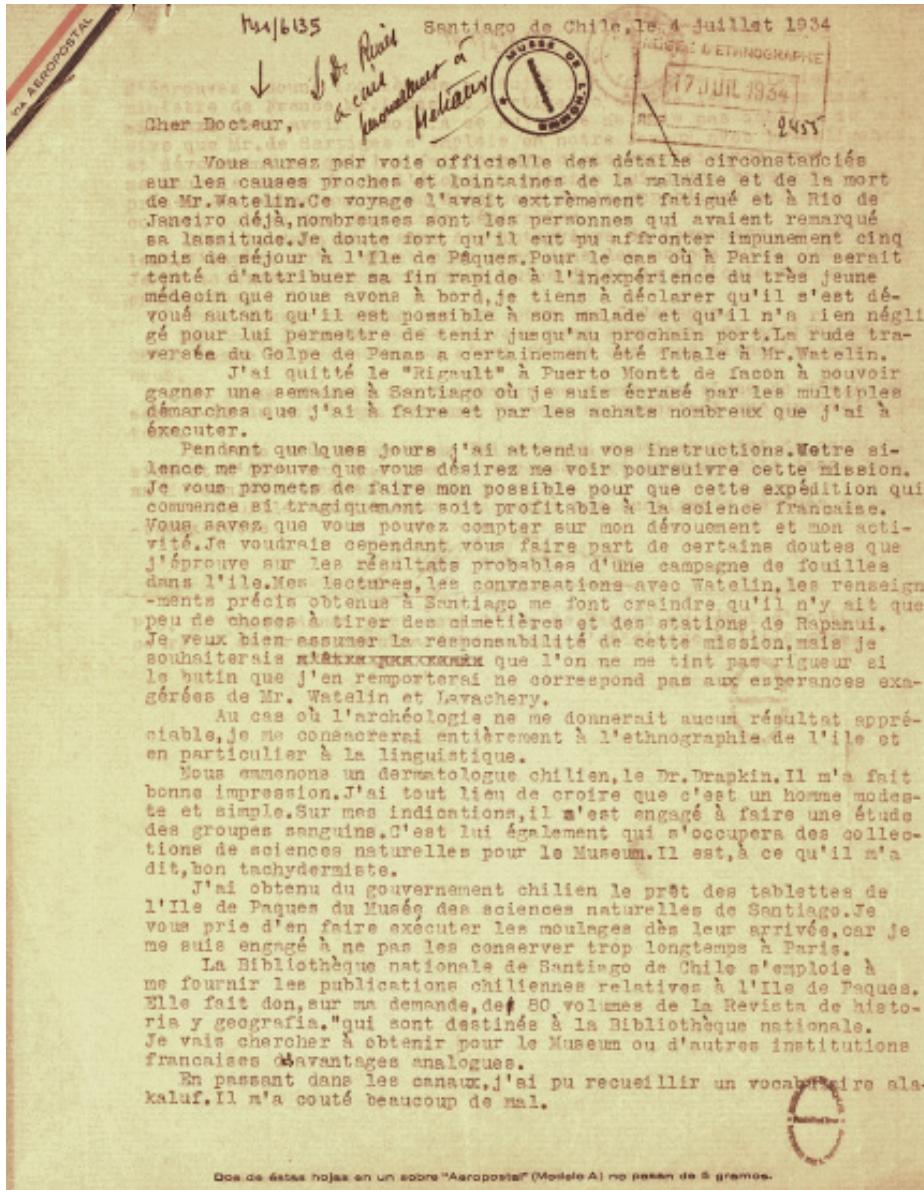
Ainsi nous donnerions à nos amis belges une nouvelle preuve de notre bonne volonté; nous rendrions à la mission de l'île de Pâques son caractère primitif de collaboration franco-belge et la question du retour des voyageurs et de leurs collections recevrait une solution certaine et économique.

Avec tous mes remerciements, je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments de haute considération.

Monsieur le Ministre  
de la Marine Militaire  
2 rue de Rivoli  
Paris 4e

(Dr P. Rivet)

Doc. 15 : Lettre de Paul Rivet au ministre de la Marine lui demandant d'autoriser Henri Lavachery à monter à bord du *Rigault de Genouilly*, du 29 mars 1934 (archives privées). »



Doc. 16, feuillet 1 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 4 juillet 1934, Santiago du Chili (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © BCM). >

N'éprouvez aucune inquiétude au sujet des fonds de la Mission. Le ministre de France, Mr. Louis de Sartiges m'a versé les sommes dont je ~~peux~~ <sup>ai</sup> avoir besoin. A ce sujet je ne dois pas oublier de vous dire que Mr. de Sartiges s'emploie en notre faveur avec intelligence et dévouement et qu'il a fait preuve d'une complaisance dont je ne saurais assez faire l'éloge. La mission lui devra beaucoup. Il me présentera entre autres au Président de la République qui nous accordera toutes les facilités désirables.

J'ai lu dans la presse des interviews de Lavachery qui me déçoivent. J'espère qu'il n'est pour rien dans les propos qu'on lui prête. Je ne tolérerai en aucune façon qu'on jette le ridicule sur cette entreprise.

Vous pouvez compter sur moi pour les Galapagos.

Ici tout le monde parle de vous avec sympathie et admiration. Au Chili comme en Argentine on s'est figuré que vous viendriez avec nous.

Ma femme m'écrit que Quittrege ne donne pas signe de vie. Qu'en sera-t-il de moi à mon retour? Je pars en emportant une grande inquiétude.

Je vous prie de ne vous faire aucun souci au sujet de cette mission et d'être sur que rien ne sera négligé pour qu'elle fasse honneur au Muséum. Ma santé est bonne.

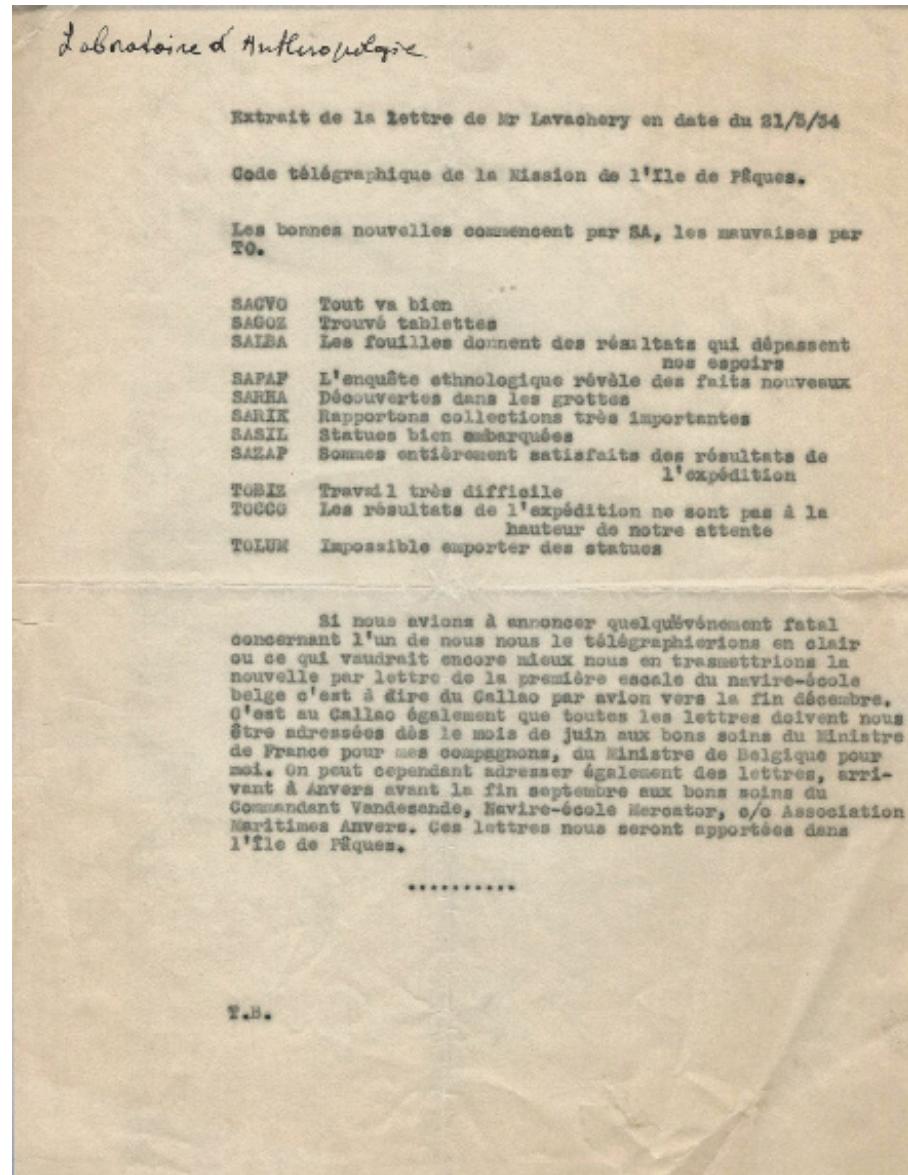
Veuillez croire, cher Docteur, à mes sentiments dévoués et affectueux votre

R. Metcalf

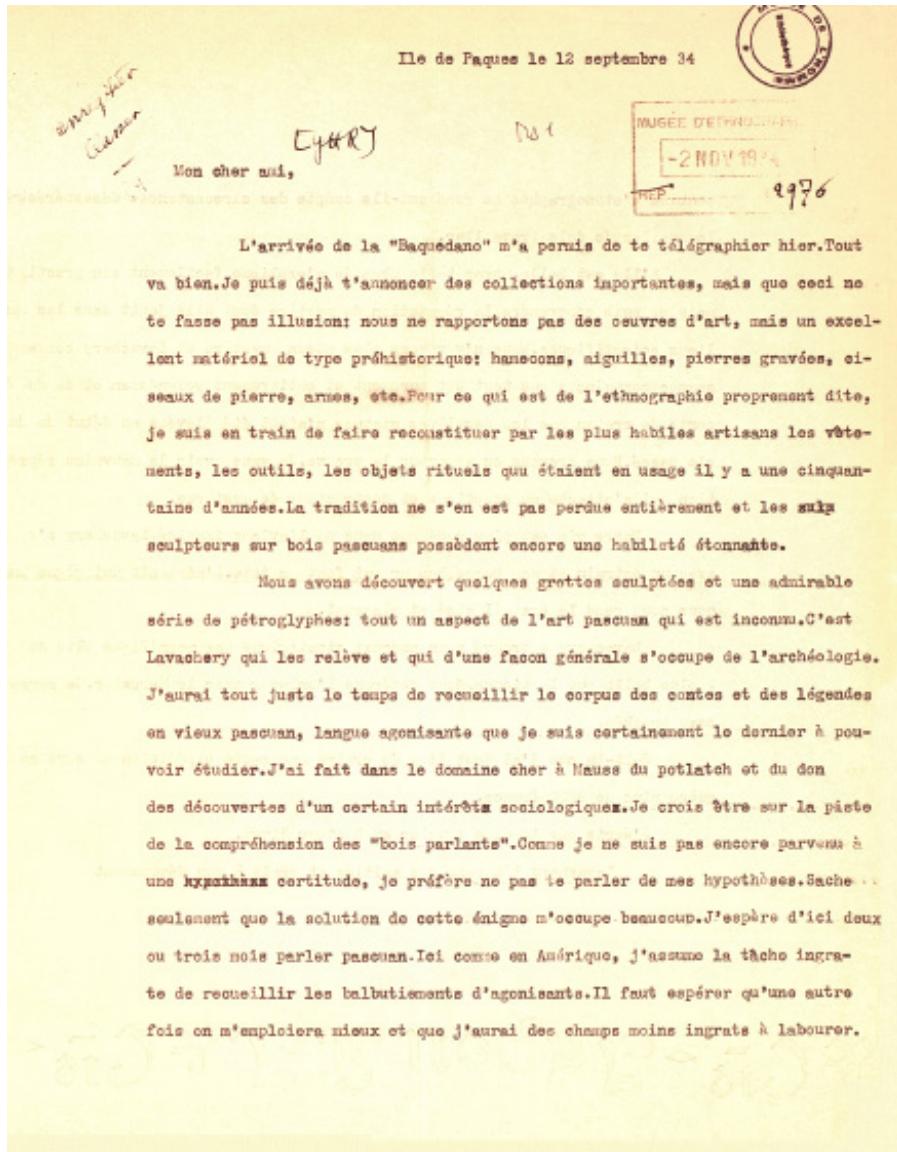
P.S. Le "Baquedano" part pour l'île de Paques au début d'août. Un courrier de France pourra donc encore m'atteindre à l'île même.

Das de éstas hojas en un sobre "Aeropostal" (Modelo A) no pases de 5 anexos.

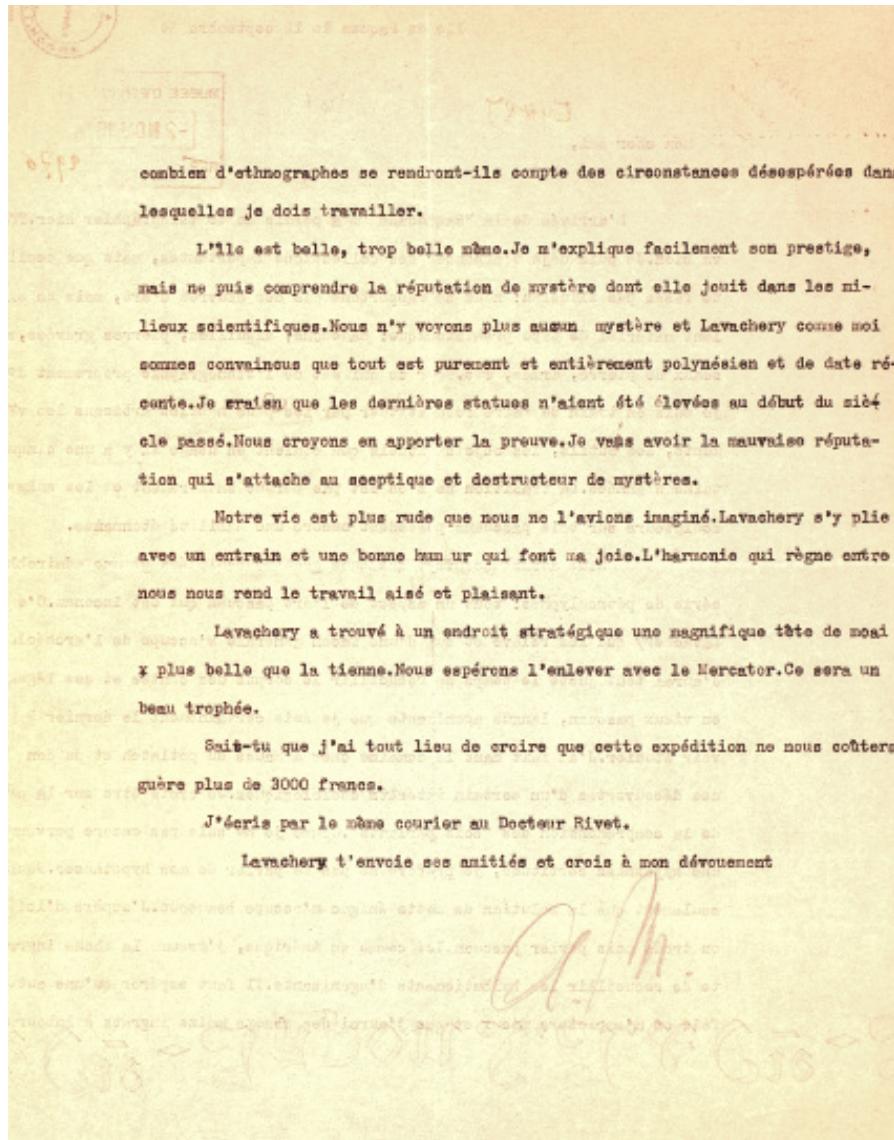
Doc. 16, feuillet 2 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 4 juillet 1934, Santiago du Chili (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C. © BCM). ☐



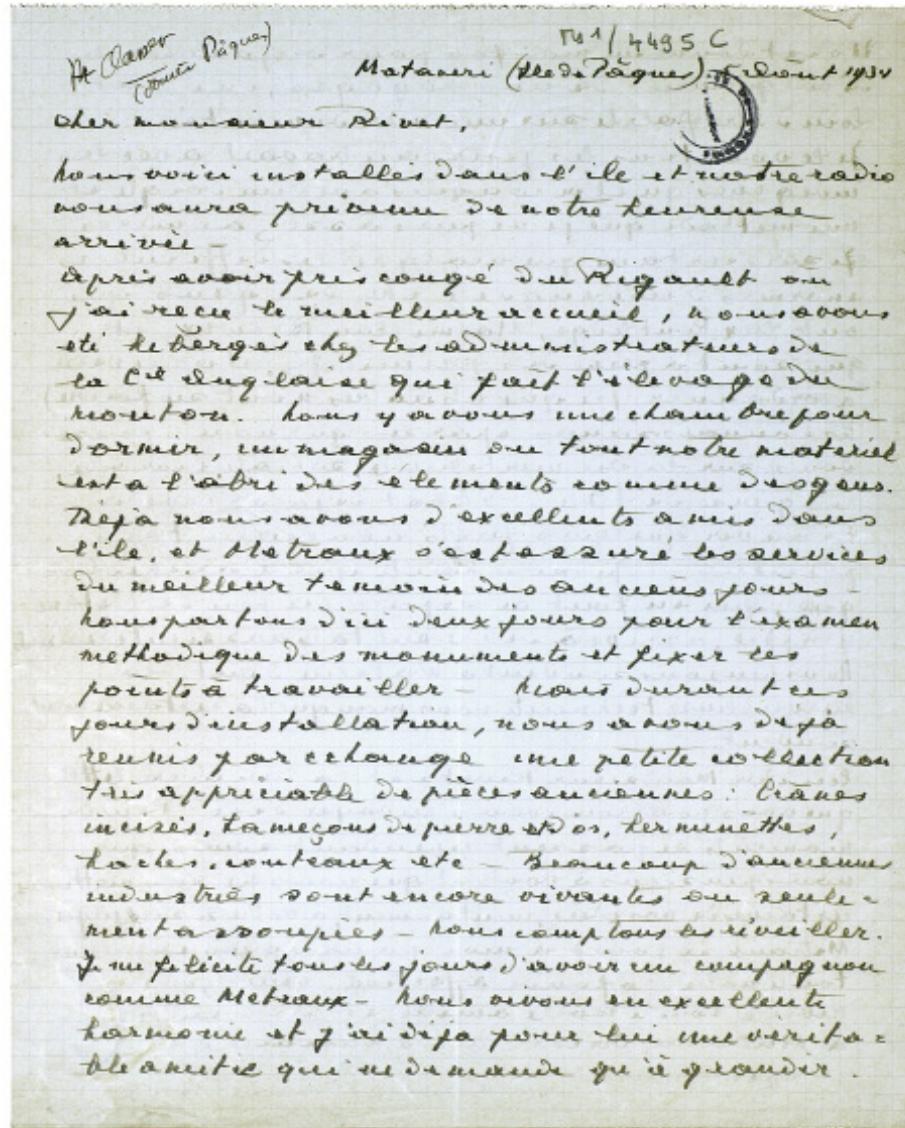
Doc. 17 : Code télégraphique de la mission dans sa correspondance avec le Trocadéro (archives privées). 



Doc. 18, feuillet 1 : Lettre d'Alfred Métraux à Georges Henri Rivière, 12 septembre 1934, île de Pâques (2 AM 1 K65d © BCM). ↗



Doc. 18, feuillet 2 : Lettre d'Alfred Métraux à Georges Henri Rivière, 12 septembre 1934, île de Pâques (2 AM 1 K65d © BCM). ▶

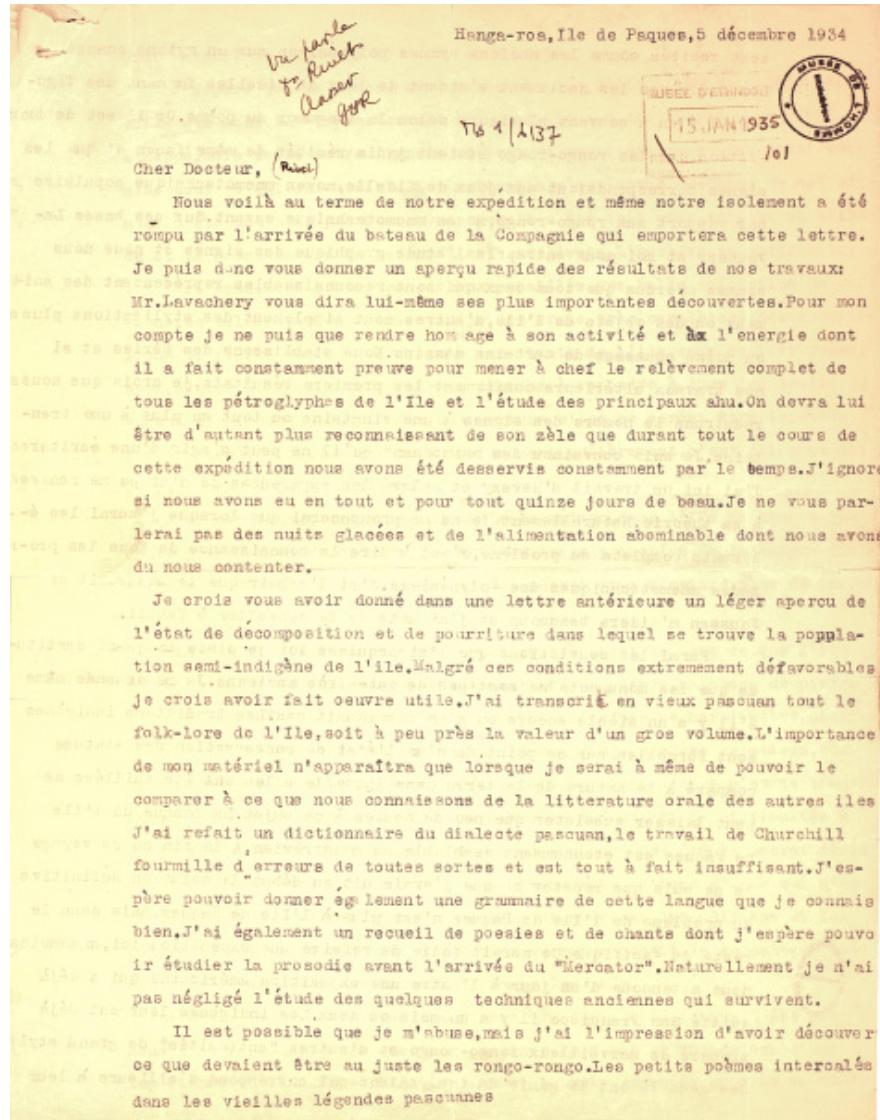


Doc. 19, feillet 1 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 5 août 1934 (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ▶

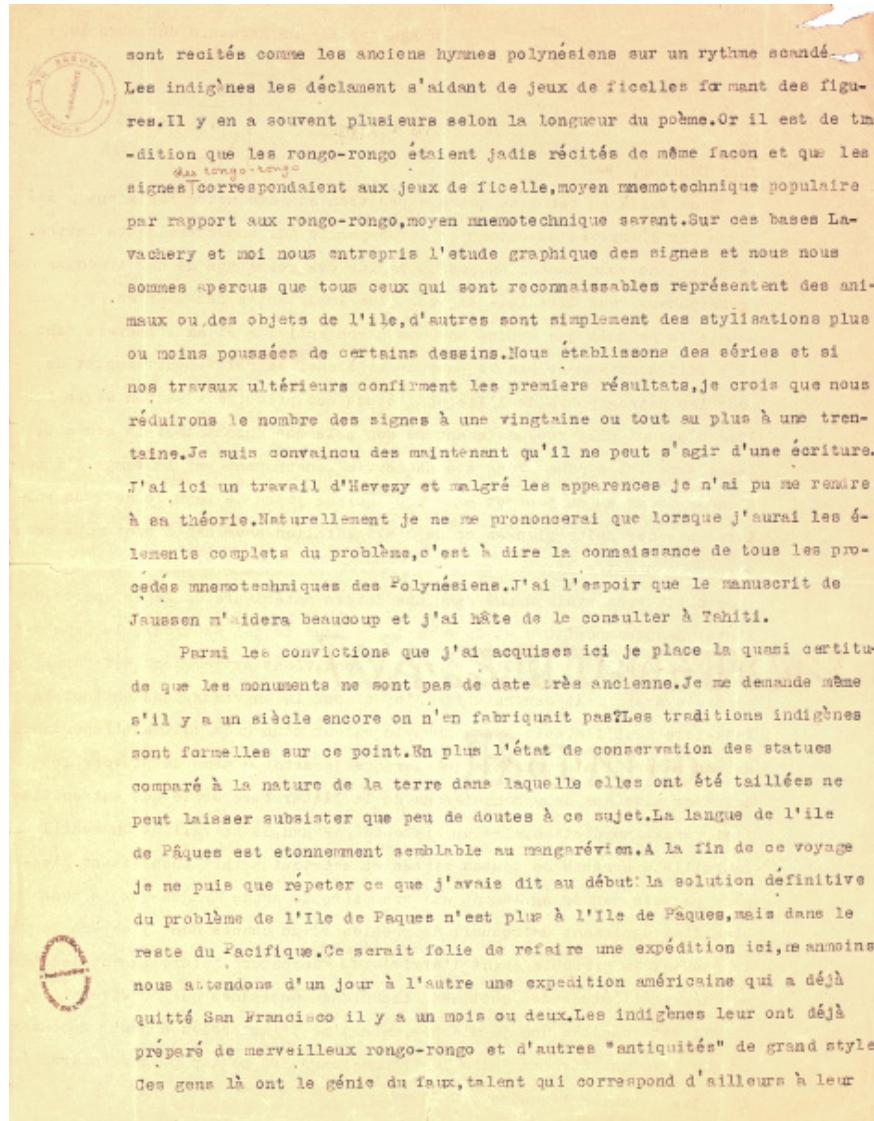
Il s'est donné un mal fou pour organiser le débarquement de nos bagages, qui fut loin d'être facile sur une mer de merveille. Je te vois tous les jours au travail avec les indigènes qui t'accompagnent avec un sang-froid et une méthode que je ne peux assez admirer. Je suis certain que malgré les difficultés énormes d'une enquête chez des grecs qui ont toujours peur des primitifs, il arrivera à ordonner (ce que les autres n'ont su faire) les connaissances à propos que nous possérons sur la vie maritime, sociale, morale, religieuse de l'île. Il est déjà arrivé à trouver quelques feux nouveaux très précieux. Je souhaite que l'archéologue, qui en fait se sépare ici peu de l'ethnographie, arrive à des résultats aussi intéressants que peuvent le souhaiter Watelin. (dont la merveilleuse technique nous manquera certainement souvent).

Lez cher Monsieur Rivet et la famille de l'île que nous pourrons vous envoyer d'ici. Peu de moments se passent cependant sans que nous pensions à vous et que nous ne soumettions certaines de nos idées, mentalement, à votre si surngument. Mistrax se joint à moi pour vous exprimer toute notre profonde affectio. Bientôt, dès la Rivière toute notre amitié et presenter à Madame Darche nos hommages et respectueux à l'heure d'aujourd'hui.

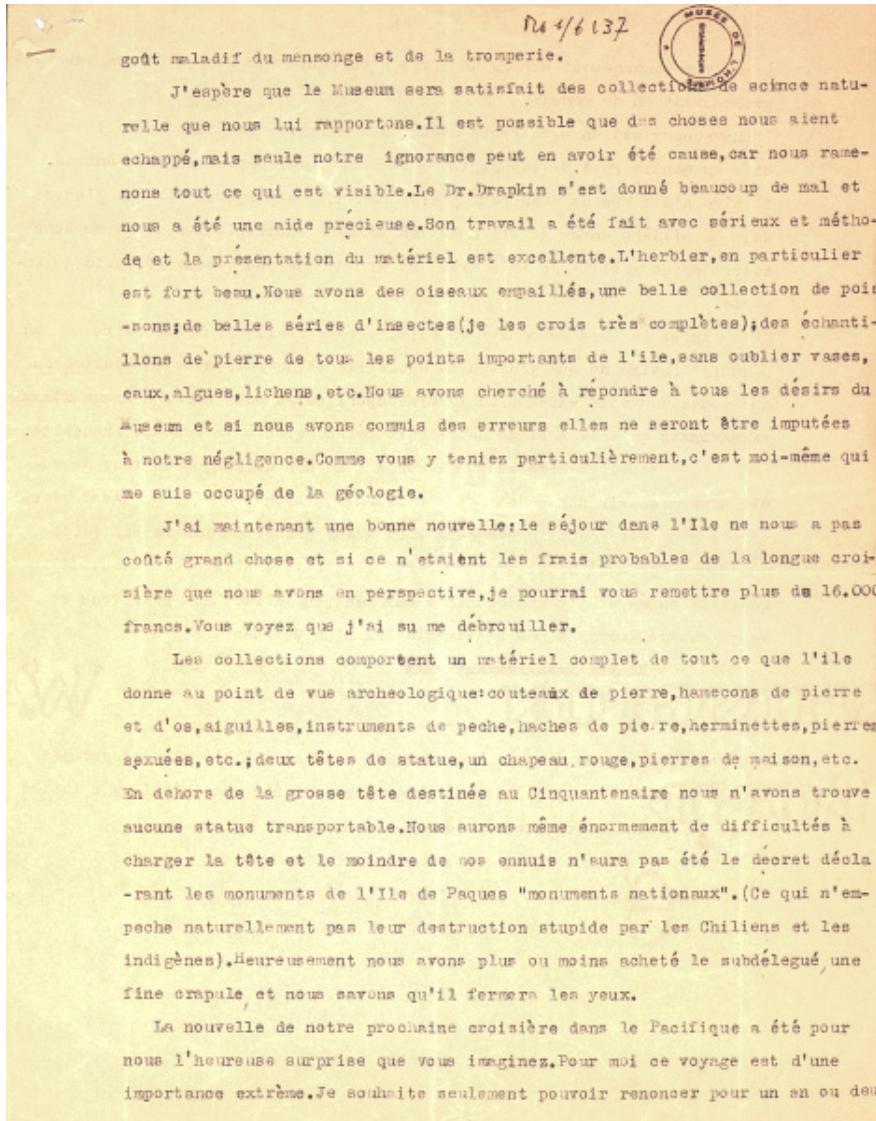
Doc. 19, feillet 2 : Lettre d'Henri Lavachery à Paul Rivet, 5 août 1934 (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ▶



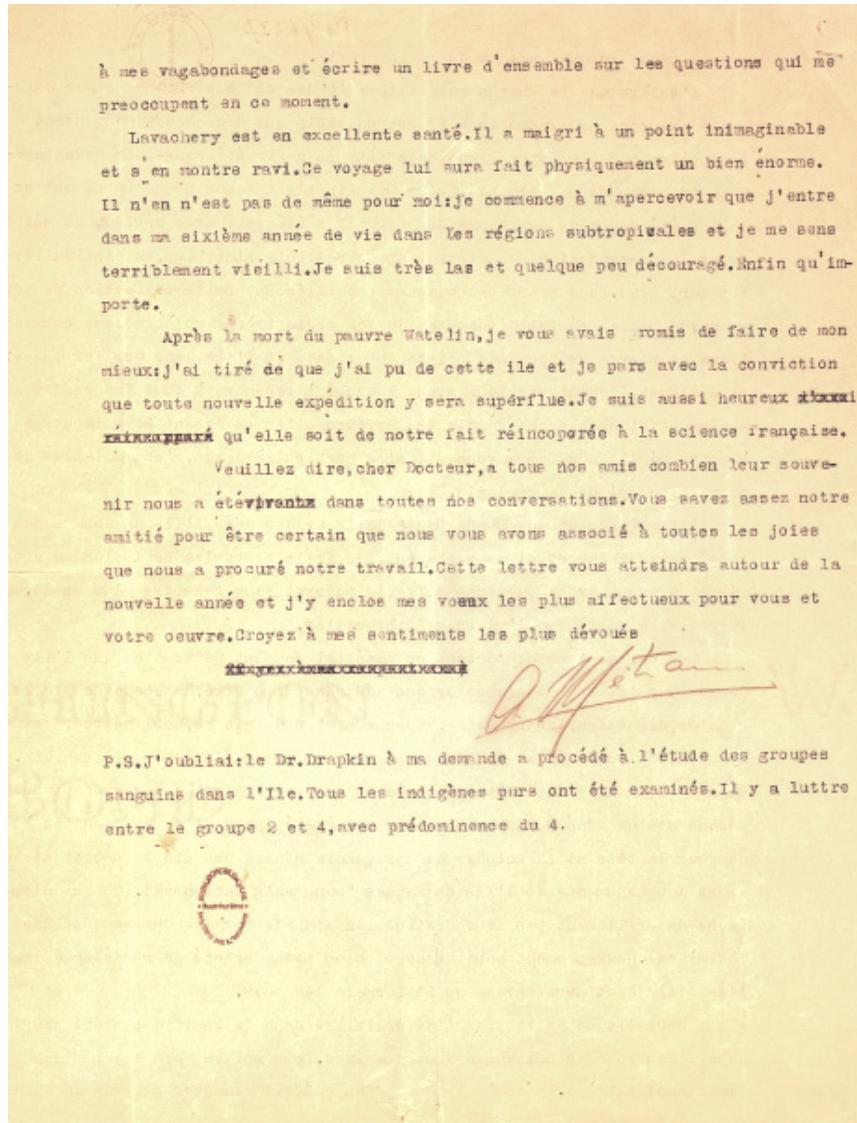
Doc. 20, feuillet 1 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 5 décembre 1934, Hanga Roa (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ☐



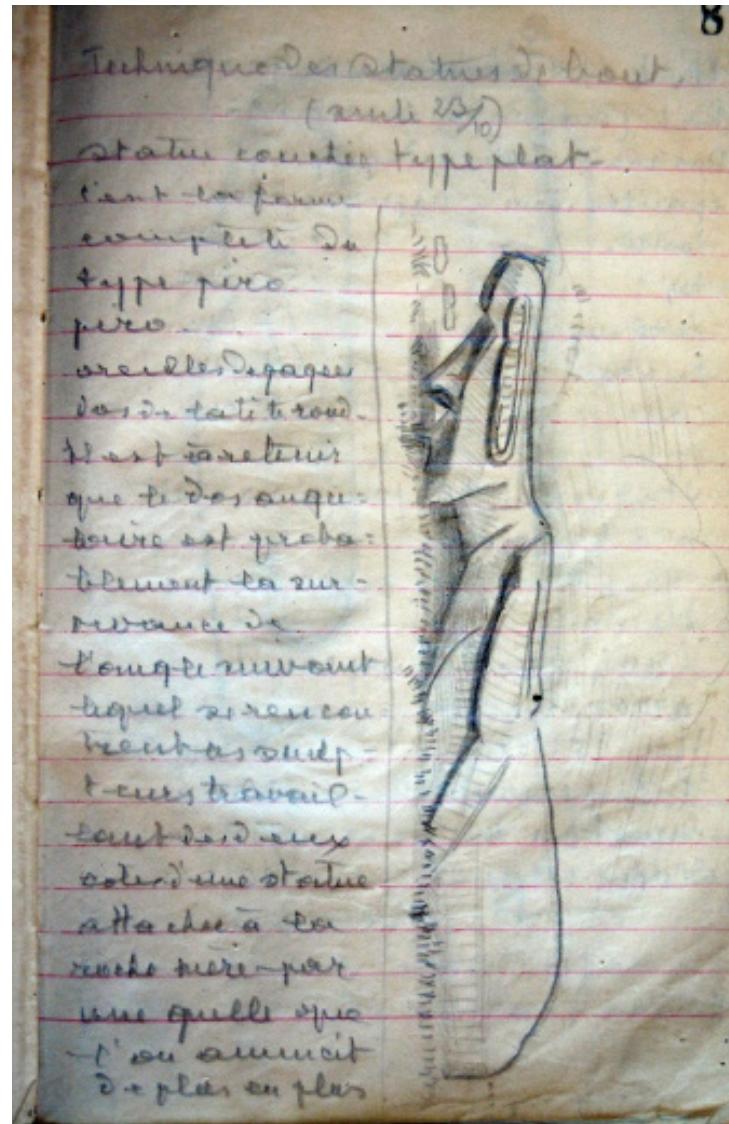
Doc. 20, feuillet 2 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 5 décembre 1934, Hanga Roa (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ■



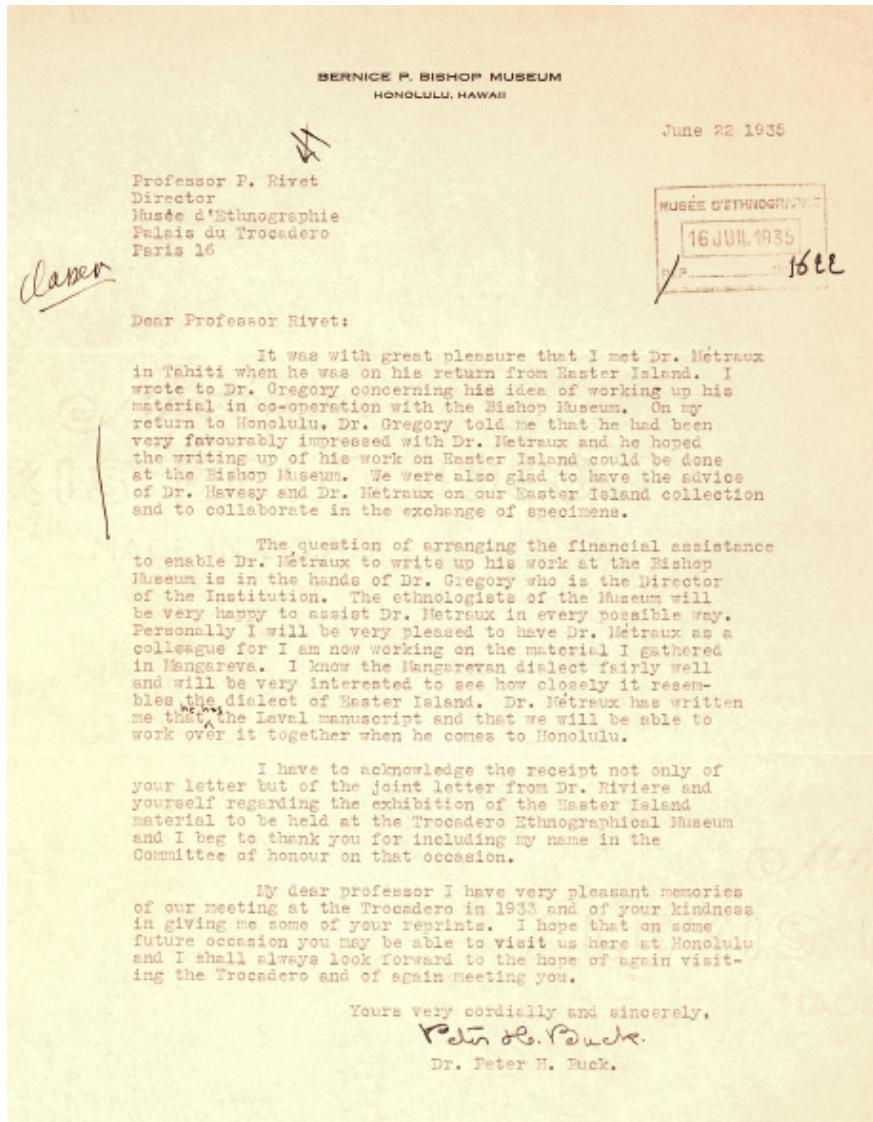
Doc. 20, feuillet 3 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 5 décembre 1934, Hanga Roa (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ➤



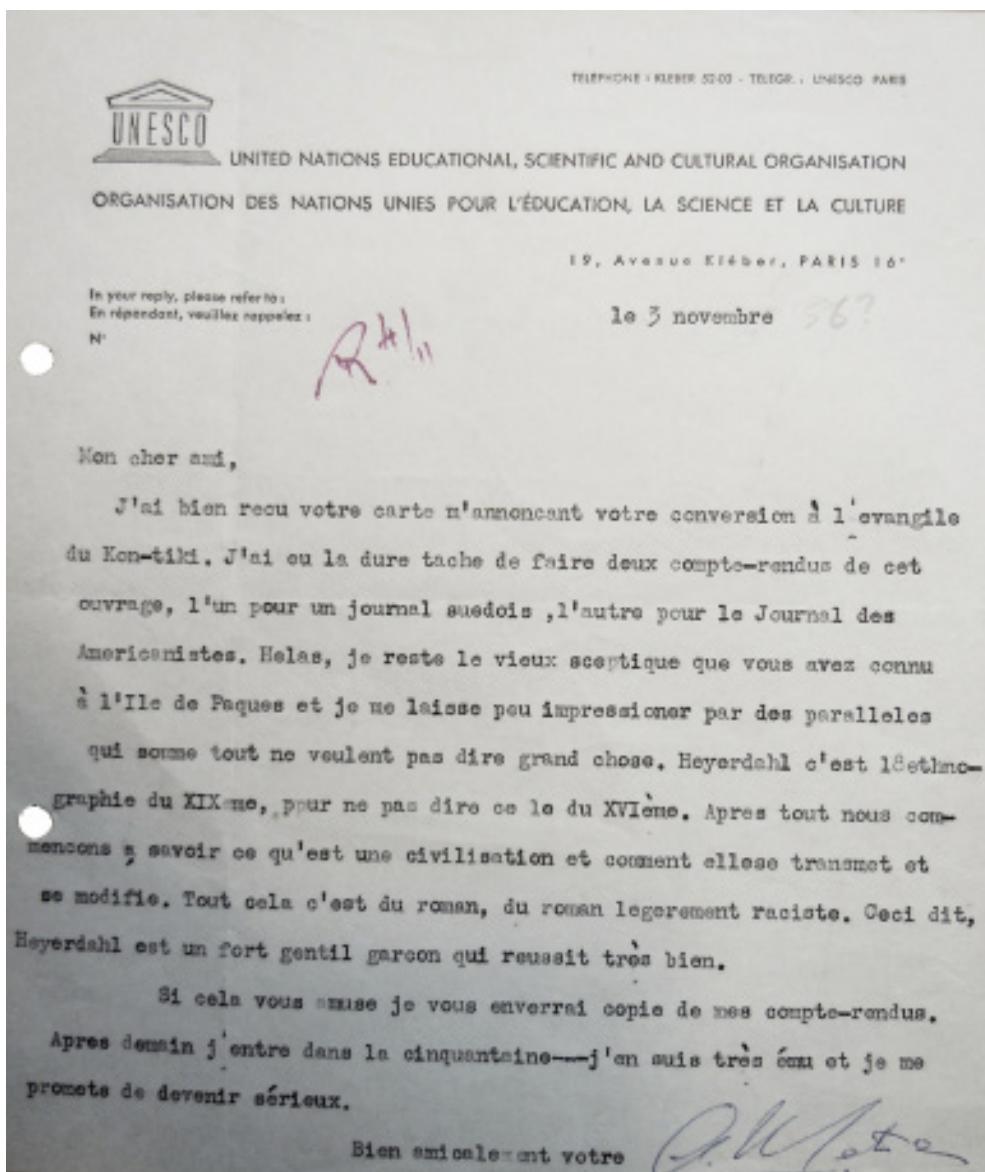
Doc. 20, feuillet 4 : Lettre d'Alfred Métraux à Paul Rivet, 5 décembre 1934, Hanga Roa (Fonds Paul-Rivet 2 AP 1 C © archives BCM). ➤



Doc. 21 : Lever de ruines archéologiques par Henri Lavachery, tiré de son carnet de terrain n° III (archives privées). ☞



Doc. 22 : Lettre de Peter Buck à Paul Rivet, 22 juin 1935, Honolulu (2 AM 1 K49d ©BCM). ■



Doc. 23 : Lettre d'Alfred Métraux à Henri Lavachery, 3 novembre [1956 ?] (archives privées). ■

## BIBLIOGRAPHIE

- Ahne, Émile, 1932. « Les hiéroglyphes de l'Île de Pâques », *Bulletin des études océaniques* (Tahiti), 47, pp. 185-193.
- Auroi, Claude & Alain Monnier, 1996. *Du pays de Vaud au pays du vaudou. Ethnologies d'Alfred Métraux*, Genève, Musée d'ethnographie de Genève, IUED.
- Bilbao, Santiago, 2002. *Alfred Métraux en la Argentina. Infortunios de un antropólogo afortunado*, Caracas, edición X demanda.
- Bing, Fernande, 1964. « Entretiens avec Alfred Métraux », *L'Homme*, 4 (2), pp. 20-32.
- Bonnerjea, Biren, 1936. « De Hevesy on Munda and finno-ugrian linguistics and Easter Island script », *American Anthropologist*, 38, pp. 148-149.
- Cauwe, Nicolas, 2011. *Île de Pâques. Le grand tabou*, Louvain-la-Neuve, Versant Sud.
- Chauvet, Stephen, 1935. *L'Île de Pâques et ses mystères*, Paris, Édition Tel.
- Debaene, Vincent, 2010. *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.
- Dobo, George, 1933. « Guillaume de Hevesy's Publications », *American Anthropologist*, 35, pp. 552-555.
- Drapkin, Israël, 1935. « Contribución al estudio antropológico y demográfico de los Pascuenses », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, 27 (2), pp. 265-302.
- Faublée, Jacques, 1992. « Alfred Métraux et le monde océanien », *Journal de la Société des océanistes*, 95 (2), pp. 275-277.
- Fischer, Steven Roger, 1997. *Rongorongo. The Easter Island script. History, Traditions, Texts*, Oxford, Clarendon Press, Oxford Studies in Anthropological linguistics.
- 2005. *Island at the end of the world. The Turbulent History of Easter Island*, London, Reaktion Books.
- Forment, Francina & Margaret Heide Esen-Baur (éd.), 1990. *L'Île de Pâques, une énigme ?*, Bruxelles, Verlag Philipp von Zabern, Musées royaux d'Art et d'Histoire.
- G. B. (Cahiers Georges Bataille), 1992. « Présence d'Alfred Métraux », n° 2.
- Heine-Gerldern, Robert Von, 1938. « Postscriptum », *Anthropos*, 33, pp. 899-909.
- Hevesy, Guillaume de, 1932. « Écriture de l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, décembre, pp. 120-127.
- 1933. « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 7-8, pp. 434-446.

- 1933. « Océanie et Inde préaryenne. Mohenjo-Daro et l'Île de Pâques », *Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient*, 14-15, pp. 29-50.
- 1938. « The Easter Island script and the Indus Valley Scripts (Ad a critical study Mr. Métraux's) », *Anthropos*, 33, pp. 808-814.
- Hunter, R. G., 1932. « Mohenjo-Daro-Indus epigraphy », *Journal of the Royal Asiatic Society*, avril, pp. 466-503.
- 1934. *The script of Harappa and Mohenjodaro and its connections with other scripts*, Londres, « Studies in the history of culture ».
- Hurel, Arnaud, 2005. « Dans le blanc de la carte », in *Teilhard de Chardin en Chine. Correspondance inédite [1923-1940]*, correspondance commentée et annotée par Arnaud Viallet et Amélie Hurel, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Éditions Édisud, pp. 25-43.
- Imbelloni, José, 1951. « Las “tabletas parlantes” de Pascua, monumentos de un sistema gráfico indo-océanico », *Runa*, 4, pp. 89-177.
- Jamin, Jean, 1985. « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, *Temps perdu, temps retrouvé*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, pp. 51-73.
- Jaussaud, Philippe & Édouard-Raoul Brygoo, 2004. *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, collection Archives.
- Jumeau, Michel-Alain, 1997. *Bibliographie de l'Île de Pâques*, Publication de la Société des océanistes, n° 46.
- Karttunen, Frances, 1994. *Between worlds. Interpreters, guides, and survivors*, New Brunswick, Rutgers University press, 1994.
- Laurière, Christine, 2003. « Georges Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, 33, pp. 57-66.
- 2008. *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle.
- Lavachery, Henri
1929. *Les Arts anciens de l'Amérique au musée archéologique de Madrid*, Anvers, Éditions de Sikkel.
- 1933. « Notes sur l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, mars, pp. 51-55.
- 1934. « Les bois employés dans l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, 13, mars, pp. 67-71.
- 1935. « L'exploration de l'Île de Pâques. Sur les routes pascuanes », *Le Petit Parisien*, 9 janvier.
- 1935. « Camp royal à l'Île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 18 février.
- 1935. « Mission scientifique franco-belge à l'Île de Pâques. Voyage au Pérou (2-21 juillet 1934) », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, 17, août, pp. 57-66.

- 1935. *Ile de Pâques*, Paris, Grasset.
- 1935. « La mission franco-belge dans l’Ile de Pâques (juillet 1934 - avril 1935) », *Bulletin des musées royaux d’art et d’histoire*, 3<sup>e</sup> série, 7, pp. 50-63 et 81-91.
- 1937. « Sculpteurs modernes de l’Ile de Pâques », *Outre-Mer. Revue générale de colonisation*, 4<sup>e</sup> trimestre, pp. 1-14 (pagination du tiré à part).
- 1938. *Pétroglyphes de l’Ile de Pâques*, Anvers, De Sikkell.
- 1949. « L’art vivant de l’Ile de Pâques », *Journal de la Société des océanistes*, V, pp. 163-170.
- Lavachery, Henri & Joseph Maes, 1930. *L’art nègre à l’exposition du Palais des Beaux-Arts*, Bruxelles, Paris, Librairie nationale d’art et d’histoire.
- Lavachery, Thomas, 1995. *Ile de Pâques 1934-1935. Expédition Métraux-Lavachery*, Bruxelles, Buch Édition.
- 2005. *Ile de Pâques 1934. Deux hommes pour un mystère*, Bruxelles, éditions Labor.
- Le Bouler, Jean-Pierre, 1992. « Alfred Métraux en 1922 : de l’École des Chartes à l’Amérique du Sud », in « Présence d’Alfred Métraux », *Cahiers Georges Bataille*, pp. 129-139.
- Lehmann, Henri, 1963. « Alfred Métraux », *Cuadernos. La revista mensual de América Latina*, 74, juillet, pp. 9-11.
- Leiris, Michel, 1964. « Hommage à Alfred Métraux », *L’Homme*, 4 (2), pp. 11-15.
- Lemaire, Marianne, 2011. « La chambre à soi de l’ethnologue : une écriture féminine en anthropologie dans l’Entre-deux-guerres », *L’Homme*, 200, pp. 83-112.
- Lévi-Strauss, Claude, 1984 [1955]. *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.
- Loti, Pierre, 1899. *Reflets sur la sombre route*, Paris, Calmann-Lévy.
- Macmillan Brown, John, 2003 [1924]. *The Riddle of the Pacific*, Kempton, Adventures Unlimited Press.
- Maurer, Evan, 1987. « Dada et le surréalisme », in William Rubin (éd.), *Le primitivisme dans l’art du xx<sup>e</sup> siècle. Les artistes modernes devant l’art tribal*, Paris, Flammarion, pp. 535-593.
- Mauss, Marcel, 1969 [1937]. « Débat sur les visions du monde primitif et moderne. Intervention à la suite d’une communication de P. Mus (« La mythologie primitive et la pensée de l’Inde »), *Bulletin de la Société française de philosophie*, in Marcel Mauss, *Œuvres 2*, Paris, Éditions de Minuit, pp. 154-159.
- 1985. « Lettres de Marcel Mauss à Radcliffe-Brown », *Revue française de sociologie*, numéro spécial « La sociologie française dans l’entre-deux guerres », Xxvi, pp. 239-254.
- Métraux, Alfred, 1935. « Voyage autour de l’Ile de Pâques », *Revue de Paris*, 15 juillet, pp. 372-399.
- 1936. « Numerals from Easter Island », *Man*, 253-254, novembre, pp. 190-191.

- 1937. « Stone images from South America », *Man*, 129-131, juin, p. 104.
- 1937. « Easter Island Sanctuaries », *Ethnological Studies* (Göteborg), 5, pp. 101-139.
- 1937. « The Kings of Easter Island », *Journal of the Polynesian Society*, 46, pp. 41-62.
- 1938. « Easter Island and Melanesia : a critical study », *Mankind*, 2 (5), pp. 97-101.
- 1938. « Two Easter Island Tablets in Bernice Pauahi Bishop Museum », *Man*, 38, pp. 1-16.
- 1938. « The Proto-Indian Script and the Easter Island Tablets. (A critical study) », *Anthropos*, 33, pp. 218-239.
- 1939. « Les deux énigmes de l'Ile de Pâques », *Revue de Paris*, 17, 1<sup>er</sup> septembre, pp. 195-212.
- 1940. *Ethnology of Easter Island*, Bulletin of the Bernice Pauahi Bishop Museum, 160.
- 1941. *Ile de Pâques*, Paris, Gallimard, collection « L'espèce humaine ».
- 1942. « La culture sociale de l'Ile de Pâques », *Anales del Instituto de Etnografía americana*, Universidad Nacional de Cuyo, Mendoza, pp. 3-39.
- 1944. « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944*, pp. 435-451.
- 1946. « Mohenjodaro and Easter Island again », *Man*, 65-66, pp. 70-71.
- 1951. *Ile de Pâques*, Paris, Gallimard, collection « L'espèce humaine ».
- 1951. « Le voyage du Kon-Tiki et l'origine des Polynésiens », *Revue de Paris*, juillet, pp. 119-129.
- 1958. « Le déchiffrement des tablettes de l'Ile de Pâques », *Revue de Paris*, juin, pp. 118-126.
- 1963. « Les primitifs. Signaux et symboles, pictogrammes et protoécriture », in *L'écriture et la psychologie des peuples*, Journée de Synthèse, Paris, A. Colin, pp. 9-15.
- 1964. « Les révoltés de la Bounty », *L'Homme*, 4 (2), pp. 33-48.
- 1978. *Itinéraires 1 (1935-1953). Carnets de notes et journaux de voyage*, compilation, introduction et notes par André-Marcel d'Ans, Paris, Payot, 1978.
- 1988 [1925]. « De la méthode dans les recherches ethnographiques », *Gradhiva*, 5, pp. 57-71.
- Métraux, Alfred & Pierre Verger, 1994. *Le pied à l'étrier. Correspondance. 12 mars 1946-5 avril 1963*, édition présentée et annotée par Jean-Pierre le Bouler, Paris, Jean-Michel Place, collection « Les Cahiers de Gradhiva ».
- Morand, Paul, s. d. « Préface », in *Introduction à la connaissance de l'Ile de Pâques. À propos d'une exposition au Musée d'ethnographie du Trocadéro*, s. p.
- Paudrat, Jean-Louis, 1996. « Les « arts sauvages » à Paris au seuil des années trente », *Art tribal*, 1996, pp. 45-57.
- Peltier, Philippe, 1987. « Océanie », in William Rubin (éd.), *Le primitivisme dans l'art du xx<sup>e</sup> siècle. Les artistes modernes devant l'art tribal*, Paris, Flammarion, pp. 99-124.

- Rivet, Paul, 1926. « Le groupe océanien », *Proceedings of the third Pan-Pacific Science Congress*, Tokyo, pp. 2332-2353.
- 1926. « Migration australienne en Amérique », *Proceedings of the third Pan-Pacific Science Congress*, Tokyo, pp. 2354-2356.
- 1926. « Recherche d'une voie de migration des Australiens vers l'Amérique », *Compte-rendu sommaire de la Société de biogéographie*, 18, séance du 19 février, pp. 11-16.
- 1926. « Les Malayo-Polynésien en Amérique », *Journal de la Société des américanistes*, XVIII, pp. 141g278.
- 1926. « Le rôle des Océaniens dans l'histoire du peuplement du monde et de la civilisation », *Annales de géographie*, XXXV, pp. 385-390.
- 1927. *Titres et travaux scientifiques*, Paris.
- 1927. « Le groupe océanien », *Bulletin de la Société de linguistique*, XXVII (3), pp. 141-168.
- 1927. « Relations commerciales précolombiennes entre la Polynésie et l'Amérique », *Compte rendu sommaire de la Société de biogéographie*, 29 (20 mai), pp. 65-68.
- 1929. *Sumérien et Océanien*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XXIV.
- 1932. « Les Océaniens », in Warren Dawson (ed.), *The Frazer Lectures 1922-1932*, Londres, Macmillan & Co Ltd, pp. 321-327.
- 1932. « Les Océaniens », *Praehistoria Asiae orientalis*, t. I, Premier Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient, Hanoï, pp. 35-46.
- 1932. « Les Océaniens », *Bulletin de la Société d'océanographie de France*, 63, 15 janvier, pp. 1121-1130.
- 1933. « L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucumán », *Journal de la Société des américanistes*, XXV, pp. 188-189.
- 1933. « Les Océaniens », *Journal asiatique*, CCII, pp. 235-256.
- 1933. « Discours d'entrée dans ses fonctions de président le 26 janvier 1933 », *Bulletin de la Société préhistorique française*, XXX (1), janvier, pp. 51-54.
- 1934. « Les Océaniens », *Société de biogéographie*, IV, pp. 226-248.
- 1934. « Les Océaniens », *Les Cahiers rationalistes*, mars, pp. 74-104.
- 1940. « L'ethnologie en France », *Bulletin du Muséum*, 2e série, XII (I), p. 38-52
- 1956. « Relations anciennes entre la Polynésie et l'Amérique », *Diogène*, 16, pp. 3-19 (pagination du tiré à part).
- Rivièvre, Georges Henri, 1964. « Hommage à Alfred Métraux », *L'Homme*, 4 (2), pp. 10-11.

- 1968. « My experience at the Musée d'Ethnologie. The Huxley Memorial Lecture 1968 », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*.
- 1987. « Témoignage », in Solange de Ganay Solange & alii (éd.), *Ethnologiques. Hommage à Marcel Griaule*, Paris, Hermann, pp. IX-XII.
- Ropiteau, André, 1935. « Une visite au musée missionnaire des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus à Braine-le-Comte (Belgique) », *Bulletin de la Société des études océaniennes* (Tahiti), 55, pp. 518-527.
- Routledge, Katherine, 1998 [1919]. *The Mystery of Easter Island. The Story of an Expedition*, Kempton, Adventures Unlimited Press.
- Schaeffner, André, 1946. « Compte rendu de Métraux, Alfred, *Ethnology of Easter Island* et *L'Île de Pâques* », *Journal de la Société des océanistes*, 2 (2), 1946, pp. 248-251.
- Schlumberger, Evelyne, 1974. « Georges Henri Rivière, homme-orchestre des musées du xx<sup>e</sup> siècle », *Connaissance des Arts*, décembre, pp. 100-102.
- Stocking, George W. Jr, 1995. *After Tylor. British Social Anthropology 1888-1951*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Stoler, Ann Laura, 2013. *La chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, Institut Émilie du Châtelet.
- Van Tilburg, Jo Anne, 2003. *Among Stone Giants. The Life of Katherine Routledge and Her Remarkable Expedition to Easter Island*, Ney York, Scribner.
- Verger, Pierre, 1992. « Trente ans d'amitié avec Alfred Métraux, mon presque jumeau », *Cahiers Georges Bataille*, 2, pp. 173-191.
- Watelin, Louis-Charles, 1921. *La Perse immobile. Ses paysages inconnus, ses villes délaissées*, Paris, Librairie Chapelot.
- s. d. *Le rôle de la rose dans la poésie persane et L'illustration dans les manuscrits persans*, à compte d'auteur.
- 1934. « Note sur l'écriture de l'Île de Pâques », *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, mars, 13, pp. 63-66.



UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE  
ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE  
*Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture et de la Communication*

DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



COMITÉ DE LECTURE

Giordana Charuty	Jean Jamin
Arnaud Dhermy	Fanch Postic
Nelia Dias	Nathalie Richard
David Hopkin	Françoise Zonabend

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annick Arnaud

*Les manuscrits doivent être adressés au Lahic*  
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont  
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75  
e-mail : claudie.voisenat@cnrs.fr

3

Les Carnets de Bérose

LAHIC